

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 2
Montreal, 9 Juin 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



A LA FONTAINE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de Journaux Illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 9 JUIN 1900

CHACUN SON TOUR



M. Isaac. — Qu'avez-vous à vous tapouer tout le temps?
Solly. — On joue à l'incendie et Ikoy veut que ça soit toujours son magasin qui brûle.

CAUSERIE

L'incendie de Hull et d'Ottawa n'a pas seulement remué la corde humanitaire en France. Il a aussi amené quelques savants et quelques journalistes à s'étonner que dans des villes où des quartiers entiers sont bâtis en bois, aucun procédé n'est suivi pour assurer l'incombustibilité.

En Russie, comme au Canada, dit l'Illustration, le bois est très largement employé dans la construction des édifices. La raison en est d'abord dans la richesse forestière de ces pays, et ensuite dans le prix élevé des autres matériaux, tels que les pierres, les métaux et même les briques.

La gravité de l'incendie qui vient de dévaster une grande partie d'Ottawa s'explique par ce fait; d'autant qu'il ne semble pas qu'on prenne, au Canada, comme on le prend en Russie, le soin de rendre incombustibles les bois de construction.

D'après une étude de M. Journoileau sur les méthodes employées en Russie pour obtenir ce résultat, le procédé auquel on aurait le plus fréquemment recours consisterait à enduire le bois d'un composé, dans lequel entrent du silicate de potasse ou verre soluble, de la craie pulvérisée, du tripoli et de la terre d'infusoires ou du spath calcaire suivant les régions. Cette méthode paraît excellente, car un plafond en bois, recouvert d'une

triple couche de cette composition, aurait pu résister durant trois quarts d'heure au feu d'un bucher de 2 pieds de hauteur tout imbibé de pétrole. Le sulfate d'alumine donne aussi de bons résultats, et l'usage en est très répandu, combiné avec l'imprégnation du bois par une solution de potasse. Dans ces conditions, il se forme du sulfate de potasse, et l'alumine insoluble est précipitée dans les pores et les fissures du bois.

Enfin une recette américaine commence à se vulgariser, dans laquelle entrent du sulfate d'ammoniaque et du chlorhydrate d'ammoniaque dans la proportion de 3,2 livres anglaises du premier pour 0.25 du second.

* * *

Le même journal parisien décoche aux Canadiens un compliment d'autant plus appréciable qu'il l'est au sujet de la langue, cette bonne langue française que tant de gens s'obstinent à déclarer agonisante dans notre pays.

Je cite textuellement :

"Un nouveau substantif vient d'être introduit dans la langue française, et vous ne serez pas surpris d'apprendre que c'est un mot anglais. Nous sommes volontiers anglophobes quand il s'agit de politique; mais nous restons anglomanes, quand il s'agit de langage.

"On avait à désigner le conducteur d'un train électrique, tout simplement. On aurait pu l'appeler, semble-t-il, le "conducteur" ou le "mécanicien", un enfant de huit ans eût trouvé cela tout seul. Nos ingénieurs ont trouvé plus noble de l'appeler le *wattman*. Et désormais, sur la nouvelle ligne du Champ de Mars aux Invalides, vous n'entendrez plus parler que de *wattmen*, car le mot se décline naturellement; on dit: un *wattman*, des *wattmen*; il faudra le noter dans les nouvelles grammaires françaises.

"Ce qui est amusant, c'est que, tandis que nous nous entêtons à angliciser notre langue, on voit un brave peuple qui aurait pourtant, lui, de bonnes raisons d'imiter cet exemple, s'y refuser absolument!

"Les Canadiens n'ont jamais voulu admettre dans leur vocabulaire des chemins de fer, les mots anglais qui aujourd'hui sont le plus couramment employés dans le nôtre.

"Ils ne veulent pas dire: un wagon; ils disent: un char. Le *sleeping* est resté chez eux le "char-dortoir"; mieux que cela: ils ignorent ce que c'est qu'un rail! Ils disent: une lisse, vieux mot français qui n'existe plus chez nous que dans la langue des marins et des charpentiers.

"Ces Canadiens sont bien arriérés!"

* * *

Le chroniqueur du SAMEDI reproduisait, l'autre jour, la description que faisait un reporter du jeu d'un violoniste. Ce stupéfiant analyste doit descendre en ligne directe de celui qui, en 1786, parlait en ces termes de la toilette d'une élégante:

"Mlle Duthé était dernièrement à l'Opéra avec une robe de *soupirs étouffés* ornée de *regrets superflus*, un point au milieu d'une *candeur parfaite*, garnie en *plaintes indiscrètes*..., frisée en *sentiments soutenus*, avec un bonnet de *conquête assurée* garni de *plumes volages* et de *rubans d'œil abattu*, un col couleur de *gueux nouvellement arrivés*..." MISTIGRIS.

OBSERVATION

Une lampe ne plait jamais à une femme tant qu'elle ne l'a pas affublée d'un abat-jour de fantaisie qui la rend désormais inutile.

LE PLUS GRAND DE TOUS

X.—Quel a été le plus grand financier connu?

XX.—C'est assurément Noé. N'a-t-il pas réussi à faire flotter son stock quand tout le monde était en liquidation?

AU MUSÉE

Le gardien. — Les chiens ne sont pas admis.

Le visiteur. — Ce chien-là n'est pas à moi.

Le gardien. — Il vous suit

Le visiteur. — Vous aussi.

PAS COMPLIQUÉ

Le vieux monsieur. — Tu vas déjà à l'école, mon petit ami?

Toto. — Oh! oui, m'sieu.

Le vieux monsieur. — Et qu'y fais-tu?

Toto. — Bé damo! j'attends qu'on sorte.

FAIT RÉTABLI

Maud. — Es-tu bien sûr de ne vouloir m'épouser que pour moi?

Dick. — Non, c'est pour moi.

AVANT ET APRÈS

Avant le mariage, il n'y a rien que l'homme ne donnerait à sa future; après, il n'y a rien qu'il ne promettrait à sa femme.

L'INCONVÉNIENT



Le vieux Latouche (qui vient de voir pour la première fois un automobile). — Les chars à moteur ont bien leur qualité, mais (hic) ils ne peuvent toujours pas rentrer chez eux tout seuls...

PAUVRE MÉDOR !



I
Toto.—Tu vas voir si Médor va en faire du mic-mac, lui qui n'est pas endurant de son naturel.



II
Tous deux.—Ce cher Médor ! On dirait qu'il s'amuse comme jamais de sa vie.

MOSAÏQUE

Il y a environ sept ans, dit *l'Electricien*, on avait pu suivre, à Londres, les débats intéressants d'une série de procès dans lesquels étaient exposées avec détails les fraudes et les tromperies exercées par des charlatans qui prétendaient employer l'électricité pour guérir tous les maux. Ces charlatans ont eu toujours tant d'influence sur le public, de temps immémorial et dans tous les pays, que l'emploi rationnel et légitime du traitement électro-médical en a été évidemment discrédité pour longtemps. Mais après avoir démasqué les empiriques, il aurait été fâcheux que les progrès de l'électrothérapie soient encore entravés. Aussi est-ce avec plaisir que nous remarquons que l'institution des ingénieurs électriciens vient de prendre en considération, dans sa dernière séance, un travail sur les applications de l'électricité à la médecine et à la chirurgie. L'auteur, un spécialiste connu depuis longtemps dans cette partie de la science, est M. le docteur Lewis Jones, médecin en chef du service électrique de l'hôpital Saint-Barthélemy à Londres. Il fait remarquer l'opportunité de parler de la situation acquise par l'électrothérapie à la fin du dix-neuvième siècle. Déjà, depuis une centaine d'années, quelques hôpitaux de Londres sont pourvus d'un service d'électrothérapie, comme, par exemple, Saint-Thomas depuis 1799 et Saint-Barthélemy depuis 1729. Pendant toute cette période on a dû combattre maintes oppositions et surtout l'inertie des médecins eux-mêmes. La vitalité de la science électro-médicale en face de toutes ces difficultés est très significative ; l'électricité médicale progresse constamment et surtout pendant ces dix dernières années.

L'application de l'énergie électrique dans les maisons particulières et sa distribution par l'intermédiaire de compagnies d'éclairage électrique, ont provoqué la création d'appareils nouveaux, de nouvelles méthodes de traitement et la vulgarisation de l'étude de l'électrothérapie, en simplifiant les moyens d'obtenir le courant au moment voulu. Les accumulateurs ont rendu également de grands services en procurant le moyen d'obtenir un courant constant pour la chirurgie dans l'emploi des galvanocautères et des explorations lumineuses.

La découverte des rayons X et leur application à la médecine et à la chirurgie, ont fait faire un grand pas à l'électricité médicale en créant des appareils électriques qui sont d'un usage universel et des installations successives de salles de radiographie dans les hôpitaux ont graduellement donné aux services électro-médicaux une importance que l'on ne soupçonnait pas ; la plupart des hôpitaux de Londres en sont pourvus et l'utilité en est manifestement considérable. A l'hôpital Saint-Barthélemy, on peut citer plus de cinq cents cas de traitements se rapportant à l'électricité, sans compter les

radiographies qui sont encore plus nombreuses ; et les résultats de ces traitements sont au moins aussi bons que ceux appartenant aux autres branches de la science médicale. Sans s'étendre sur les cas traités, l'auteur parle de préférence des appareils et des méthodes employés ainsi que des difficultés et des problèmes à résoudre ; il espère ainsi provoquer les recherches et les études et vaincre par conséquent ces difficultés.

Puis il conclut en montrant combien est vaste le champ des applications possibles de l'électricité dans le domaine de la médecine ; il remarque, enfin, qu'en France, on a accordé une grande attention à l'électricité médicale ainsi que l'ont démontré les travaux de l'Association française à Boulogne, l'année dernière, et les nombreux périodiques qui se sont consacrés à l'électrothérapie.

Tous les médecins n'écrivent pas leurs mémoires, mais ils devraient, au moins, écrire leurs ordonnances lisiblement.

L'auto de cela, un docteur parisien fut sur le point de perdre la vie.

Il avait prescrit de l'atropine à un de ses malades qui manqua en mourir. Le praticien, surpris, goûta à la potion qu'il pensait conforme à son ordonnance... et mal lui en prit... comme on vient de le voir.

Il poursuivit le pharmacien auquel il réclama \$5,000 de dommages-intérêts... Le tribunal ne lui en a accordé que 100, estimant que le docteur avait eu quelques torts, d'abord celui de goûter au médicament qu'il avait lui-même prescrit — le fait est que cela constitue une grave imprudence

et ensuite, celui d'avoir écrit son ordonnance au crayon d'une façon peu lisible.

Si intéressant que soit ce jugement, il l'est beaucoup moins que celui — quel qu'il soit — qui sera rendu dans l'instance suivante :

Une personne était, depuis quelques mois, secourue par le bureau de bienfaisance.

Ce bureau n'ayant plus voulu continuer ses distributions d'argent à l'indigente, celle-ci sollicite l'assistance judiciaire afin de pouvoir intenter une action en dommages-intérêts à l'administrateur du susdit bureau. La requête est apostillée de la façon la plus chaleureuse par cet administrateur lui-même, désireux de voir les juges trancher cette question du "droit à la charité".

OXFORD.

PETIT DICTIONNAIRE RAPIDE

Aérostaf : L'omnibus de l'avenir.

Aqueduc : Morceau d'architecture qui cause toujours la stupéfaction des ivrognes.

Berceau : Un nid à baisers. — Un miroir à sourires.

Bibliothèque : La maison de l'esprit et généralement l'esprit de la maison.

PAUVRE MÉDOR — (Suite et fin)



III
Lili — Attachons aussi l'autre ballon. Ce sera encore plus drôle.



IV
Tous deux.—Hi ! hi ! hi ! Pauvre Médor ! Plus de Médor !

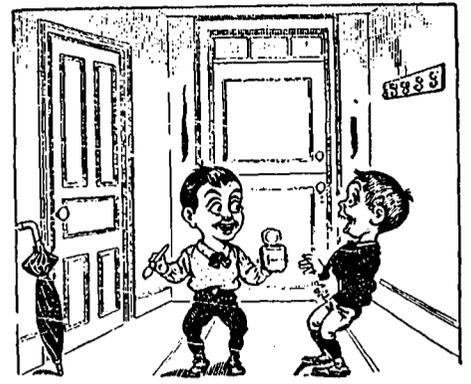
UN PRÉCIEUX AUXILIAIRE



I
Le révérend Johnson.—Oui, mon cher Stearns, je vais tenter l'impossible pour guérir ce pauvre Drinkall de son amour pour l'alcool ; mais je crains bien de ne pas réussir.



II
Toto Stearns.—Voilà le parapluie du révérend M. Johnson. Amusons-nous un peu . .



III
... Nous allons y peindre une face qui ne sera pas piquée des vers . .

LES DEUX TENDRESSES

Hier, je vis un papillon,
Après cinq rases respirées,
Fixer son vol de tourbillon
Sur deux corolles préférées.

Dans le riant parc où Dona Sol
Passa plus pâle que les marbres,
J'ai vu de même un rossignol
Réserver son chant à deux arbres.

Ainsi mon regard triomphant,
Mon regard et toute mon âme,
Vont de ma femme à mon enfant,
Et de mon enfant à ma femme.

EMMANUEL DES ESSARTS.

LA COUTURIÈRE

(MONOLOGUE)

Mon mari ne l'est pas encore ; il espère bien l'être, toute la famille, et moi aussi, nous voudrions qu'il le soit . . député. J'habite la province ; ça ne se voit pas, n'est-ce pas ?

Tous nos fournisseurs ont promis à mon mari de lui donner leurs voix, et naturellement ils en profitent pour nous vendre le double ! Mais mon mari ne dit rien, parce qu'il espère être . . député. Alors je suis venue pour me faire une robe de femme de député. J'ai été adressée à la plus grande couturière - d'abord elles sont toutes : la plus grande — paraît-il ! mais celle-là est la plus grande . . des grandes.

Je vois une maison magnifique. Je me croyais chez notre préfet. — On m'introduit dans un salon tout doré. Ah, me dis-je : si les robes sont aussi riches que le salon, cela va me coûter une ferme ; mais tant pis, pour une fois ! — Au bout de deux heures arrive la première — parce qu'il faut vous dire que c'est comme en chemin de fer ! il y a les premières, les secondes, les troisièmes. — Cette première me dit : (*Imiter la voix un peu pincée et autoritaire.*) "Quo désirez Madame ?" — "Mademoiselle, voilà : Mon mari ne l'est pas encore, il espère l'être . . député et je voudrais une robe . . vous savez, enfin une robe, pas comme les autres !" — "Très bien, Madame ! je vais prévenir Madame." Elle sort et me laisse encore une demi-heure.

Enfin elle paraît ! Oh, un port de reine. Prenant sa face à main, elle me regarde, me toise, et ajoute : (*Très hautain.*) "Vous désirez, Madame ?" — "Voilà, j'ai eu le plaisir de le dire, à votre première : mon mari ne

l'est pas encore . . député, et je voudrais, dans le cas où il le serait une robe très . . Vous comprenez ?" — "Parfaitement !" — "Je voudrais une robe du matin que je puisse mettre le soir !" — "Je comprends ! Madame désire une robe mixte ?" — "Oui, c'est cela." — "Quelles sont les opinions de monsieur votre mari ?" — "Les opinions de mon mari ! . . oh, il n'en a pas ! c'est pour en avoir qu'il veut être député. Cela dépend du côté où on le mettra : s'il est nommé par là (*Elle montre la droite.*), il aura les opinions de ce côté-là. S'il est nommé par là (*Elle montre la gauche.*), il aura les opinions de ce côté-là. Il n'y a que moi, à la maison, qui aie une opinion ; mais il paraît que cela ne sert à rien pour être député"

"— Alors, Madame, nous ferons à Madame une robe nuance flottante." — "Oui, c'est cela, nuance flottante ; c'est tout à fait la couleur qu'aura mon mari." — "Aujourd'hui, nous avons la dernière nouveauté, la manche Ministre. C'est très commode, cela va et cela vient, et cela se retire si l'on veut. Puis nous avons la manche Sénateur !" Je ne savais pas ce que c'était, figurez-vous, que toutes ces nouveautés ; mais je ne voulais pas en avoir l'air.

"La manche Sénateur, continua la couturière, il n'y en a pas ; nous ne mettons qu'un ornement sur l'épaule ; c'est très joli." — "Eh bien, Madame, lui dis-je, vous me ferez une manche Ministère et une manche Sénateur ; comme cela je serai vraiment à la mode"

"Madame veut-elle des dessous ?" — "Des dessous ?" Je ne savais pas ce que c'était, mais je ne voulais pas avoir l'air. "Oui, madame, faites-moi une paire de dessous !" et je me disais à part moi : Si cela me plaît, je les mettrai en dessous.

"Madame mange-t-elle ?" — "Oh ! oui, je mange !" — "Madame a tort, car aujourd'hui nous sommes toutes à la platitude, et une femme qui mange est susceptible de gonfler, elle peut faire plisser nos pinces." — "Eh bien, madame, je ne mangerai plus, voilà tout." — "Madame a-t-elle des parents ?" — "Oui, madame, j'ai beaucoup de parents !" — "Tant pis, les parents nous gênent, car nous voulons être seules à diriger notre clientèle ?" — "Eh bien, madame, je me brouillerai avec mes parents, voilà." — "On va vous prendre mesure."

Alors arrive une demoiselle qui me toise et me dit : "Madame est trop forte ! madame devrait se faire maigrir, madame n'a pas assez de ligno !" — "Comment, je n'ai pas de ligno !" (*Indignée.*) — "Voilà une adresse où madame pourra aller tous les jours, pendant cinq heures par jour, et au bout de deux mois, madame sera comme un fil."

Non, mais voyez-vous Ernest qui verrait revenir un fil à la place de sa femme ! "Oh, mais, lui dis-je, mademoiselle, mon mari m'aime comme cela et je ne veux pas avoir l'air d'un fil !" — Enfin, je me calmai et je lui dis : (*Timidement.*) "Combien ma robe ?" — "3,000 francs si elle est décollée et 2,500 montante . . ." — Il paraît que, moins il y a d'étoffe, plus c'est cher. — "Mais, madame saura que c'est un faveur que nous lui faisons de l'habiller, car nous n'habillons que sur recommandations et lettres de présentation ; enfin puisque le mari de madame va être député, nous y consentons !" — "Oh, merci !"

Alors, j'ai télégraphier à mon mari le prix ! Il m'a répondu : "Ne commande rien. Certitude que le serai jamais. Reviens."

Et j'ai fait faire cela (*Elle montre sa toilette*) chez ma petite couturière qui, ma foi ! vaut bien la première, la deuxième et la maîtresse de maison ; et puis, vous savez, Ernest m'aime tout de même et je ne deviendrai pas un fil, ah ! mais non ! il ne veut pas, ni moi non plus !

JENNY THÉNARD.

BIEN FÉMININ

Lui.—Quand nous serons mariés, je te transporterai tous mes biens.
Elle.—Mais quel plaisir aurai-je à dépenser mon propre argent ?

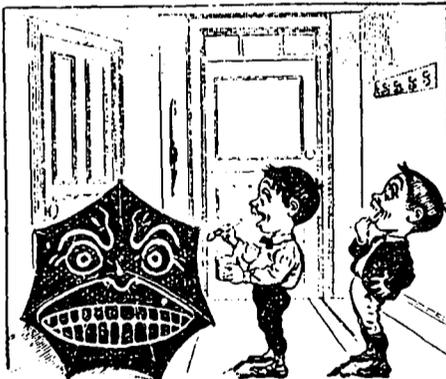
DÉCEPTION

La fâche.—Elle me faisait si belle façon que je n'ai pas hésité à demander sa main.

La tonche.—Et puis ?

La fâche.—Elle a refusé en disant qu'elle ne m'avait montré autant de sympathie que parce qu'elle me voyait si laid.

UN PRÉCIEUX AUXILIAIRE — (Suite)



IV
... Que dis-tu de celle-là ? Je suis un peu artiste, je crois.



V
Le révérend Johnson.—Bonjour, mon ami. Merci, mon bon Toto . .

L'ESCALIER

A l'issue d'un plantureux dîner offert par son vieux camarade de promotion, Oskhardt, l'ingénieur, se sentit enclin aux confidences. Il communiqua au maître du legis un projet qu'il ruminait à part soi depuis la bisque aux lentilles.

Oskhardt, l'ingénieur, voulait — puisque aussi bien le repas arrosé d'un tas de vin généreux avait pris fin — se lever de table, sortir de la salle à manger et, laissant sur sa droite la cuisine, traversant l'antichambre, ouvrir la porte du palier, descendre les deux étages qui séparaient l'appartement du rez-de-chaussée, franchir le seuil de la maison... Une fois dans la rue, eh ! mon Dieu, il trouverait bien quelque passant de bonne volonté pour lui indiquer le chemin de son domicile. Il en avait vu d'autres après tout !

Dans la vie de tous les jours, la réalisation d'une telle entreprise n'eût présenté aucune difficulté, mais l'état d'ébriété où l'avaient plongé la bonne chère de l'amphitryon, en rendait ce soir-là pour Oskhardt, l'ingénieur, l'exécution particulièrement délicate.

Toutefois, un bon effort le dressa sur ses jambes. Gagner l'antichambre lui parut un jeu d'enfant ; décrocher son pardessus, enfileur une manche seule, — baste ! la seconde manche ce serait pour plus tard ; on était gens de revue ; Paris avait-il été bâti en un jour ! — passa comme une lettre à la poste.

Oskhardt, l'ingénieur, se trouva seul dans l'escalier, à cette heure d'une noirceur de sépulcre.

Il descendit. On avait changé la rampe de côté, mais ce n'était qu'un détail ; un escalier pour gaucher sans doute ?

Ne devrait-on pas habituer l'homme, dès son jeune âge, à se servir indifféremment des deux mains ?

Il descendit encore ; cinq minutes, montre en main, s'étaient à peine écoulées, qu'il prenait fortement contact avec, pensait-il, le sol du vestibule.

Cordon, s'il vous plaît !... L'écho docile comme un perroquet, répéta la dernière syllabe, mais point ne s'ouvrit l'huis à cet impératif commandement.

Cordon, s'il vous plaît ! Cordon, s'il vous plaît !... Rien encore.

Elle avait décidément le sommeil un peu lourd, cette damnée concierge !

Il la connaissait bien, la concierge, Mme Vétiver, grosse femme rougeaude qui disait à tout propos : " Il m'a fait torner les sangs en eau de bourrique ", mais courageuse et dure au travail, n'en nourrissait pas moins une nombreuse famille composée d'un fils unique d'environ trente-cinq ans qui gagnait ses dix-huit francs par jour dans la bijouterie en faux et rapportait tout à la maison.

Cordon, s'il vous plaît !...

Il craqua une suédoise ; le vif éclat consécutif à cette opération ne lui révéla point le décor habituel du vestibule.

Encore un étage à descendre, alors ? Allons-y, dit-il, parodiant un mot célèbre.

Nouvelle station, nouvelle allumette, stupéur grandissante.

Oskhardt, l'ingénieur, se trouvait sur un palier, pas plus avancé qu'au-paravant !

Cette nuit-là, Oskhardt la passa à descendre, en tournoyant, un escalier qui n'en finissait pas ; de palier en palier, un doute douloureux saturait sa pauvre âme d'homme qui a trop bu : au train dont allaient les choses, atterrirait-il jamais au port de ses rêves, la rue ? Combien d'étages avant d'avoir la solution de cette inquiétante énigme !

Il s'assit sur une marche et pleura.

Mais, séchant ses larmes, il reprit bientôt sa course, voulant, quoi qu'il advint, en avoir le cœur net.

Il descendait, tournait et descendait toujours. A n'en pas douter, l'escalier s'enfonçait maintenant dans les entrailles de la terre. C'était le moment ou jamais de se livrer à quelques observations géologiques, mais plus d'allumettes et pas un bureau de table à l'horizon.

Ai-je dit qu'Oskhardt, l'ingénieur, descendait, tournait et descendait toujours et, qu'à présent, sentant bien qu'il n'arriverait jamais, il dégrim-

polait les degrés quatre à quatre, beuglant des : Cordon, s'il vous plaît, de plus en plus rauques, étranglés et nuancés tout de même d'un atome d'étonnement !...

Laissons-le donc dans cette étrange posture et flétrissons énergiquement les constructeurs sans vergogne qui, des plus mauvais matériaux déplorablement mis en œuvre, ont construit ce diabolique escalier, lequel — et je m'adresse ici aux gens du métier — fait ris sans fin.

NARCISSE LEBEAU.

C'ÉTAIT GRAVE

Entendu le 21 mai :

Madame. — Je crois qu'il serait prudent de faire venir un médecin. Toto a un gros mal de tête.

Monsieur. — Il en a déjà eu plusieurs.

Madame. — Oui, mais jamais un jour de congé.

POINT OBSCUR

Tante Gertrude. — J'ai vu l'oncle César hier et il m'a paru beaucoup mieux que la dernière fois. Il m'a dit qu'il avait commencé à prendre le remède du Dr Bolus.

Tante Elmire. — Il se sent toujours mieux quand il change de drogue, mais il est impossible de savoir si c'est parce qu'il quitte l'ancienne ou si c'est parce qu'il prend la nouvelle.

CALOMNIE

On se plaît à dire que les femmes ne peuvent rédiger un télégramme selon l'art, qui consiste, on le sait, à dire beaucoup en peu de mots. C'est, encore là une calomnie. Une preuve, de suite. L'autre jour, M. Philidor que ses affaires avaient appelé à New-York, voulant plaire à sa moitié, lui télégraphia :

Quoi l'apporter, bague ou robe ?

Et Mme Philidor lui répondit toujours par télégramme :

Les deux.

PREMIER ARRIVÉ, PREMIER SERVI

Le père. — Vous demandez la main de ma fille... Mais, cher monsieur, elle va encore à l'école.

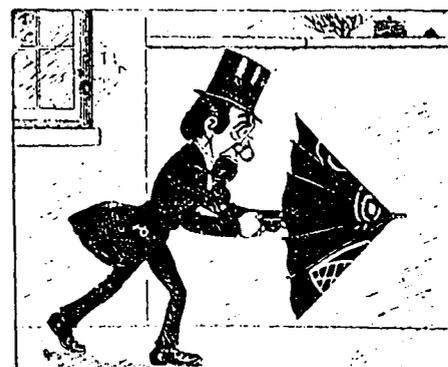
Le prétendant. — Je le sais bien, mais je viens dès maintenant pour éviter la foule.

SERAIT-CE POSSIBLE ?

Elle. — Que je voudrais avoir étudié la loi et pratiquer comme avocat.

Lui. — Cela vous causerait de graves ennuis. Par exemple, vous seriez obligée de laisser le juge avoir le dernier mot.

UN PRÉCIEUX AUXILIAIRE (Suite)



VI

...Tiens la pluie... N'importe, il faut que je me rende chez mon ivrogne de Drinkall.



VII

Drinkall — La pluie, je m'en moque comme d'un bouchon de liège et... (apercevant le parapluie) Jérusalem ! Des serpents ! des alligators rouges ! C'est le delirium qui me prend...

UN PRÉCIEUX AUXILIAIRE — (Suite et fin)



VIII

...Vite ! chez moi ! Mais les voilà qui me suivent... C'est fini, la boisson... fini !...



IX

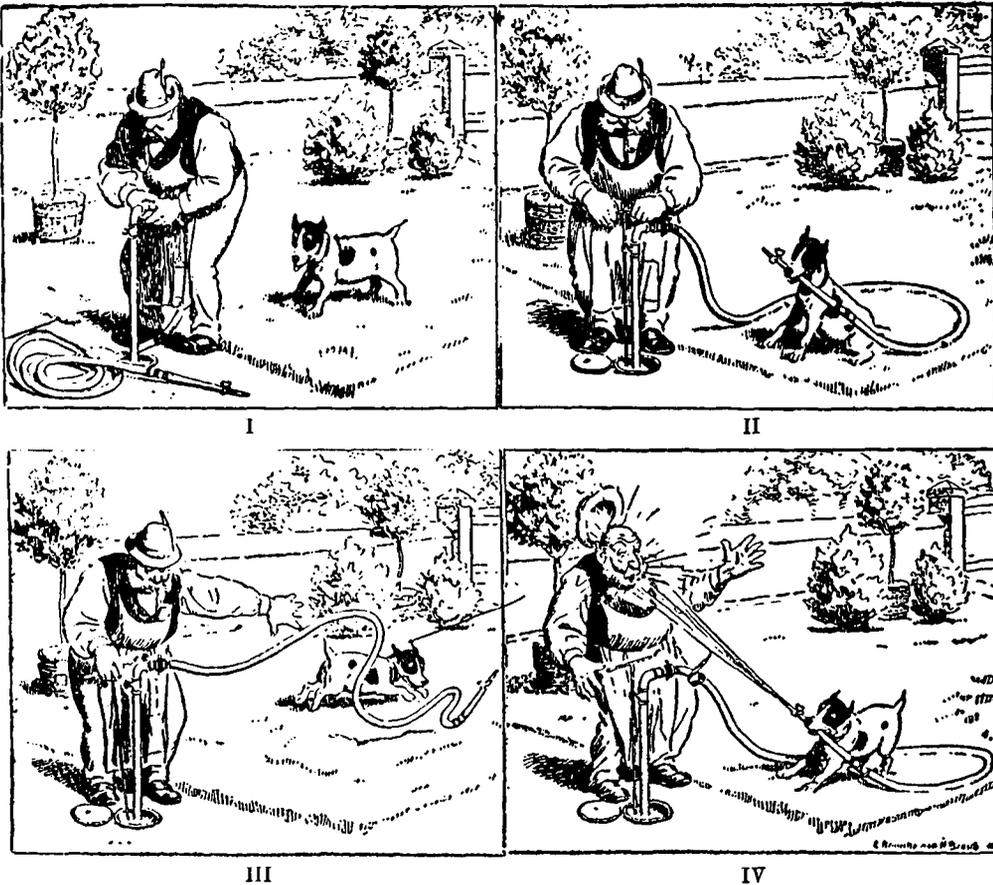
... (Chez lui.) Vous avez raison, mon révérend. Ce que j'ai vu tantôt m'a fait prendre une grande résolution. Aussi je veux signer le plaidy sans plus tarder.



X

Le révérend Johnson (retournant chez lui). J'ai réussi. Mais dans quel état il était... Il a dû s'imaginer voir quelque chose d'horrible. Ça ne fait rien. J'ai le mérite de la chose.

LE CHIEN TROP OBÉISSANT



CHRONIQUE

A mesure qu'avance le dénouement de la guerre transvaalienne, la lumière se fait plus nette sur les hommes et les choses. Ceux qui reviennent ou que la censure ne bride plus racontent ce qu'ils ont vu, préparant des matériaux sérieux pour l'histoire de cette terrible campagne.

Je viens de lire le rapport d'une interview d'un journaliste avec un témoin dont l'impartialité éclate partout. Ne pouvant reproduire *in extenso*, je vais analyser.

Les Boers ont trop souvent méconnu les conseils de Villebois-Mareuil. Ainsi pour prendre Ladysmith, il fallait risquer 500 vies, mais Joubert a refusé. Villebois-Mareuil a alors recommandé d'abandonner à peu près le siège et de porter, au Sud de l'Orange, dans la colonie du Cap, trois corps de cinq mille hommes chacun, pour couper les Anglais à De Aar et pousser jusqu'à Cradock qui est un centre hollandais très important. Cette pointe audacieuse en territoire anglais aurait valu dix mille Afrikanders à l'armée boer, et de pareilles recrues n'étaient pas à dédaigner.

—Que pensez-vous du général Joubert ?

—Il était malheureusement très au-dessous de sa tâche. C'était un homme respectable qui avait rendu de grands services au pays, et l'on ne pouvait pas lui enlever le poste auquel il avait droit. Mais sa mort ne saurait être considérée comme une perte. Il tenait à ménager ses hommes avant tout, et on lui reprochait de ménager en particulier les hommes de son district. Enfin, il n'était guère capable de dresser un plan d'attaque, et toute sa science militaire se bornait à la défensive.

—Et Cronjé ?

—Cronjé était encore moins capable et plus têtue. Il l'a prouvé en repoussant les avertissements du colonel de Villebois-Mareuil ; mais il était plus énergique que Joubert, et il menait ses hommes avec son fouet, tapant sur eux, au besoin, comme sur des bœufs, et il était craint et obéi.

—Le général Botha vous inspire-t-il une plus grande confiance ?

—Beaucoup plus grande. C'est un homme intelligent, actif et énergique. Lui aussi a toujours la cravache à la main, et il ne ménage ni ses parents, ni ses amis, ni ceux de son district. Quand il place des hommes dans une tranchée, il a soin d'y alterner, côte à côte, les hommes d'un district pauvre et ceux d'un district riche, pour maintenir l'égalité des risques et pousser les uns et les autres à l'émulation.

—Mais vous parlez de cravache et de fouet, comme si les Boers n'étaient pas courageux.

—Dieu m'en garde. Ce sont d'admirables soldats, et des tireurs hors ligne, mais la discipline n'existe pas là-bas, dans les marches et contre-marches, comme dans les armées européennes.

—Enfin, s'il faut vous le dire, le Boer est comme le Turc ; il est admirable dans la tranchée, ou caché derrière un rocher. Ces gens-là n'ont pas de nerfs, ils sont tout en chair et en os ; et il résulte qu'ils ne craignent rien, dès qu'ils ont un abri.

—Le président Kruger est certainement un homme des plus remarquables, plein de finesse, de volonté, de ténacité, esprit organisateur, travailleur infatigable, homme politique et diplomate ; mais avec toutes ces qualités, il a un défaut qui tient de l'enfantillage : il ne se préoccupe que d'une question : "Quo dira-t-on en Europe ?"

"Et avec ce "qu'en dira-t-on", il a les plus grands égards pour les prisonniers et les blessés anglais, perdant des hommes à les garder quand il suffirait de la moitié moins d'hommes, si on les enfermait dans des casemates.

"L'Angleterre n'a pas tant d'égards pour le "qu'en dira-t-on", et cela lui réussit mieux."

—Les Anglais sont-ils bons tireurs ?

—Détestables pour la plupart, habitués aux feux de file et ne sachant jamais régler leur hausse. C'est ainsi qu'après toutes les batailles où ils ont été vaincus, on a trouvé les Anglais morts avec leur fusil réglé à 2,000 mètres, comme au commencement de la bataille, alors qu'ils étaient arrivés à 800 mètres.

—Quel est exactement le chiffre des combattants, du côté du Transvaal et de l'Orange.

—Vingt-cinq mille hommes. Pas plus. Ils étaient trente cinq mille au début.

—Ils n'ont cependant pas perdu dix mille hommes.

—Faites le calcul : huit cents hommes tués...

—Pas plus ?

—Pas plus. Huit cents blessés incapables à reprendre le service. Car il y a eu plus de blessés, mais beaucoup se battent de nouveau. Et il en est de même du côté des Anglais. Ajoutez à ces pertes les trois mille deux cents hommes faits prisonniers avec Cronjé, cela fait près de cinq mille hommes perdus pour les fédéraux. Pour les cinq mille restants, les uns sont occupés à garder les cinq mille prisonniers anglais, les autres ont obtenu des congés pour la culture de la terre.

—Enfin que présagez-vous ?

—Il est bien évident que les Anglais triompheront finalement, par la force du nombre, mais non sans subir encore de sérieux échecs, et beaucoup plus lentement qu'ils ne le prévoient. Ils n'arriveront pas à Prétoria avant cinq mois d'ici, à mon avis, et s'ils trouvent Prétoria évacuée par les Boers, ils n'auront pas pour cela le Transvaal ; la guerre continuera dans le Nord, et elle continuera longtemps.

—Est-ce que les Boers ne défendront pas Prétoria ?

—C'est probable ; ou, du moins, ils n'y laisseront que la garnison suffisante pour tenir les Anglais en échec pendant un certain temps. La question n'est pas encore résolue et ne le sera qu'à la dernière heure. Et cependant Prétoria est très bien défendue. Mais le but n'est pas là : les Boers ne veulent pas être sujets des Anglais, et pour leur indépendance ils feront la guerre de partisans, tant qu'ils auront des vivres et des munitions. L'Angleterre sera longtemps obligée à entretenir une armée de cent mille hommes dans ce pays, si elle veut en rester maîtresse.

—Vous ne croyez pas la paix possible, même après une victoire des Anglais ?

—Non, parce que le but est avant tout commercial, et que le but politique dépasse la portée d'une victoire contre les Boers.

—Que feront donc les Anglais s'ils arrivent à dominer et à dompter les deux Républiques.

—Des trusts. Ils étaient tout prêts avant la guerre ; on les fera tout de suite après. Trust du charbon qui donnera le charbon à bon marché aux chemins de fer et aux mines, très cher aux industries qui voudraient s'établir dans le pays, et encore plus cher à ceux qui voudraient l'exporter à Madagascar.

"Trust des mines d'or, dans des conditions que je ne puis pas vous indiquer, et enfin application du *Compound-system*, qui permet à l'Angleterre d'ouvrir ses colonies au commerce étranger, mais d'une façon dérisoire, car la colonie n'achète que des marchandises anglaises. Je pourrais être employé dans une mine, moi, étranger, et très grassement payé, mais je n'aurais pas le droit, sous peine de renvoi, d'acheter une bouteille de champagne, ou même une robe pour ma femme, en dehors du magasin anglais. Et si je veux établir une usine ou une fabrique dans le pays pour manufacturer un produit du sol, on me laissera faire, mais on me ruinera sûrement par les trusts."

KODAK.

OPTIMISME SOCIAL

Entre ouvriers, à la buvette :

—On bâtit des maisons tous les jours pour occuper les ouvriers et les architectes !

—Oui, mais finira par y en avoir trop, des maisons !

—Eh bien, on en démolira pour en rebâtir d'autres !

NOUVELLE DE LA GUERRE ILLUSTRÉE



(De notre correspondant spécial.)

"Le général Scooter a pris un autre "laager" la nuit dernière."

L'INCONNU POUR ELLE



Lili.—Tante, est-ce un roman de la vie réelle que tu lis?
Tante Berthe (célibataire).—Comment puis-je le savoir ?

COURRIER FEMININ

Pour compléter les remarques de la semaine dernière sur la chevelure.

Les ondulations bien faites durent plusieurs jours, quelquefois plusieurs semaines, cela dépend de la nature des cheveux. On les fait non seulement à la surface de la chevelure, mais encore dans toute l'épaisseur ; pas une mèche ne reste sans ondulation, ce qui fait que l'ondulation semble absolument naturelle lorsque, par hasard, les cheveux s'entrouvrent et qu'on aperçoit à travers la raie accidentelle une autre mèche également ondulée. Je conseille à mes lectrices d'user quelquefois de ce procédé, elles trouveront certainement en tous lieux des coiffeurs habiles, qui, aidés des indications que je leur donne ici, sauront les onduler à bon compte. Souvent ces ondulations ne coûtent pas moins de 4, 3, et 2 dollars, suivant le renom de l'artiste qui les exécute, et encore malgré cela, il faut attendre souvent plusieurs heures dans le salon de coiffure, tant est grande l'affluence des fidèles et des coquettes.

Vous comprendrez bien que je parle ici des femmes élégantes et désœuvrées dont je suis persuadée ne point avoir un seul échantillon parmi nos lectrices.

Pour exécuter l'ondulation, il faut se servir d'un fer à deux branches, l'une ronde, l'autre creuse, emboîtant et recouvrant la première. On le fait chauffer très modérément, et on a bien soin, avant de s'en servir, de s'assurer soigneusement en l'essayant sur un chiffon de papier qu'il n'est pas trop chaud et ne brûlera pas les cheveux. Avec ce fer, on pourra essayer de s'onduler soi-même : mais en ce cas, je conseille de ne pratiquer l'ondulation que lorsque la coiffure est terminée. On aura soin de suivre le mouvement arrondi autour de la tête, de reprendre les ondulations les unes à la suite des autres, formant ainsi comme de petits cercles concentriques auréolant la tête.

On donnera ensuite un léger coup de peigne. On ne frise plus les petits cheveux de la nuque, on les relève à l'aide d'un peigne lorsqu'ils sont assez longs, ou de petites épingles neige lorsqu'ils sont trop courts.

Le chignon est souple, fait au sommet du crâne, avec une torsade formant boucle, entourée des cheveux enroulés et tordus. Le chignon s'agrémentait souvent d'une petite papillote postiche. Nous conseillons à nos lectrices que le mot de postiche met en émoi, d'y recourir cependant lorsqu'elles désireront joindre à la coiffure ce joli ornement ; autrement, elles seraient obligées de friser au fer ou au bigoudi, le bout de leurs cheveux et elles en retarderaient ainsi ou supprimeraient peut-être et à jamais la croissance.

On ne se sert plus d'épingles en fer pour fixer le chignon, on prend des épingles en celluloid, en corne, en écaille, minces ou grosses suivant l'épaisseur des cheveux. Pour les chevelures épaisses, nous conseillons l'emploi du

peigne étrille en corno, très commode et très facile pour le démêlage. Quelques personnes prétendent qu'elles doivent leur belle chevelure à l'emploi constant de la brosse ; d'autres soutiennent que leur magnifique chevelure est due à ce qu'elles n'ont jamais de leur vie elles ne se sont servi de la brosse. Lorsquelles de ces personnes croire ! sur lesquelles devons nous nous modeler ? Il est bien difficile de répondre, car toutes deux ont raison dans ce cas. Je crois qu'il nous faudra suivre l'exemple que dame Nature nous indiquera ; employer la brosse si elle nous réussit, la supprimer si elle nous est contraire.

Pour blondir les cheveux, on se sert de l'eau oxygénée qui donne la teinte blond roux chère au Titien. Mais, cette décoloration passagère ne s'obtient qu'au plus grand détriment de la chevelure qu'elle brûle, qu'elle casse d'une façon terrible. Le honné, dit-on, n'a point de ces terribles effets.

Pour colorer les cheveux en noir, on peut se servir d'une dissolution de brou de noix ; mais cette teinture inoffensive est absolument passagère.

Les cheveux pour être démêlés doivent être séparés en mèches, chaque mèche démêlée avec soin ; on commence par le bas, allant à petits coups et remontant vers la racine à mesure que le bout est démêlé. La nuit, les cheveux sont maintenus à l'aide d'une natte largement tressée ; le bas peut être attaché par un ruban ou un lacet de soie. On peut aussi ne pas attacher le bout de la natte, ce qui vaut encore mieux. Sous aucun prétexte ne rester coiffée pendant la nuit, c'est ce qui en ébranle la racine, ne les tirez pas nerveusement en vous coiffant, veillez à ce que les agrafes de vos cols n'accrochent pas les cheveux de la nuque.

Le matin, si vous le pouvez, si vous restez seule quelque temps dans votre chambre, laissez vos cheveux libres sur le dos, flottants à l'air, de façon à les débarrasser de l'odeur grasse qu'ils prennent au bout de la journée. Un excellent moyen pour les dorer et les faire bouffir est de rester le dos au soleil, les cheveux épanchés ; mais il y a alors lieu de craindre les névralgies et les migraines. L'eau de mer décolore les cheveux, elle les rend secs et cassants.

* **

Un procès que Mme Gould vient d'avoir avec sa corsetière se corse aujourd'hui d'un autre avec ses couturières qui lui réclament le paiement d'un compte de \$2,000 pour deux robes qu'elles ont confectionnées pour la dame millionnaire.

Mme Gould, après avoir fait faire une robe garnie de dentelles, a vu Mme Langtry dans *Dégénérés*. Elle admira le costume de l'actrice, et, voulant en avoir un semblable pour aller faire peindre son portrait en Europe, elle décommanda la première robe, qui était achevée.

Les couturières défirèrent l'ouvrage de plusieurs semaines et se mirent au nouveau costume. Mais il arriva que dans l'intervalle Mme Gould changea la forme de ses corsets, de sorte que la robe terminée, elle n'allait pas, paraît-il, à la taille. Elle se demanda si elle refuserait les corsets de la corsetière ou la robe des couturières. De cette perplexité est sorti un double procès.

Les couturières désirent que Mme Gould essaie la robe devant le tribunal, mais leur cliente, qui trouve cela très *improper*, a fait dire par son avocat qu'elle ne se soumettrait pas à cette épreuve.

N.N.N.

NINETTE ET BRIGITTE



Ninette (qui a écouté ce qui se disait dans le salon).—N'es-tu pas heureuse, Brigitte, de voir que tu n'es pas une "dame" ?

Brigitte.—???

Ninette.—Vois-tu tout le trouble que tu t'évites en n'ayant pas de servantes...

PUNIS



I

Toto (à voix basse). — Grand'mère dort. Grimpons à la fenêtre et volons-lui du sucre.



II

Grand'mère (qui a entendu). — Vite ! changeons les sacs.

HYGIENE INFANTILE

Il ne suffit pas de donner à boire régulièrement au bébé. Il faut encore entretenir en bon état son corps, car la propreté de la peau est une condition essentielle de la santé.

La lotion est le meilleur moyen d'arriver au résultat. Elle se fait tous les matins avec une grosse éponge imbibée d'eau tiède, qu'on passe successivement sur toute la surface du corps, principalement dans les plis des articulations et du cou qui sont souvent imprégnés d'une matière grasse. La lotion tiède ayant été faite, on termine par une lotion froide à la température de la chambre, en ayant soin d'aiguiser l'eau d'une petite quantité de *Coaltar saponiné* qui a un triple avantage :

- 1o Antisepsie de la peau ;
- 2o Action excitante, stimulante et tonique ;
- 3o Antisepticide.

C'est ainsi que les enfants soumis à ce genre de lotion sont débarrassés des puces qui les empêchaient de dormir.

Si, dans le courant de la journée, le bébé s'est sali, on se contentera de laver les parties souillées, et on le fera avec de l'eau froide.

Dans les premiers mois, on fait du feu pour ces nettoyages ; mais plus tard, le bébé s'étant endurci, on peut très bien les faire, même en hiver, dans une chambre sans feu.

Les lotions terminées, on essuie le bébé avec une serviette éponge, on le sèche, puis à l'aide d'une houppette on le saupoudre de poudre d'amidon, de lycopode, ou de talc qui a l'avantage d'adhérer à la peau mieux que les précédentes.

Les bains ne doivent pas être renouvelés tous les jours. Ce serait le meilleur moyen d'amollir et d'affaiblir les bébés. Deux par semaine suffisent. Deux bains courts, ne dépassant pas une durée de cinq minutes.

Si le bébé est mou, lymphatique, on se trouvera bien de lui donner des bains d'eau de mer naturelle chauds, si on est sur le littoral, ou des bains avec deux ou trois poignées de gros sel, si on habite l'intérieur. Dans ce cas, j'aime beaucoup aussi les bains d'eau de feuilles de noyer qui ont le très grand avantage de donner de la tonicité à la peau des bébés.

Parfois les bébés se mettent à pousser des hurlements quand on les immerge dans le bain. Il suffit souvent de quelques canards flottants pour faire cesser ces cris ou d'une ouverture jetée sur la baignoire pour dérober à l'enfant la vue de l'eau.

Il faut aussi empêcher le bébé de glisser sous l'eau. Pour cela, il suffit de le soutenir ou de le déposer dans un petit hamac.

Les frictions sont le complément des lotions.

Elles sont ou sèches ou humides.

Les frictions sèches se font avec une flanelle exposée à des vapeurs de benjoin, de bains de génévrier ou de pommes de pin séchées.

Les frictions humides s'obtiennent avec une flanelle douce trempée dans de l'alcool camphré ou de l'alcoolat de Floraventi et proméncée sur les reins ou les membres.

* * *

Les jeunes enfants sont très sensibles aux émanations toxiques et aux effluves odorants. Telle odeur qui incommode à peine les adultes, peut influencer assez défavorablement leur système nerveux pour les rendre malades.

Je citerai d'abord des cas de véritable intoxication par les gaz délétères dégagés d'appareils de chauffage ou d'éclairage défectueux.

Une enfant de quelques mois, élevée avec grand soin par une mère et une nourrice intelligentes, vivait dans des conditions hygiéniques satisfaisantes, sauf sur un point : La pièce dévolue à la nourrice et à l'enfant était petite, et donnait sur une cour étroite, mal éclairée pendant la plus grande partie de la journée ; on obviait à son obscurité par deux becs de gaz maintenus allumés, en hiver, pendant la fin de la journée et la soirée.

L'enfant, qui était de bonne humeur dans la première partie de la journée et la promenade, devenait chaque soir maussade, agitée, s'endormait mal, se réveillait souvent en sursaut, ou même avait de longues insomnies. M'étant assuré que l'alimentation n'était pas plus copieuse que de raison, je conseillai de ne pas allumer le gaz pendant plusieurs heures de la soirée. J'eus la satisfaction de constater que cette suppression avait suffi pour faire disparaître les troubles nerveux de l'enfant.

Par les temps où triomphent les *poêles mobiles*, on ne saurait trop attirer l'attention des familles sur les dangers que présentent pour les tout jeunes enfants ces réservoirs d'oxyde de carbone, dont la plus mince fissure peut déverser la mort dans les chambres, petites comme presque toutes celles que notre bourgeoisie anglomane décore prétentieusement du nom de *Nursery* ; on a pris à nos voisins le mot, mais non la chose, puisque dans les maisons anglaises bien conçues, la chambre des enfants est une pièce vaste, bien aérée, bien ensoleillée, où ne se trouvent ni tentures ni meubles superflus, tandis que dans nos appartements toujours exigus, on leur consacre le plus souvent un grand cabinet de toilette où la coquetterie d'une mère amie du bibelot accumule une foule d'objets souvent aussi inutiles qu'élégants.

Après les *poêles mobiles*, je signale les *chauffèrettes* comme capable d'altérer la composition de l'atmosphère ; j'ai dû plusieurs fois attirer l'attention d'une mère ou d'une nourrice sur le tort qu'elle avait de tenir les pieds sur une chauffèrette pendant que l'enfant était dans ses bras.

Pour l'éclairage d'une chambre où séjourne habituellement un enfant, je pense qu'il faut préférer à tout, les lampes à l'huile ; la combustion de l'huile, si la lampe est bien construite, ne déverse dans l'air que peu de produits nuisibles, tandis que le gaz dessèche l'atmosphère, en vicie la composition par les produits de sa combustion ; le pétrole dégage toujours une odeur à laquelle les adultes s'accoutument mais qui peut gêner les très jeunes sujets.

Le voisinage des éviers mal bouchés par lesquels refluent des odeurs méphitiques, de certaines cours si étroites qu'elles ressemblent à des puits et dans lesquelles s'accumulent toutes les odeurs culinaires et ménagères, doit encore préoccuper la famille.

MEDICUS.

PUNIS — (Suite et fin)



III

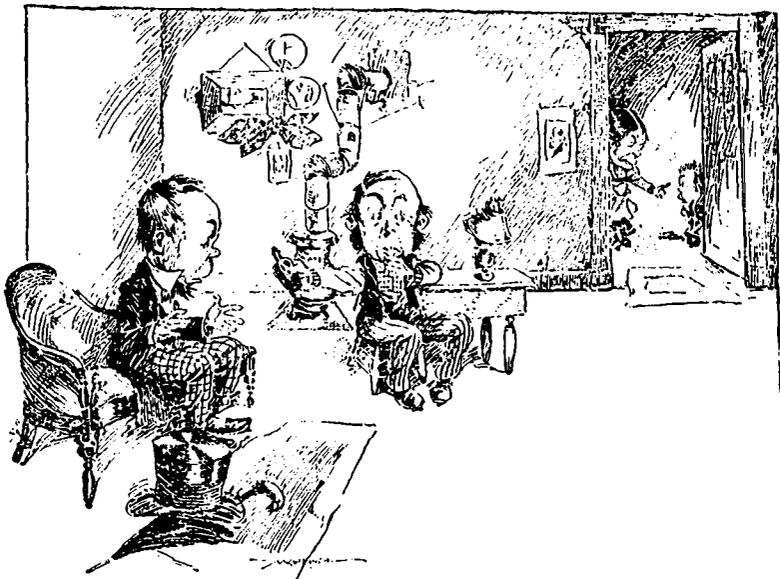
Toto et son allié. — C'est si facile.



IV

Grand'mère. — Qu'avez-vous donc, les petits ?

LE PRIX DE LA LIBERTE



Pat.—Vite ! un autre coup avant que ma femme entre...
 Cassidy.—Que ferait-elle si elle nous surprenait ?
 Pat.—Elle ne se gênerait pas pour me tomber dessus à pieds joints. La vigilance continue est le prix de la liberté, Cassidy. N'oublie pas cela.

LE PRISME

*Qu'impétueusement un cœur blessé s'élançe,
 Lorsque l'hiver l'étreint sous son linceul épais,
 Vers le premier asile où, jeune et dans la paix,
 Il s'écouloit chanter au milieu du silence !*

*Avec quelle âpre ardeur, ôme, tu te repais
 Du toit natal, des prés et des fleurs bordant l'anse
 De l'étang où l'oïseau sur les joncs se balance...
 Et pourtant, ô chimère, alors tu nous trompais !*

*Car, dans ton beau mirage, un avenir superbe,
 Comme un été splendide, ouvrit sa riche gerbe
 Dont les épis flottants étaient de vrais soleils ;*

*Tu mentais... Mais qu'ils ont d'irrésistibles charmes,
 Les fantômes qu'on voit, dans ces lointains vermeils,
 S'iriser à travers le grand prisme des larmes !*

JULES BRETOS.

ENTRE NOUS

(Pour le SAMEDI)

Dans ma dernière étude, je vous ai démontré pourquoi l'homme diminuait en l'estime de la femme ; aujourd'hui, au *vice versa*, ce sera la femme qui perd de ses charmes, sans s'en apercevoir. Notre sexe, de nature, est porté à la galanterie, à la complaisance ; séduit par l'amour et ce qui s'y rattache, il est souvent porté à l'excès : la femme étant à son début comme les petits qui ne se contentent pas d'un seul bonbou, devient insatiable et même exigeante.

Elle exige que les attentions que vous lui portez soient exclusivement pour elle, les soirées, les sorties, etc., pour elle seule, se réservant tout de même le droit de faire à sa guise, de suivre ses petits caprices, de vous mettre de côté quand bon lui semble et de vous reprendre ensuite.

Il est vrai que d'un bon cœur on peut faire ce que l'on veut, mais dans des moments d'ardeur, on risque de le gâter ; voilà d'où vient tout le trouble. Nous en sommes la cause, il faut l'avouer ; cependant, la femme devrait peser toute chose et considérer que l'homme a ses tracasseries extérieures, que son humeur ne peut pas toujours être la même, qu'il lui est propre de se faire à lui.

Une enfant gâtée fait ordinairement une femme déplaisante ; quelquefois il en provient des disputes continuelles. Les maris s'excusent, laissant leurs femmes se débattre avec leur ombre, et visitent les clubs, les théâtres, etc. La femme gâtée par excellence ne connaît que sa propre valeur, que ses seuls mérites ; elle a toujours raison, exige plutôt qu'elle ne demande. Elle aime à se faire servir : elle appellera son mari pour déposer sa tasse, tandis que la table est près d'elle, lui fera sonner la clochette qui est à la portée de sa main ; il lui faudra une servante pour sa toilette de chaque jour, elle se fera peigner, habiller et même chausser. Ce n'est pas qu'elle est incapable de tout cela, mais simplement pour le fait de se faire servir et d'avoir quelqu'un à ses ordres ! Fin de siècle, que voulez-vous !

N'est-ce pas assez pour retarder certains mariages en attendant les temps meilleurs, pour avoir des moyens ?

Un autre point caractéristique de la femme gâtée est la variabilité et l'intempérie du caractère. Toute la gentillesse, la beauté d'une gaieté franche se transformera au moindre échec en une insouciance visible, et, par le fait d'avoir été déconcertée, elle deviendra maussade pour tout le monde. Elle ne peut pas comprendre que l'on puisse différer d'opinion avec la sienne, et si l'on dit le contraire de sa pensée, malgré la fausseté de ses principes, on ne peut être son ami !

Tout cela est dû, la plupart du temps, aux parents, qui élèvent mal leurs enfants ou ne les élèvent pas du tout.

Faire croire qu'elles sont des beautés rares, les habiller vaniteusement et les laisser sous l'impression fautive d'une intelligence extraordinaire, est suffisant pour qu'elles deviennent des *poupées* inhabiles dans le ménage, des dépendances et des nullités dans la société.

"Joc."

FAUDRAIT VOIR !

Mme Hautbec.— Oui, c'est ainsi. Au bout de six mois de ménage, nous nous sommes aperçu que nos caractères ne pouvaient aller ensemble. Nous avons bravement fait l'inévitable. M. Hautbec m'a laissé prendre mon côté et...

L'ami.— Et vous l'avez laissé prendre le sien ?

Mme Hautbec.— Le sien ? jamais de la vie. J'aurais bien voulu voir ça !

ENTRE MENDIANTS

— Cela paye toujours d'être poli.

— Je ne le crois pas, du moins pas toujours. L'autre jour je faisais le sourd-muet pour varier un peu, quand, un vieil monsieur m'ayant donné cinq cents, je lui dis : "Merci, grand merci." Et il m'a fait arrêter.

PRÉSENCE

Premier policeman.— Pourquoi quand je vous l'ai crié n'avez-vous pas arrêté cet homme ? Il vient de voler un gros montant dans une banque.

Deuxième policeman.— Je ne pouvais pas. J'étais déjà occupé à courir après un bicycliste qui n'avait pas de lanterne.

CHEZ LE BOUCHER

Phidime.— Maman m'envoie vous montrer le gros os qu'il y avait dans le morceau de bœuf qu'elle a acheté hier. Elle veut une autre livre de viande.

Le boucher.— Dis à ta mère que quand j'abattraï un bœuf sans os je lui en enverrai un quartier entier.

SON SAVOIR-FAIRE

Madame.— Ecoutez, Brigitte, je vais donner un dîner et une soirée dansante. Il faudra montrer votre savoir-faire.

La cuisinière.— J'y veux bien. Pour la valse et le polka, c'est bien correct, mais faudra m'excuser pour les quadrilles.

LE PHÉNOMÈNE

Fabrice.— As-tu entendu jouer le petit violoniste de huit ans, ce phénomène dont tout le monde parle en ce moment ?

Cynicus.— Oui, il y a douze ans, à New-York, si je ne rappelle bien.

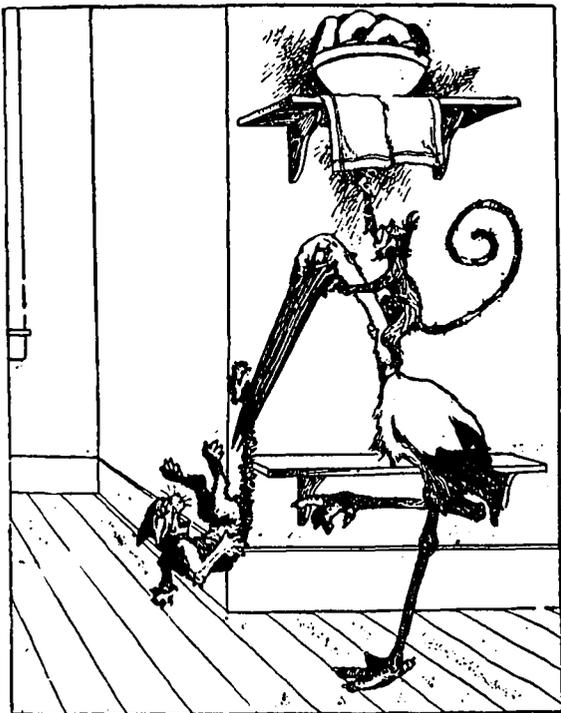
SON SOUCI



Bonne dame.— Votre sentence expire demain et vous êtes tout abattu. Qu'avez-vous ?

Le prisonnier.— Le journal annonce de la pluie pour demain et je n'ai pas de parapluie.

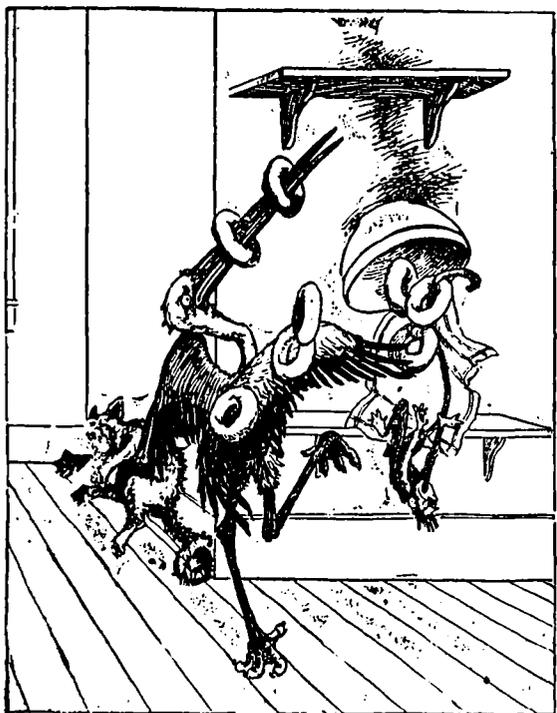
ATTRAPÉUR ATTRAPÉ !



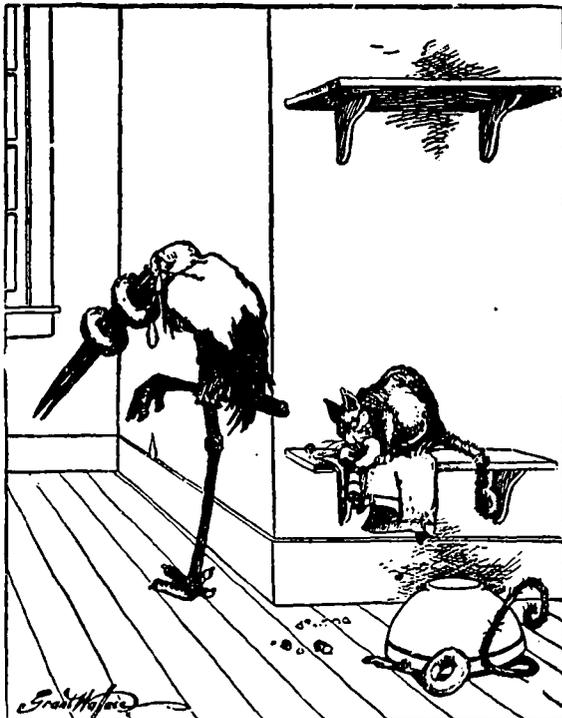
I



II



III



IV

MIETTE ET CAGLIOSTRO II

Z*** était noctambule comme on ne l'est plus, à ce que disent certains Jérémy des soupers d'antan. En habit noir, dès le crépuscule, il se mêlait à tous les mondes : grand, moyen et petit. Il demeurait d'ailleurs mystérieux, impénétrable : ni fortune visible, ni famille probable, ni âge : cent ans peut-être. Beaucoup croyait que c'était Cagliostro en personne ; et Marc Pournier avait dit de lui avec une ironie mêlée de terreur :

« Dans cinquante ans un homme sera trouvé pendu, porteur d'un petit papier ainsi conçu : « Je me délivre de la vie, parce que je ne puis aller nulle part, sans rencontrer Z... »

C'est que, outre une connaissance approfondie des sciences occultes, outre ses relations constantes avec les esprits, on attribua à Z... le don d'ubiquité ; il s'en défendit mollement, finit par y croire, et soigna ce don, en courant à travers Paris pour se montrer, à peu près à la même heure, en des endroits fort éloignés, de façon à faire dialoguer de la sorte : J'ai vu Z... à onze heures. — Tiens ! moi aussi. — Où cela ? — Avenue de Breteuil. — Pas possible ! il se trouvait, à onze heures précises, boulevard de Clichy — Et en chœur : il a le don d'ubiquité.

Il était déjà un peu sur ses boulets, quand je fis sa connaissance ; mais jamais il ne manqua à l'obligation sacrée de s'asseoir entre minuit et une heure devant une table, soit au cercle, soit au restaurant, soit dans les maisons, où il savait que cet usage du XVIII^e siècle s'était perpétué, au moins une fois par semaine. Un lundi par-ci, un mardi par-là, un mercredi ailleurs, il finissait par atteindre le dimanche.

En tout cas, pour lui comme pour quelques autres, il y a trois ou quatre ans, existait encore un salon, et une salle à manger où, toutes les nuits,

vers une heure, un souper attendait les convives. Pas d'invitations préalables ; les amis de la maison : des peintres, des musiciens, des poètes, arrivaient à l'improviste. Là, Z..., le nouveau Cagliostro, trouvait une occasion excellente de placer quelques instants son embarrassante ubiquité. On a déjà assez de mal à tuer le temps, quand on a l'honneur et le malheur d'être *ubiquiste*, le seul et véritable *ubiquiste*, ce doit être terrible ; avoir chaque soir souci des quatre points cardinaux à la fois, et se sentir obligé par une vocation fatale de n'en négliger aucun !...

D'ailleurs Z... payait son écot par des racontars colportés de salons en salons, racontars plus ou moins authentiques, mais toujours extrêmement bienveillants. Cet ubiquiste était né bénisseur. Dans la maison dont je parle, où affluaient les débutants aux visages pâles, les catéchumènes de la vie artistique, ce renom lui attirait les hommages ; la maîtresse de la maison, qui était alors dans tout le charme de son esprit et de son talent qu'une mort précoce n'a point fait oublier, disait tout bas à chacun, en parlant de Cagliostro : « Ménagez-le, c'est la *trompette de la Renommée* ». Et on le ménageait, comme s'il eût été en porcelaine de Sèvres, non sans sourire intérieurement, car ce prophète était atteint d'un irrémédiable bégaïement que certains artistes irrévérencieux qualifiaient de ce brutal néologisme : Bafouillage !

Il avait surtout une façon profonde et sybilline de dire à tout hasard, et hors de propos : « Il va se passer quelque chose d'extraordinaire ! » qui provoquait l'ahurissement. Comme il ne se passait absolument rien, on lui réclamait l'explication de sa prophétie ; il se rejetait alors sur de menus incidents ; un verre brisé, une lampe éteinte subitement, une fourchette et un couteau posés en croix, lui fournissaient matière à savantes dissertations : dans ses jours les plus aimables, alors qu'un jeune musicien, ou un poète imberbe venaient de prodiguer leurs talents, il se levait gravement et concluait : « Je vous avais bien dit que vous entendriez quelque chose d'extraordinaire. »

Seulement, cet oracle, à force d'être répété, finit par devenir exact un soir et justifié par les événements.

* * *

C'était au lendemain d'une des fêtes nocturnes alors que Paris se couche de bonne heure, que les restaurants boulevardiers sont clos et que les lampes des cercles eux-mêmes sont au bleu. Le silence des boulevards déserts, des rues sombres, des trottoirs endormis est à peine troublé par le bruit des pas cadencés des gardiens de la paix heureux de garder cette paix universelle ; somnolents, ils passent les yeux fermés. A peine, de loin en loin, quelque fiacre attardé.

Le sommeil réparateur s'appesantit sur les familles et les célibats de la grande ville, un de ces sommeils où il semble au dormeur étendu que l'attraction puissante de la terre saisisse tous ses membres et les vise dans une délicieuse immobilité, un de ces sommeils lourds et chauds, durant lesquels les petits génies spécialement chargés par la nature de nettoyer les muscles et les nerfs, qu'un usage immodéré a encrassés comme de simples ressorts et tuyaux de locomotive, viennent doucement les gratter, essuyer et remettre à neuf, pour que, bien luisants, redevenus élastiques, ils puissent, le lendemain au réveil, jouer à merveille dans l'universel labeur de la grande ville ; parfois le travail des petits génies va si fort, que le dormeur ronfle comme une usine.

Et, quand même, on soupait chez Mme de B..., et, quand même, sa mère, une admirable octogénaire qui semble échappée du XVIII^e siècle, n'avait point renoncé à son droit de présider le souper. Et seules, dans l'obscurité immense, les portes-fenêtres de ce balcon jetaient en éventail leur lumière de ce gaz dans la brume, et seuls, vers trois heures du matin, les convives de cette hospitalière maison levaient leur coupe, protestant au nom de la nuit parisienne contre les prétentions du sommeil. Et fatalement aussi, Z..., le doux Cagliostro, la Trompette de la Renommée, dé-

clara, dans le bruit des toasts, qu'il allait survenir quelque chose d'étonnant.

Très jeune encore, et peu habitué à ces joutes nocturnes, le peintre impressionniste H... sentait ses paupières alourdies s'emplir peu à peu du sable des sommeils : lassé, vaincu par la fatigue, il se leva discrètement et s'esquiva à l'anglaise (en Angleterre on dit, par réciprocité sans doute : partir à la française). Il descendit lentement l'escalier, mettant ses gants et relevant le collet de son paletot, il demanda le cordon et se jeta dans la longue rue morne et froide. Il avait à peine fait trois pas qu'une femme très émitouillée, masquée presque par une dentelle noire, sortit de l'ombre opaque, et se jetant vers lui, posa dans ses bras machinalement tendus une sorte de paquet blanc, en lui disant d'une voix haletante, affolée : " Par pitié ! par pitié ! monsieur ! sauvez-nous ! " Puis elle s'enfuit et disparut dans la brume, au tournant de la prochaine rue.

Tout penaud, le peintre impressionniste constata que le paquet blanc, qu'il tenait entre ses mains gantées, c'était un enfant enveloppé de langes, et qui sollicitait doucement la pitié, lui aussi, par un gémissement : Ah ! va-va, ah ! va-va !

—Ridicule aventure ! pensa le peintre, soudainement réveillé. Que faire ?

Debout, sur le trottoir, dans son rôle de nourricier malgré lui, cet artiste était perplexe. Aller jusqu'à son atelier avec ce modèle en bas âge, ah ! non ! Le porter au poste voisin ? sage sans doute, mais ennuyeux, compromettant ; et soudain comme le pas cadencé des gardiens de la paix semblait se diriger vers lui, il lui vint l'idée très simple de remonter chez Mme de B...

Il fit donc, au milieu de la stupeur générale, sa rentrée dans la salle à manger bruyante, qui se tut soudain devant cette apparition énigmatique, et malgré les " Qu'est-ce donc ? " et les " De quoi s'agit-il ? " il écarta les vases de fleurs, les cristaux, les compotiers et les coupes, et au beau milieu de la nappe blanche il posa solennellement son fardeau, disant : " Sorti célibataire, il y a cinq minutes, je rentre père de famille ! Partageons ! "

Puis il expliqua sa mésaventure. D'ailleurs un mot était épinglé sur les langes : " Ayez pitié de ma pauvre Miette, qui va avoir trois mois demain et que sa mère est obligée d'abandonner à d'autres plus heureux qu'elle "

—Vice ou misère, dit sentencieusement Cagliostro.

—Cela m'est égal, répondit Mme de B... Vite, un manteau, et qu'on m'apporte du lait tiède. Pauvre petite mignonne !

* * *

Maintenant, bien enveloppée dans une forte couverture, ayant humé à petites cuillerées son souper, elle aussi, Miette a repris des couleurs. Toute rose, elle sourit vaguement, étonnée de la lumière et tendant ses menottes vers le lustre. Installée entre un panier de raisin, des biscuits, un nougat écroulé et une théière, elle regarde de ses grands yeux bleus cette assemblée de cigares convergeant vers elle. Puis tout à coup, enchantée de la vie, elle agite ses mains, essayant d'applaudir à la chaleur tiède de la fumée et du gaz.

—Est-elle assez vivante ? Adoptons-la, dit quelqu'un.

—Pas du tout, reprit la maîtresse de la maison, elle est à moi, je la garde.

—Alors, insinua un poète, soyons pour elle les bonnes fées et les bons génies des contes, et offrons-lui tous les dons de l'esprit, les seuls dont les artistes puissent disposer... et encore.

—Moi, je lui donne la bonté, dit Mme de B...

—Oh ! ma chère enfant, quelle sottise ! dit l'aïeule ; heureusement, je corrige : je lui offrirai l'orgueil.

Et, tour à tour, levant leurs coupes, les convives octroyèrent à l'enfant qui les contemplant de ses larges yeux bleus écarquillés de surprise, tous

les dons exquis, mièvrés et puissants ; l'esprit et la grâce, la musique de la voix, la poésie légère des rêves, la troublante sévérité, et la force dans la souplesse, l'élégance de l'attitude, et la science du pardon. D'autres, gais, un peu fous, lui offrirent des bonheurs négatifs : Pas de séances à l'Académie, un éloignement sauvage pour la place des Vosges, l'horreur des tableaux de M. Trois-Etoiles ou des pièces de M. Un tel, l'art de glisser quelques fautes volontaires dans l'orthographe de ses lettres, une kyrielle de qualités bizarres.

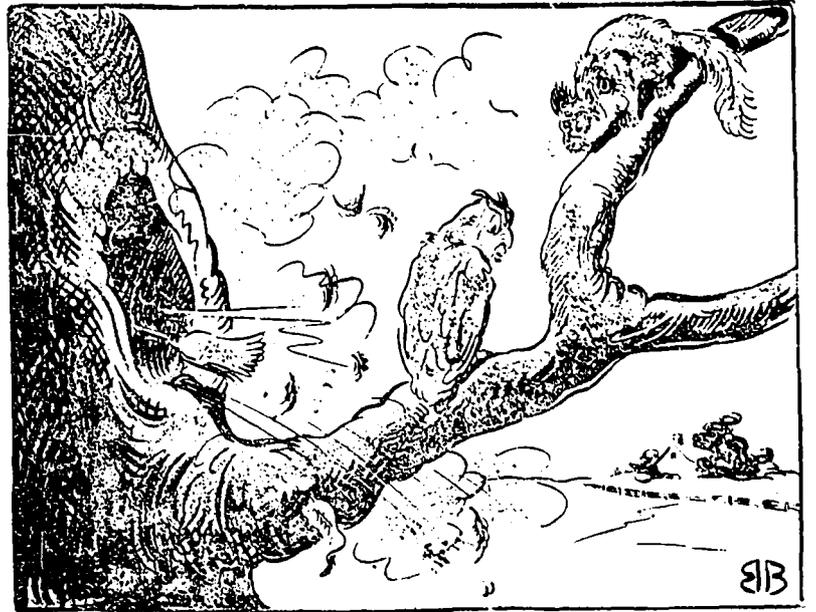
Enfin, la " Trompette de la Renommée ". Z... lui accorda une étoile personnelle, l'ancienne étoile de Napoléon, féminisée pour la circonstance.

LÉGÈRE ERREUR



Bella.—Les caresses ne serviront à rien, Alphonse. Quand j'ai dit non, c'est non.

JOIES DOMESTIQUES



L'écureuil.—Qu'avez-vous à rester là jongleur et triste comme un carême ?
Le hibou.—Ma femme fait son grand ménage.

Quant au peintre H..., qui avait cueilli par hasard et apporté là cette fleur de chair humaine à peine éclos, il déclara d'une voix lente, les yeux mi-clos et l'allure un peu veule, qu'il dotait sa filleule d'un bon et dur sommeil, du sommeil du juste, dont, ajouta-t-il, l'éloge n'est plus à faire, à quatre heures du matin.

Là-dessus chacun prit congé et disparut, tandis que le domestique ayant improvisé un berceau y posait délicatement la petite Miette, Mlle Champagne, comme disait le poète J...

* * *

L'autre nuit du réveillon, j'ai revu Miette, qui va sur ses quatre ans, soupant comme une grande personne, dans la maison de l'aïeule, où la place de Mme de B... est vide, hélas ! La mignonne, gaie comme un oiseau de Paradis, balbutie à peine ; mais, assise devant le feu, écarquillant ses menottes grasses de grenouillette blanche et rose, elle semble déjà réfléchir aux devoirs nombreux que lui imposent les dons incohérents que lui ont faits ses parrains. La joie de vivre n'est point pour elle une ironie, elle l'épand autour d'elle et donne à sa grand-mère adoptive, à l'octogénaire merveilleusement dix-huitième siècle qui l'a sauvée, une sorte de renouveau, comme une fleur d'hiver qu'on accrocherait à un pastel de Latour.

* * *

Un matin de l'an dernier, l'éternel Z... disait comme d'habitude : " Il va se passer quelque chose d'extraordinaire ! " Et de fait, une heure après il était mort, ce qui paraît singulier déjà de la part d'un Cagliostro ; mais le comble de la stupeur saisit ces contemporains, quand ils apprirent qu'il avait une famille comme tout le monde, des rentes comme plusieurs, et qu'au lieu de cent ans il n'en comptait que cinquante : une moyenne.

Si la petite Miette n'a, durant sa vie, que la moitié de l'étoile de Napoléon, que lui avait promise ce demi-Cagliostro, elle saura à qui s'en prendre.

EMILE GOUDREAU.

TOUT EST BIEN QUI...

L'autre jour, un commis-voyageur arriva dans un hôtel, prit la plume et se mit à tracer des barres sur le registre. En voyant cette ligne :

II II II III

le commis lui fit remarquer que l'établissement n'était pas une école de dessin ni un rendez-vous de farceurs.

Mais il avait à peine fini son petit discours que la ligne s'était transformée, et il lut

II. II. III. L.

SON INQUIÉTUDE

Elle.—Toto ne vous dérange pas, je l'espère. Il est si espiègle.

Lui.—Il m'intéresse, au contraire. Mais dites-moi franchement : la folie est-elle héréditaire dans votre famille ?

AUX PHILIPPINES

L'Américain.—Alors, vous êtes assez stupide pour accepter Aguinaldo comme dictateur ?

Le naturel.—Je puis difficilement m'en empêcher... je suis son sténographe.

FINI POUR LA VIE

Vina.—Paul est le plus impudent des hommes.

Ninette.—Comme tu changes d'opinion !

Vina.—Et avec raison. Il méritait d'Égypte qu'il vient de tuer un crocodile long de sept pieds et il ajoute : " Quand j'en aurai tué un autre semblable, je ferai confectionner une paire de pantoufles pour toi. " Je ne lui parlerai plus de ma vie.

CES BONNES AMIES



M. Alphonse. — Ce portrait de Mlle Latouche est-il bien ressemblant ?
Mlle Féline. — Oui. C'est-à-dire qu'il est exactement ce que Mlle Latouche veut qu'il soit.

LES FILLES DE LANTERNETTE

(CHANSON)

Les filles de Lanterne,
Malgré le mauvais temps,
Vont laver leurs cornettes
Dans le grand Océan
— Vont laver leurs cornettes. —

Chacun avec la même
Ils se sont mariés :
La Mer, faut-y qu'elle aime
Tous ces pauvres gabiers !
— La Mer, faut-y qu'elle aime ! —

Dedans les mers de Chine
Leurs amis sont perdus,
Ils cueillent l'algue marine :
On n'les rera plus
— Dedans les mers de Chine ! —

Y r'trouv'ront p't-êt leurs pères
Dans le fin fond des fonds :
De l'aut' côté d' la terre,
Parmi ces goémons...
— Y r'trouv'ront p't-êt leurs pères ! —

Ils s'embarqu'nt à treize,
C'était un compl' mauvais...
A bord de la "Thérèse,"
Y n' r'viendront jamais...
— Ils étaient partis treize ! —

Y sont tous morts sans cierge
Au cheret de leur lit :
Que notre bonne Vierge
Les mène au Paradis.
— Y sont tous morts sans cierge ! —

Leurs voiles étaient blanches,
Ils n'avaient pas vingt ans :
Voilà soixant' dimanches
Demain qu'on les attend...
— Leurs voiles étaient blanches ! —

Nous mettrons à Sainte-Anne
De gros bouquets de fleurs ;
Recommandez leur âme,
Après de not' Seigneur.
— Recommandez leur âme ! —

C'est pour chercher fortune
Qu'un jour ils sont partis :
Chacun pour sa chacune.
— Maint'nant c'est bien fini,
Pour chacune, pour chacune ! —

Les filles à la brune
Ainsi dansent en rond,
Chantent au clair de lune
Avec des fleurs au front...
— Tous les soirs sur la dune ! —

REFRAIN

Ah ! madame l'Hirondelle,
Ah ! monsieur le Goéland,
Donnez-nous de leurs nouvelles
Avant l' premier jour de Pan !

LE LILAS

Au beau milieu des feuilles poussées à miracle, on moins d'une semaine, il est une fleur bien simple et que je trouve charmante ; les fleurs les sont toutes, c'est bien certain, mais toutes ne sont pas aussi avenantes, aussi aimables si je puis ainsi dire. Je veux parler du lilas, dont les grappes odorantes font encore ressortir le ton de cette première verdure un peu timide, un peu frissonnante, et qui ne se retrouve dans aucun autre moment de l'année. Les lilas nous arrivent comme un frais sourire après les frimas et les jours sombres de l'hiver qui semblaient être en demi-deuil du soleil. On l'aime surtout, dit-on, parce que le lilas est la première fleur printanière ; ceci est une erreur, disons le en passant, il y a la giroflée, l'humble giroflée qui arrive avant, rondons-lui cette justice ; ce n'est pas

une fleur brillante, elle n'a ni éclat ni grande tenue, sa couleur aux yeux de chat-huant est plutôt ingrate, mais telle quelle, cependant, elle fait plaisir, son parfum est agréable, et puis c'est la fleur des pauvres gens. Il n'est pas rare aussi qu'elle ait cinq feuilles, c'est alors l'emblème de la... vivacité ! Elle a également sa poésie, je vous recommande la giroflée des murs, poussée au hasard, en touffes presque écarlates, dans les interstices des vieilles pierres, ou sur un chaume décoloré par le temps et que le vent s'est avisé de fleurir pour Pâques. Est-ce assez joli ?

Mais revenons à nos lilas, puisqu'ils sont venus pour nous affirmer la saison nouvelle. D'abord, on s'est demandé s'il y en aurait beaucoup, comme on se le demande chaque année, avant que les bourgeons éclatent, alors que la fleur se laisse à peine deviner par de petits étuis vers que l'on examine chaque matin ; je parle pour les personnes qui dès le mois de mars comptent les feuilles de leurs jardin. De jour en jour, la grappe a pris de l'importance et de la couleur, puis le soleil se mettant de la partie, il est arrivé que le lilas a commencé par ouvrir ses petites étoiles parfumées, on s'est dit : il y en aura "tout de même" ; les enfants ont battu des mains, en demandant qu'on la cueille de suite, ne se rendant pas compte, les innocents, que toute fleur cueillie trop vite et une fleur perdue.

Il ne faut pas attendre trop longtemps non plus, le lilas se cueille, se coupe plutôt, à moitié ouvert, afin qu'il embellisse et parfume le logis. N'ayons pas peur de couper largement les branches de feuillage sans lesquelles il n'y a pas, pour moi, de jolis bouquets ; l'arbuste y gagnera d'ailleurs, les feuilles s'élargiront grandement, ce dont on ne se plaindra pas, si j'en crois les prémices de chaleur que nous a apportées déjà le soleil de 1900. Voici donc le bouquet préparé, disposez-le en alternant les branches feuillues avec celles des fleurs, mélangez si vous le pouvez en lilas blanc et de couleur, liez fortement avec une ficelle, coupez le bois qui dépasse et vous aurez non pas le bouquet, mais la boîte fraîche et embaumée.

Les poètes ont beaucoup chanté le lilas ; ils ont eu raison, j'entends le lilas de plein air dont nous venons de causer et qui dure à peine trois semaines ; je sais bien qu'on en trouve toute l'année, et que c'est une grande ressource pour les cités que ce lilas blanc aux longues branches qui ne manque jamais ; mais combien je lui préfère le vrai, celui que nous avons en ce moment sous les yeux, le fils de la terre et du soleil et non pas du calorifère de la serre et des produits chimiques : le premier, c'est de la jeunesse, de la sève, il est beau, il est vivant ; le second est joli, propre, il se tient bien dans son élégance pâle, mais il tousse et jaunit au premier courant d'air ; il est fait pour des lumières factices et ne tiendrait pas le coup au soleil. Voilà la différence, ce qui n'empêche qu'on est très heureux d'avoir en plein hiver l'illusion de vrais fleurs, seulement il ne faut pas songer que l'industrie a suppléé à la nature, autrement le charme est rompu.

Oui, le lilas a eu ses mille chansons, c'est la fleur qu'on espère longtemps, c'est celle dont on se souvient. Hélas ! elle diminue beaucoup aux endroits où on la trouvait autrefois en abondance. La pierre envahit tout, les jardins deviennent minuscules et le jour viendra où il faudra faire tout un voyage pour rapporter une branche de lilas. Profitons donc de ce qui nous reste, apprécions ces fleurs joyeuses qui nous donnent de la joie, chantons-le, sans tomber cependant dans l'erreur de ce refrain qui s'est efforcé d'être poétique, mais qui contient une inexactitude :

Quand les lilas refleuriront,
Allez dire au printemps qu'il vienne

Or, il faut d'abord que le printemps soit venu, puisque c'est lui qui les fait fleurir ?

Oh ! ces poètes !

EUGÈNE PERBAL.

C'EST PEUT-ÊTRE MIEUX

M. Dudy (un fut accompli). — Comment, vous ne vous souvenez pas de moi ? J'ai eu l'honneur de vous rencontrer au théâtre l'hiver dernier.

Mlle Gaiien. — Votre figure me revient bien, mais c'est le nom que papa vous a donné que je ne peux pas me rappeler.

DEVINETTE



Quel côté a donc pris celui que nous poursuivons ?

ENTRE ISRAËLITES



—Oui, il est possible pour un homme d'avoir tout plein d'argent et d'être tout de même malheureux.
—C'est vrai, mais j'aime encore mieux être malheureux avec de l'argent que sans argent.

ELLE AIMAIT LE LILAS...

Elle aimait le lilas ! j'apportais chaque soir,
Pour son corsage rose, une branche fleurie.
Je me sentais mourir, quand je devais la voir.
Pour elle, sans regret, j'aurais donné ma vie !
Quand je disais son nom fait d'amour et de miel !
Je le disais si bas qu'en sortant de ma bouche
Les oiseaux, pour l'entendre, abandonnaient le ciel.
L'étoile descendait de sa céleste couche !

Mais les lilas sont morts et, comme l'hirondelle,
Cherchant un ciel plus pur, quand vient l'après saison,
Ce matin, l'inconstante, en déployant son aile,
Dans un adieu m'a dit sa dernière chanson !

Elle aimait le lilas et, parmi ses cheveux,
Ma branche allait mourir dans ses boucles d'ébène.
Mise dans son ruban, cette fleur allait mourir
Que tous les diamants mis sur un front de reine !
Sa lèvre souriante et son œil, un éclair...
Tous deux disaient : merci, pour la fleur parfumée.
Elle sourit ainsi pendant tout un hiver,
Elle ne sut jamais ce qu'elle fut aimée !

Mais les lilas sont morts et, comme l'hirondelle,
Cherchant un ciel plus pur, quand vient l'après saison,
Ce matin, l'inconstante, en déployant son aile,
Dans un adieu m'a dit sa dernière chanson !

Elle aimait le lilas ! C'est un jour de soleil
Que, loin de moi, l'ingrât a repris sa volée.
Après un songe heureux, c'est un triste réveil,
Mon âme en resta toujours inconsolée.
Que le printemps, mignonne, en habitant les bois
Revienne se jouer parmi les branches vertes
Que la brise apportant les échos d'autrefois
Remette ta chanson sur mes lèvres désertes...

Que les lilas en fleur ramènent l'hirondelle
Et puis, que j'aie un soir pleurer sous ton balcon
Que je sois effleuré du zéphir de ton aile
Et que je meure ensuite en relisant ton nom !

M. VILLEMÉR.

Petite Coquinerie d'un Gros Roi

Ce gros roi était Louis XVIII, le père de la Chartre. On l'a, du reste, mis tout dernièrement en scène sur deux théâtres, à l'Odéon et au Vaudeville, et les Parisiens l'ont vu alors ressusciter avec plaisir.

Mais ce n'est pas de ça que nous voulons vous parler aujourd'hui. Tout récemment, à propos de l'Affaire, il n'était question à Paris et à Rennes que d'espions, de mouchardise et d'or donné à pleines mains à la délation. Les Mémoires d'il y a quatre-vingts ans nous fournissent à ce sujet une anecdote d'un très bon tonneau.

Vers les premiers temps du règne de Louis XVIII, il prit fantaisie au duc de Rovigo, ancien ministre sous Napoléon Ier, de passer au service du roi. Pour négocier cette grande affaire, Savary se servit de l'entremise d'une dame qui jouissait d'un grand crédit auprès du monarque.

Le duc de Rovigo fut donc chargé, d'abord et comme essai, d'une petite mission clandestine à Berlin. Après avoir été admis à l'honneur d'en rendre compte au roi, il ajouta que son désir le plus sincère était de consacrer sa vie au service de Sa Majesté.

—Monsieur le duc, répondit le roi, vous avez occupé sous l'empereur une place qui vous permettait de savoir beaucoup de choses et de bien connaître les hommes. Si je me décidais à vous attacher à ma personne, il faudrait préalablement que vous agissiez avec une entière franchise, et que vous me fissiez connaître les moyens et les hommes que vous avez employés, pendant mon exil. Je ne vous parle pas de mon séjour à Vérone ni à Mittau. J'y étais encore entouré de nombreux serviteurs, mais étiez-vous instruit de ce qui se passait chez moi, à Hartwell !

—Oui, sire, je savais jour par jour ce que faisait Votre Majesté.

—Eh bien, dans mon intimité, grand Dieu, qui pouvait me trahir ainsi ! Quel est le malheureux qui abusait ainsi de ma confiance ?

Le duc hésitait à répondre

—Nommez-le, monsieur, je vous l'ordonne,

—Vous l'exigez, sire ?

—Oui, je l'exige.

—Sire, je vais frapper le cœur de Votre Majesté d'un coup bien cruel.

—Parlez, monsieur. Les rois sont malheureusement habitués à se voir trompés dans leurs plus chères affections.

—Eh bien, sire, apprenez que j'étais en correspondance avec le duc d'Aumont.

—Eh ! quoi, ce malheureux de Pierre (premier nom du duc d'Aumont), quelle horreur !

—Sire !...

—Lui qui avait toute ma confiance, s'écria le roi avec une émotion visible. Ah ! c'est une indignité !

Un petit temps de silence.

Louis XVIII reprit vite, avec le sourire le plus malin :

—Après ça, il est vrai de dire à sa justification qu'il n'avait pas le sou. Il aimait les bons diners, la bouillotte. C'est moi, monsieur, qui lui dictais la lettre très étendue que vous receviez, toutes les semaines. Et je lui abandonnais 12,000 francs sur les 18,000 francs que vous lui envoyiez très exactement pour vous tenir au courant de ce qui se passait dans mon intérieur.

Sur ce, le monarque ouvrit sa petite boîte d'or, y pinça une belle prise de macouba et l'aspira en reniflant avec force.

Ce mouvement, très ironique, termina l'audience, et le duc de Rovigo se retira aussi confus que le corbeau de la fable, si bien joué par le ronard.

Ah ! l'habile coquin de vieux roi !

LES SUITES

Biff.—Oui, mon cher, il m'a flanqué une de ces giffes !

Tiff.—Et l'affaire n'a pas eu de suites ?

Biff.—Pas de suites ? regarde donc ma joue !

L'AUTEUR PRINCIPAL

L'arocat.—Vous tenez le Rév. M. XXX responsable de tous vos ennuis !

Mme Symphonie.—C'est lui qui nous a mariés.

VOILÀ !

Le recorder.—Encore ivre, Laffenme ?

Laffenme.—Je noie mes chagrins, Votre Honneur.

Le recorder.—Mais il y a un bout pour noyer des chagrins...

Laffenme.—Ah ! Votre Honneur, on voit bien que vous ne connaissez pas Ma'mo Laffenme !

RIEN DE RARE

—Quelle habileté ! s'écria Gaticu, en voyant le magicien changer un chapeau en un billet d'un dollar.

—Bah ! répond Damien, ma femme peut changer tous les billets de banque au monde en chapeaux.

UN PROBLÈME



Le maître.—Qu'a payé ta mère pour dix œufs, si chaque œuf coûte deux sous pièce ?
L'élève.—Rien ; les œufs, ma mère les vole toujours !

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPEPSIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de l'oeil et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peut être employée avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

Les Pilules O. T. O., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchesters, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO., Montreal, P.Q.

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépot Général pour la Puissance: **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.**

UN AUDITEUR

A l'âme, certain jour le renard racontait
Ses aventures sans pareilles.
Stupéfait, l'âne était
Tout oreilles.

Le Rhumatisme et la Nerveusité ...

Sont guéris par nos Bains Turcs et Electriques suivis du Massage Electrique et Manuel. Ce traitement surpasse tous les autres.

OUVERT JOUR ET NUIT
et le Dimanche matin.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

SES BIENFAITS

Quand on pense au bien que le *Baume Rhumal* produit dans les affections des voies respiratoires, on ne peut s'empêcher de bénir ce remède précieux.

Un gamin brave entre tous, c'est, à coup sûr, le petit Australien de douze ans qui s'appelle Lancelot Ashley Lewis. Il habite avec sa mère la ville de Burra, et son père travaille momentanément à Warrnambool. Les deux localités sont séparées par 1,600 kilomètres de brousse. Un jour du printemps dernier, Lancelot a eu envie d'aller embrasser son père. Il a enfourché son poney, mis ses bagages sur le bât d'un autre poney, convoqué son chien, un gros épagneul, et le voilà parti. Il lui est arrivé, à plusieurs reprises, de ne pas rencontrer un être humain pendant plus de 150 kilomètres de trajet. Un jour, il lui a fallu chevaucher pendant 5 kilomètres à travers une forêt en feu. "Il faisait vraiment chaud!" déclare-t-il simplement. Le gamin, l'épagneul et les deux poneys, sont revenus en parfaite santé.

GRATIS Nous donnons ce splendide pistolet pour tirer à la cible aux personnes qui vendront une douzaine de crayons de poche automatiques fins en nickel à 15 cents chacun. Le pistolet est fort, parfait et bien fait, exactement ce qu'il faut pour tirer à la cible. Une fiche en caoutchouc à bout vitre accompagne chaque pistolet. Envoyez votre annonce avec votre adresse, et nous vous enverrons les crayons par la poste. Quand vous les aurez vendus, retournez nous l'argent, et nous vous enverrons le pistolet gratuitement. Dominion Novelty Co., Boîte 1, Toronto, Can.



La pureté est comme l'opale: elle est prise pour de l'insignifiance par ceux qui n'aperçoivent pas ses feux.

Livrets Gratuits

Notre livret "La Prolongation de la Vie" et échantillons des **PILULES DE LONGUE VIE** envoyés sur demande. Adressez "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 Rue St-Denis, Montréal. Les **PILULES DE LONGUE VIE** se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50.

CIRCONSTANCES DIFFÉRENTES



Mlle Laprune (en rayon d'ortoir en route pour les eaux). — Oh! maman... Vois donc cet effronté qui s'allie à moitié vêtu devant tout le monde. Jamais je n'aurais imaginé... (Elle s'ébranouit.)

CHAQUE FEMME devrait avoir une boîte de "PREVO" SOLUBLE PESSARIES. Sûrs, infaillibles et toniques. Ne font jamais défaut. Absolument inoffensifs. Envoyez franco et bien cachetés sur réception du prix. \$1 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00
The Regent Pharmaceutical Co., B. P. 1000, Montréal

La bêtise se met au premier rang pour être vue; l'intelligence se met en arrière pour voir.

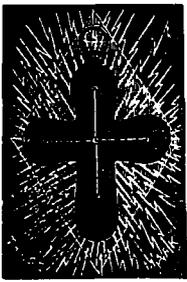
GRATIS Cette montre recommandable pour petits garçons aux personnes qui vendront 24 bougies à 4 centimes, à 10c. chacune, et cette splendide montre de dames aux personnes qui en vendront 12 douzaines. Ces magnifiques bijoux arrivent directement de Paris, et elles sont accompagnées avec votre adresse et nous vous expédierons les bougies et la montre. Quand vous les aurez vendus, retournez nous l'argent, et nous vous enverrons la montre. Home Specialty Co., Boîte 1, Toronto.



LES GOUAILLEURS
Gouailler, est un vice aujourd'hui trop fréquent,
Mais qui permet aux imbéciles
Sur un ton quelquefois piquant,
Plus souvent grossier et choquant,
D'obtenir des succès faciles,
Auprès des sots, bien entendu.
Etre impoli n'a rien de bien ardu:
Gavroche s'en tire à merveille.
Enfin aussi l'individu
Pris pour plastron, riposte et vous rend la pareille.
Que faire alors et comment s'en fâcher
Sans tomber dans le ridicule?
Vous avez trouvé votre émule.
Ce que l'on renvoie, il vous faut l'empocher:
Qui jone avec le feu se brûle.
Heureux encore quand votre prop-illage
Ne vous attire pas quelques propos fâcheux,
Même hargneux,
Allant jusqu'à l'outrage!
Combien ne pas gouailler est plus sage!
Il ne faut pas aller trop loin.

La Croix Electrique Diamant

(Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNÉE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et

toutes les affections du système nerveux, dédoublement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaques d'épilepsie, danses de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient toujours en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat-poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNÉE de Diamants avec instructions sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix Electrique ORNÉE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. PETERSEN, Adressez: Richfield, Utah.

The Diamond Electric Cross Co., 812 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

Le docteur C... est l'homme qui aime le moins à être dérangé la nuit. Il déteste les coups de sonnette après dix heures du soir.

Vers deux heures du matin on vient le réveiller :

—Vite, docteur, vite !... mon fils a avalé une souris !

—Eh bien ! faites-lui avaler un chat et laissez-moi tranquille !

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de bureau: 9 a.m. à midi; 3 à 5 p.m., 8 à 10 p.m.

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront le voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre livret: "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez: "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 rue St-Denis, Montréal.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 35 rue St-Jacques, Montréal.

Trois journalistes se rencontrent devant une table du café des Boulevards à Bruxelles.

Des questions se croisent bientôt.

—Quo fais-tu à ton journal ?

—Moi, je fais la *Chambre*.

—Et toi ?

—Moi, le *Salon*.

—Et toi ?

—Oh ! moi, toujours la même chose : je fais la *Cuisine*.

Un bon provincial, assis à côté d'eux, les écoutait avec stupefaction, et dit tout bas à sa femme :

—C'est étonnant ! des jeunes gens qui ont si bon air, et qui paraissent si instruits ! en être arrivés là : enisimiers et domestiques !

Peinture Sherwin-Williams

tout préparé ; nul besoin d'un peintre pour l'employer. EMAIL pour les bains, résistant à l'eau chaude. VERINS de diverses qualités ; celui de "Mander" est le meilleur pour portes extérieures. Aussi

Glacieres en bois franc. Prix de \$6.59 à \$30. Pices a Glace, de 20 cts a \$1.00 chacun, etc.

L. J. A. SURVEYER,

Bell Tel. Main 1914. 6 Rue St-Laurent.

Dans les premiers mois de la Révolution française, alors que les idées de sacrifice enflammaient tous les esprits, et que de toutes parts arrivaient des offrandes nationales, il avait été décidé que tous les bons citoyens feraient notamment offrande à la patrie des boucles d'argent qu'on avait coutume de porter alors sur les souliers, et qui étaient considérées comme un luxe inutile.

Les journaux du temps abondent d'anecdotes à ce sujet. Par exemple :

"Un matelot du Havre avait donné à la caisse patriotique ses boucles d'oreilles, sa boucle de col, mais il avait conservé ses boucles de souliers.

—Tu as la tête d'un citoyen, lui dit un de ses camarades, mais les pieds d'un aristocrate."

Le matelot court porter ses boucles de souliers, et reparait devant son camarade :

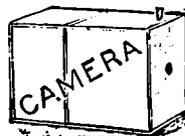
—A la bonne heure ! s'écrie celui-ci, te voilà bon citoyen de la tête aux pieds, nous pouvons boire ensemble."

* *

Le célèbre acteur Garrick jouait *Hamlet* de Shakespeare. Le roi de Danemark, son partenaire, à un certain moment s'appretait à "mourir" à un endroit bien en vue du public. "Il ne faut pas mourir là, murmura Garrick, c'est la place où je dois me mettre tout à l'heure pour la grande tirade." Alors l'autre, exaspéré, riposta à haute voix : "Suis-je roi, oui ou non ? Et ne puis-je mourir où cela me plaît ?"

TOUTES CHOSES EN TEMPS

Le Baume Rhumal guérit les maladies de poitrine : il faut en prendre aussitôt que l'affection se manifeste. 69



GRATIS Complet comme au magasin. Caméra, plaques sèches, loupes, pinces à fixer et à développer, bain de virage et à développer, papier argent et rubric, etc. etc. — Tous les articles sont en bon port et on suivant les instructions. Donnez-nous votre adresse et nous vous enverrons les échantillons par la poste. Quand vous les aurez vus, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons le matériel, tout frais payés. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite 1, Toronto, Canada.

Before. After. **Wood's Phosphodine,**
The Great English Remedy.
Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1. six, \$6. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address. **The Wood Company, Windsor, Ont.**

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Saint Augustin dit au Grand livre de ses *Confessions* : " Il arriva fort à propos qu'il restait très peu de jours jusqu'aux vacances des vendanges : je résolus d'attendre ce temps pour me retirer lorsque cessent les leçons publiques. " On voit par ce passage que le temps des vendanges, c'est-à-dire septembre, choisi par saint Augustin pour quitter la chaire de rhétorique qu'il occupait à Milan, était, dès lors, le temps des vacances pour les maîtres et pour les écoliers.

Christino de Suède était en France, lorsque la mode des éventails commençait à s'établir. Plusieurs dames de la cour la consultèrent, pour savoir ce qu'elle pensait de cette mode, et si elles devaient l'adopter. " Non, leur répliqua-t-elle, avec la brusquerie qui lui était coutumière, vous me paraissez assez éventées comme cela. "

* *

Le cardinal Duprat, chancelier de France sous François Ier, était devenu si gros et si gras qu'on dut échanger la table où il prenait d'ordinaire ses repas.

GRATIS Ce puissant télescope à trois anneaux avec lentilles achromatiques, tubes en caoutchouc, caps pour la poussière, etc., offert gratuitement aux personnes qui vendront seulement 5 douzaines d'élegantes épingles parisiennes à centimes à 10 cents chacune. Envoyez et nous vous enverrons les épingles par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons le télescope sans aucun frais payés. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite 1, Toronto, Canada.

CIRCONSTANCES DIFFÉRENTES — (Suite et fin)



II
La même (le lendemain sur la plage).—Oui, nous sommes arrivés hier et je suis heureuse d'être revenue. Tout est si charmant ici.

Meubles d'Eté

... Nous exhibons en ce moment le plus grand assortiment de Meubles d'Eté de toutes sortes qu'il y ait à Montréal. D'élégants dessins coincidant avec des prix très bas, vous mettent en mesure d'avoir pour votre pelouse ou votre véranda, des chaises, des "berçouses," etc., vraiment de bon goût. Venez voir notre assortiment.

Renaud, King & Patterson,

652 Rue Craig. 2442 Rue Ste-Catherine.

POUR SI PEU DE CHOSES



Le jeune Flamboyant (au désespoir). — Écoute, Zélie, nous nous aimons depuis la tendre enfance. Et voilà que tu me lâches parce que j'ai dit en ton absence que tu étais une faiseuse de canons et une manière de méchante. Allons, chérie, pour si peu vas-tu faire mon désespoir à tout jamais ?

OU L'ERREUR EST COMPTE

I
— Madame la marquise est chez elle ?
— Oui...
— Eh bien, seriez-vous assez aimable de me garder ceci quelques instants, le temps de rendre ma visite...
II

— Madame la marquise, permettez-moi de vous offrir ce bouquet dont le parfum est digne de votre beauté...
III

— Mais il sent l'ail, votre bouquet !
Horreur ! Monsieur Distract a laissé chez la concierge le bouquet qu'il comptait offrir à madame la marquise et vient de lui offrir le joli gigot que son épouse lui avait recommandé de lui apporter.

Le comte de Mirabeau, qui alors n'était encore connu que par sa vie scandaleuse, ses dettes et son éloquent ouvrage contre les lettres de cachet, ne subsistait guère que d'emprunts. Il vint un jour visiter Beaumarchais. L'un et l'autre ne se connaissaient que de réputation.

La conversation fut d'abord vive, animée, spirituelle, enfin le comte, avec la légèreté habituelle aux emprunteurs de qualité, demanda que Beaumarchais lui prêtât douze mille francs... Beaumarchais les lui refusa avec la gaieté originale qui le distinguait.

— Il vous serait pourtant aisé de me prêter cette somme dont je vous ferai mes billets, dit le comte.

— Sans doute, répliqua Beaumarchais, mais comme il me faudrait me brouiller avec vous le jour de l'échéance de vos billets, j'aime autant que ce soit aujourd'hui, et c'est douze mille francs que je gagne.

Mirabeau n'oublia pas ce refus, et Beaumarchais dut plus tard de graves ennuis à ce ressentiment.

Echantillons Gratuits

Echantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre livret sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 Rue St-Denis, Montréal.

Un jour dit un commentateur du Koran, le prophète, passant par un village, y vit des gens qui s'embrassaient, se serraient les mains et se faisaient à l'envi mille protestations d'amitié. Étonné de cette disposition, il apprit qu'ils avaient bu du vin. Alors, charmé, il bénit cette boisson qui poussait les hommes à s'aimer.

Un peu plus tard, repassant par là, il aperçut la terre baignée de sang. On lui dit que les hommes qu'il avait vus d'abord si joyeux étaient ensuite devenus furieux et s'étaient battus à coups d'épée.

Alors le prophète maudit le vin, et promit l'éternelle punition à celui de ses disciples qui aurait le malheur d'en boire.

**

Il ne faut dire de soi ni bien ni mal ; en effet, si vous vous rabaissez indécemment vous-même, tout le monde est tenté de vous prendre au mot ; si vous dites de vous trop de bien ou seulement un peu de bien, vous fatiguez tout le monde. On ne donne point la réputation ; il faut la mériter et l'attendre.



SOIE Nous avons acheté tous les coupons de soie des plus importantes maisons de soie du Canada, et nous les avons réunis en paquets contenant chacun un assortiment choisi de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillantes. Il y en a assez pour couvrir au total de 500 paires de carreaux de fantaisie. Un paquet par la poste, 15c. 2 pour 25c. en argent. Johnston & McFarlane, Toronto

Aspirez toujours à faire un ouvrage et ne vous proposez jamais de ne faire qu'un livre. Il y a, entre un ouvrage et un livre, toute la différence qui existe entre un discours et du babil. On fait un livre avec de l'encre, du papier, une plume, de la mémoire et de l'imtempérance d'esprit. On fait un ouvrage avec une idée et un sujet qui se conviennent, avec la faculté de les encadrer d'un dans l'autre si fortement qu'ils en deviennent inséparables, avec un talent exercé et une longue patience.

**

L'inspiration de l'artiste n'est pas une intervention miraculeuse de la Muse, mais bien un état de l'être, un moment de bonne harmonie complète entre le physique et le moral.

Victimes de l'Anémie

COMMENT DEUX PERSONNES OBTIENNENT

UNE GUERISON PERMANENTE AVEC LES PILULES DE LONGUE VIE.

L'anémie qui tue le sang, qui rend morose, qui donne une couleur de cadavre au teint le plus frais, le plus rosé, sévit autant parmi le beau sexe que chez les hommes, et avec une rage inconcevable.

Tous les jours on rencontre des personnes chancelantes, épuisées et dans un état de débilité facile à concevoir. Elle sont les images vivantes de la souffrance et de la douleur, et pourtant leur état n'est point désespéré. Elles ne doivent pas ignorer que la guérison, le retour à la santé, à la joie, au bonheur, aux vraies jouissances de la vie leur est offerte, et que comme les deux personnes dont nous publions ici le témoignage, elle se guériront en écoutant les conseils d'une sage expérience et en prenant le remède qui a guéri leurs compagnons.



MELLE BLANCHE PARE

une jeune fille bien connue à Montréal, nous écrit :

"Depuis l'âge de 15 ans, je commençai à montrer des symptômes de faiblesse et d'anémie. Je devins pâle, faible et toujours fatiguée pour un rien. Je commençai à éprouver des maux de tête fréquents ainsi que des douleurs dans le dos et dans les aines. Mon appétit commença à faire défaut et mes vivres me fatiguèrent beaucoup. J'employai différents remèdes patentés et je consultai plusieurs médecins mais ma condition ne s'améliora pas. Un jour une de mes amies Mme Audette, me recommanda d'employer les PILULES DE LONGUE VIE, disant qu'elle avait été guérie complètement avec ces pilules. J'en achetai trois boîtes que j'employai selon les directions. Après la première boîte je constatai une amélioration, ma pâleur se dissipait et ma digestion me fatiguait moins j'avais plus de goût pour faire mon ouvrage. Je continuai l'usage de ce merveilleux remède et aujourd'hui je suis en parfaite santé, je suis forte, grasse et rougeaud comme vous pouvez voir par le portrait que je vous expédie avec la présente. Je dois ma guérison aux PILULES DE LONGUE VIE et je ne cesserai jamais de les recommander lorsque l'occasion se présentera.

MELLE BLANCHE PARÉ.

MR. J. A. VOHL

Dentiste-Mécanicien, nous écrit :

"La vie de l'atelier, l'air empesté qu'on y respire me tuaient. Je sentais mes forces m'abandonner petit à petit. Je maigrissais à vue d'œil et j'éprouvais une irritation fort concevable du fait que tous les remèdes que j'absorbais ne me faisaient aucun bien. Je sentais du dégoût pour mon travail, je n'avais envie de distraction aucune, et j'étais d'une solitude qui m'inquiétait autant que ma famille et mes amis.

Non je ne le croirai jamais, et je ne saurai vous dire toute ma reconnaissance, quand je commençai à constater que sous la bienveillante influence des PILULES DE LONGUE VIE, mon état s'améliora à un tel point que je suis maintenant un homme nouveau, que ma vigueur est revenue, que j'engraisse et que ma digestion s'opère admirablement. Mes amis ne me reconnaissent plus.

Six boîtes de PILULES DE LONGUE VIE ont suffi pour accomplir cette cure merveilleuse, que je suis tenté de qualifier de miracle, et je bénis la Divine Providence qui m'a inspiré de prendre de votre remède.

J. A. VOHL.

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard sont en vente dans toutes les pharmacies au prix de 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Des échantillons sont fournis gratis sur demande, ainsi qu'un pamphlet contenant une grande quantité de bons conseils, certificats, etc., sur l'efficacité de cette merveilleuse préparation.

Nos Médecins Spécialistes soignent les hommes et les femmes également et vous pouvez les consulter au No 202 rue St-Denis, de 9 hrs. A.M. à midi, de 2 à 5 heures P.M. et de 8 à 10 heures P.M.

LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, - - 202 rue St-Denis, MONTREAL.

MODES PARISIENNES



COSTUME EN CRÈPE DE CHINE BLEU FAÏENCE, MOUSSELINE DE SOIE ET DENTELLE. Jupe à petite traine très collante du haut, recouverte par une sorte d'empiècement plissé à plis lingerie et bouillonné coupé par des biais de velours piqués et Venise. Corsage recouvert de mousseline de soie, velours et guipure. Manches voilées de mousseline de soie et bordées de velours. Col droit bordé de velours. Toquet en paille fantaisie orné d'un chou de mousseline de soie.

Le Monsieur qui n'a pas d'Habitudes

J'avais déjà pris place à la table d'hôte de l'Hotel de la Plage lorsque vint s'asseoir à côté de moi un gros homme à face réjouie, les yeux à fleur de tête, la bouche large, le nez aplati, présentant, en un mot, la physionomie d'une grenouille à moustache, qui aurait la figure rouge.

Il disposa symétriquement son couteau et sa fourchette, plaça son assiette et son verre dans l'axe des boutons de son gilet, s'assura que la bouteille et la carafe étaient à égale distance du moutardier, coupa son pain en petites bouchées qu'il rangea à portée de sa main, puis, après avoir contemplé son ouvrage avec satisfaction, s'appliqua trois maitresses gilles sur la joue droite.

Je le regardai, en proie à un ahurissement intense.

Il saisit mon geste.

“ Ah ! ah ! fit-il, je vous étouffe sans doute, monsieur ; c'est que, voyez-vous, je suis en train de rétablir l'équilibre. Ne croiriez-vous pas que j'avais contracté la singulière habitude de me donner tous les jours, en me mettant à table, des petites tapes sur la joue gauche. Par bonheur, je m'en suis aperçu à temps. Alors, je me suis dit : “ Adolphe ! mon garçon, il faut enrayer au plus vite ou tu es frit. ”

“ Et je viens de me corriger.

“ J'ai horreur des habitudes, monsieur. C'est le boulet au pied de l'esclave, le joug sur la tête du bœuf. Aussi je me guette, et dès que j'en vois poindre une à l'horizon de ma vie, je l'étouffe dans l'œuf en coupant le mal à sa racine. Vous, comprenez, je me brise le tempérament, je m'assouplis le cerveau, je dompte la matière.

“ Ainsi, chaque soir, après mon dîner — je dois vous dire que j'habite

le faubourg Saint-Antoine — je faisais le tour de la colonne de la Bastille en tournant sur ma droite. Tout à coup, au bout d'un mois, ma stupidité m'est apparue. Alors, pour me punir, je me suis contraint à faire pendant un autre mois le tour de la colonne, mais, cette fois, en tournant en sens inverse.

“ J'avais également pris l'habitude, — douce habitude, hélas ! — en revenant du bureau, d'embrasser ma femme et de lui dire : “ Bonsoir, mon écrevisse aux petits pois. ”

“ J'ai dû y mettre bon ordre.

“ Voici deux semaines que je rentre chez nous comme un sourd muet, froid comme un glaive, sans effleurer de mes lèvres le front d'Augustine.

“ Je couche la tête au pied de mon lit, je prends un repas au lieu de deux, deux apéritifs au lieu d'un ; je fumais, j'ai cassé mes pipes. J'ai tenté de charger mes gants de main, mais ça, je n'ai jamais pu y parvenir. Sauf cette misérable difficulté, que je compte d'ailleurs vaincre sous peu, je suis arrivé à des résultats surprenants... ”

Le dîner fini, nous nous séparâmes sur une poignée de mains.

Le lendemain, je me promenais sur le sable, lorsque, m'étant arrêté pour contempler le large, je me trouvai auprès d'un énorme parasol à l'ombre duquel deux hommes causaient.

“ Moi, monsieur, disait l'un des deux interlocuteurs dont la voix ne m'était pas inconnue, j'ai horreur des habitudes, c'est le boulet au pied de l'esclave, le joug sur la tête du bœuf. Aussi, dès que j'en vois poindre une à l'horizon de ma vie, je me dis : “ Adolphe ! mon garçon, il faut enrayer... ”

POL KRANE.

AUTHENTIQUE

L'homme de police regardait, regardait, regardait toujours le bicycliste qui évoluait sur le Champ de Mars. Il paraissait profondément préoccupé, comme en face d'un gros problème à résoudre. Enfin, il ne put y tenir : — Descendez de bicyclette, s'écria-t-il, pour que je vois si vous êtes ivre.

PATRONS “UP TO DATE”

(Primes du SAMEDI)

No 846.— Voici un patron qui est surtout destiné pour les matériaux à costume de tailleur. Il est très conseillé pour les sorties et voyages. Il est sur doublure très ajusté. Il se boutonne au côté et invisiblement. Le derrière est très uni et sans couture. Les épaulettes sont peu prononcées et étroites. Manches et collet suivant la mode.

1 verge $\frac{1}{2}$, 14 pouces de largeur, avec $\frac{3}{4}$ de verge pour la veste suffiront pour taille moyenne.

No 846 est coupé en dimensions de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 877.— Corsage-chemise.

No 846.— Corsage pour dame.



NO.877 LADIES' SHIRT WAIST.



NO.846 LADIES' WAIST.

No 877.— Ce corsage aussi attrayant que peu compliqué peut avoir une bande piquée ou une bande en insertion. Le collet et la bande transversale doivent correspondre à la bande du centre. Nous conseillons les flanelles et les cotons pesants quand on ne met pas de doublure. La manche doit avoir quelque ampleur.

3 verges, 27 pouces de largeur, suffiront pour personne de taille moyenne ; il faut en plus 3 verges $\frac{1}{2}$ d'insertion.

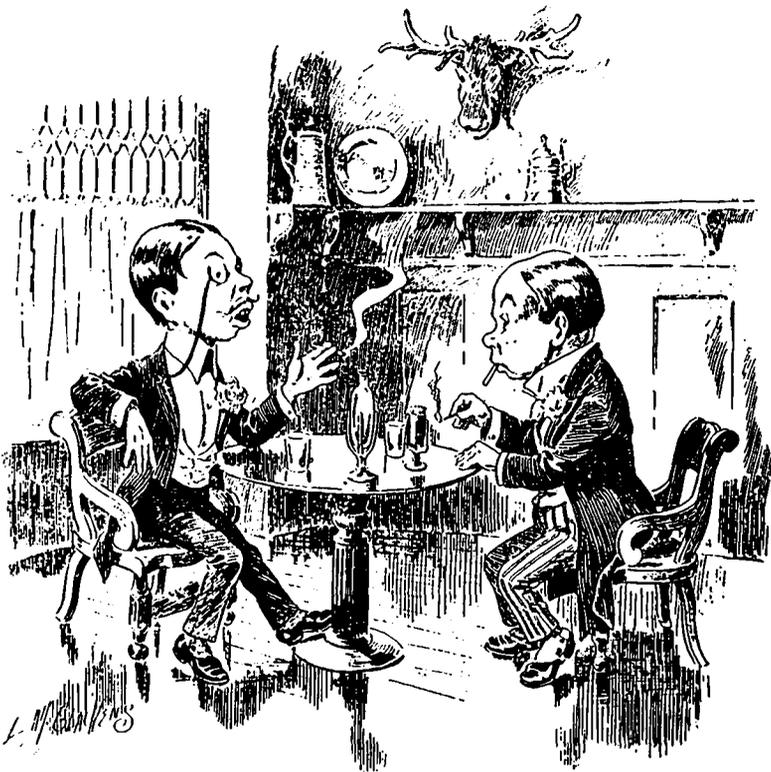
No 877 est coupé en dimensions de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS “UP TO DATE”

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

LES COMPLIMENTS DANGEREUX



Frem.—Finaud, va ! Tu as dit à Mme Lafrousse qu'elle avait l'air aussi jeune que sa fille. Ça dû te gagner la vieille ?
Fred.—Oui, mais j'ai perdu la fille.

Chronique des Théâtres

HER MAJESTY'S

Il n'y a eu qu'une voix la semaine dernière parmi ceux qui ont assisté aux représentations à ce théâtre, pour proclamer que la troupe Baldwin-Melville est de première force. Elle est admirablement équilibrée, riche en éléments variés et d'ordre supérieur.

Cette semaine, dans la célèbre pièce "Sapho", ces artistes donnent encore une meilleure idée de leur talent et le public leur accorde un remarquable encouragement.

* * *

PARC BOHMNER

Les arrangements si parfaits pour la présente saison ont créé une vraie sensation. La partie musicale dépasse tout ce que l'on aurait pu espérer. De fait, c'est à chaque séance un régal dans toute la force du mot. Le Parc a réuni un groupe d'instrumentistes absolument passés maîtres, chacun dans sa spécialité. Aussi pouvons-nous dès maintenant assurer que la saison de 1900 fera époque.

* * *

ELDORADO

La représentation donnée vendredi dernier au bénéfice de M. et Mme Jourdan a obtenu le plus légitime succès, grâce à la popularité dont jouissent les sympathiques bénéficiaires et aux attrails sans nombre qu'offrait le programme spécialement élaboré pour cette circonstance. La pièce de résistance était le 1er acte de la "Mascotte" joué au complet avec chœurs et grand luxe de costumes. Le succès a été si éclatant que la direction a décidé de jouer cette pièce pendant toute la semaine. L'interprétation de cette ravissante opérette est sans reproche. Il ne peut, du reste, en être autrement avec des artistes comme MM. Moret, Jourdan, Aramini et Darcy et Meses Clara Dartigny, Angèle D'Arcy, etc. Le programme comprend en outre, cette semaine, une désopilante comédie de Labiche, "La grammaire", jouée par Mlle Angèle D'Arcy et messieurs Darcy, Villeray, Valhubert et Méry. Les deux nouveaux duettistes, Villeray-Verteuil ont fait grand plaisir. Mlle Marthe Trémont fait toujours fureur et les Jourdan, Jeanne Blonck, Modesta, les Aramini, Valhubert et Méry obtiennent leur succès accoutumé. L'excellent orchestre de M. Milo est toujours à la hauteur de sa tâche.

STRAPONTIN.

SA DÉFENSE

Le juge.—Vous vous êtes parjuré tantôt, car le chimiste assure que vous avez mis de l'eau dans le lait.

Le laitier.—Je vous demande pardon, je ne me suis pas parjuré. Je n'ai pas mis d'eau dans le lait, mais du lait dans de l'eau.

SUPRÊME DÉDAIN

Mme Fortequende.—Ça, ce Gatién, un homme... Taisez-vous donc ! On me dirait que c'est une femme, que je ne voudrais même pas le croire !

PAS DE COMPARAISON

Biff.—N'est-ce pas que le professeur Cervix est un homme remarquablement instruit ?

Tiff.—Bah ! il n'a jamais su la moitié de ce que j'ai oublié...

IL LES CONNAIT

A propos des derniers accidents qui ont attristé l'Exposition de Paris, quelqu'un disait au commissaire général :

—Vous devriez demander aux Américains combien ils ont eu d'accidents à Chicago, et publier ces chiffres. On verrait alors que leur Exposition a fait, en somme, beaucoup plus de victimes que la nôtre !

Alors, M. Alfred Picard, souriant :

—Ce ne serait pas concluant, dit-il. Les Américains sont un peu trop vantards. ILS EXAGÉRAIENT...

VAGUE

Biff.—Comment votre fille s'en tire-t-elle avec l'étude de la musique vocale ?

Tiff.—Je ne sais pas si elle fait des progrès ou bien si je m'accoutume à la chose; toujours est-il que maintenant je peux rester à la maison quand elle pratique.

CANDEUR NAIVE

Lui.—Les œufs ne sont pas très frais.

Elle (jeune mariée).—C'est impossible. La servante vient justement de les acheter.

DANS LE MÊME CAS

Gatién.—Je me suis fait moi-même, monsieur. J'ai commencé à gagner ma vie pieds nus.

Philidor.—Vous ne vous imaginez pas, je l'espère, que moi je suis venu au monde botté.

ENTRE VOISINE

—Faites-vous usage de lait condensé ?

—Celui que je reçois doit être condensé car il n'y en a jamais plus d'une chopine et demie dans une pinte.

REFLEXION

L'individu qui a écrit que "la moitié du genre humain ignore comment vit l'autre moitié", n'a jamais vécu dans un petit village.

IL LA CONNAIT

Le poète.—Pour savoir ce que valent mes vers, je les lis toujours à ma femme.

L'ami.—Et vous n'envoyez aux journaux que ceux qu'elle aime ?

Le poète.—Non, les autres.

GROS BON SENS

Quand même il y aurait un fer à cheval cloué au-dessus de votre porte, ce n'est pas une raison pour attendre la chance les bras croisés.

LA SAISON DE BASE-BALL



Toto (au charpentier).—Si c'est pas trop vous demander, vous devriez bien laisser quelques fentes à peu près à cette hauteur-ci et faire sauter quelques nœuds un peu plus haut.

MADRIGAL

"Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
"Quoiqu'en dise le monde et malgré ton mi-
[roir,
"Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
"Garde toujours ta modestie.
"Sur le pouvoir de tes appas
"Demeure toujours alarmée ;
"Tu n'en seras que plus aimée
"Si tu crains de ne l'être pas."

Lu dans un article dû à l'une des "compétences" les plus reconnues en matière coloniale cette remarque, dont la justesse ne saurait échappé qu'à de purs idiots : "Le péril *jaune* menace plus que jamais l'Europe. Non, l'avenir n'est pas *rose*." Il est de fait qu'un avenir *jaune* ne saurait être *rose*. Mais on aurait tort de voir les choses en *noir*.

Le duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, descendait, en 1405, la montagne de Saint-Germain-en-Laye, avec la Reine. Les chevaux prirent le mors aux dents, et ceux qui étaient dans la voiture couraient le risque d'être précipités dans la Seine, sans un écuyer qui eût assez d'esprit pour couper les traits.

Le prince, effrayé du danger auquel il venait d'échapper, fut pris d'un retour sur lui-même, et fit publier qu'il paierait prochainement toutes ses dettes. Les créanciers se présentèrent par centaines. Mais le duc ne tarda pas à changer d'avis, et ses officiers donnèrent, au lieu d'argent, cette réponse aux réclamants.

"Monseigneur vous fait beaucoup d'honneur en vous devant, et de vous mettre, par là, dans le cas qu'il pense à vous quelquefois."

On n'est pas un cheval parce qu'on est né dans une écurie.

Opinion d'un Pharmacien

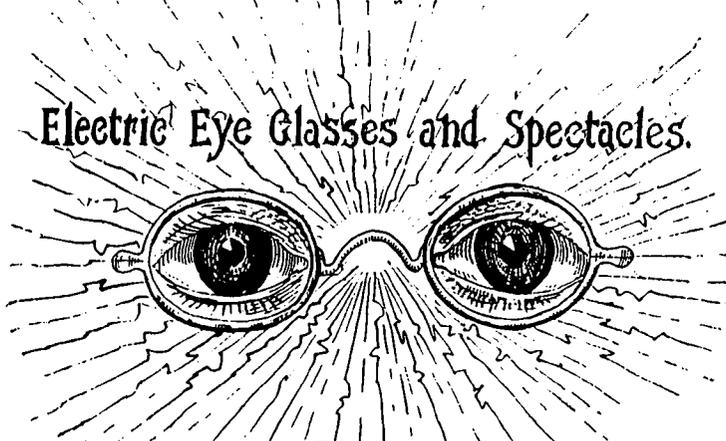
M. J. B. Martel, pharmacien à St-Romuald, dit ce qui suit au sujet du VIN DES CARMES :

"Au début, la vente était difficile ; elle a parti très lentement, mais maintenant elle marche toute seule. Mon expérience est que le VIN DES CARMES n'a besoin d'être annoncé que pour commencer, ensuite d'un à l'autre l'annonce se fait toute seule. D'après moi, c'est le meilleur vin médicinaux qui ait jamais paru. Ses effets sont manifestes."

Institut d'Optique Américain

Assortiment complet de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels et tous les Appareils Electro-magnétiques employés en Médecine pour guérir toutes sortes de Maladies, etc.
La seule place du Dominion où l'on peut se procurer les Célèbres Lunettes Electriques Américaines, récemment découvertes et adoptées aux Etats-Unis et en Europe.
Guérissant les maladies d'Yeux, Inflammations de toutes sortes, donnant l'énergie et la vigueur aux nerfs optiques et rendant la Vue forte pour voir de loin comme de près.
Les Verres de toutes Lunettes sont taillés et ajustés exclusivement selon la force des yeux après un examen sérieux.

CELEBRES LUNETTES ELECTRIQUES AMERICAINES



Un Spécialiste est attaché au Bureau.

Consultation et examen de la vue GRATUITS. Les guérisons obtenues par l'Electro-Magnétique sont merveilleuses. Toutes prescriptions d'OCULISTES seront soigneusement remplies. Correspondances strictement privées.

Heures de Bureau : 8 hrs a.m. à 8 p.m.

1856 RUE STE-CATHERINE, coin Rue Cadieux, MONTREAL
2ème PORTE à l'EST.

Quand Henri III eut été assassiné par Jacques Clément, le Parlement de Dijon rendit un arrêt qui défendait de porter les noms de Jacques et de Clément sous peine d'être puni pour crime de lèse-majesté. Non seulement cette arrêt interdisait à l'avenir ces noms aux enfants, mais encore ceux qui les avaient reçus devaient les quitter. Le premier qui présenta une requête pour changer de nom fut Jacques Châtelain qui déclara vouloir s'appeler Joseph. Un grand nombre de Bourguignons firent une demande analogue ; toutefois l'arrêt ne tarda pas à tomber en désuétude.

Nos enfants :
—Papa, les champignons poussent dans les endroits humides, n'est-ce pas ?
—Oui mon enfant...
—Alors, c'est pour ça qu'ils sont faits comme des parapluies, dis ?

Jolis Chapeaux de Paille !

Une immense collection de chapeaux de paille, tous les nouveaux modèles de la saison. Messieurs, économisez 25% sur votre chapeau d'été, quel que soit le genre ; en achetant chez les grands chapeliers, CHS. DESJARDINS & CIE, 1533 à 1541 rue Ste-Catherine.

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français
Etablissement unique en son genre à Montréal
... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 4 Juin '00

LA GRAMMAIRE

Comédie en un acte de Labiche

LA MASCOTTE

(1ER ACTE)

Opéra Bouffe d'Andran

Avec le concours de Mme CLARA D'ARTIGNY.

CONCERT PAR TOUTE LA TROUPE

Mlle MARTHE TREMONT.

LES JOURDAN.

VILLERAY-VERTEUIL (Début)

Mlle ANGELE D'ARCY.

M. DARCY, 1er comique.

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures)

Soirée... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :
Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entière, \$1.
Tel. Boll : Est 1821

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en offre, il y a au delà de
1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberamergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.
ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odeon 10c. — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Corneille disait de ses critiques :
"S'ils me disent *féve*, je leur répondrai *pois*. Un commentateur de ses œuvres relevant cette expression dit à son tour : "Corneille n'eût-il pas agi plus sagement en s'enveloppant dans sa gloire ou dans sa modestie qu'en répondant *féve* aux critiques qui lui disaient *pois* ?"

C'est qu'au temps de Corneille on faisait communément usage de la locution "rendre un pois pour une féve" qui équivalait à *rendre la pareille* ; donner un souper pour un dîner, un coup de pied pour un soufflet, etc.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gercures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir
la peau du Visage et des mains
rien n'égale la

Creme Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MEME MAISON

Petit modèle,	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50
POUDRE SIMON,	0.50

Agent General pour le Canada :

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste.Catherine, Montreal.

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2143 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquent.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon adroite votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embouppement d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes atablis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Entre journalistes :
—Est-ce que ton journal paraît tous les jours ?
—Nous paraissions six fois par semaine.
—Et le dimanche ?
—Nous paraissions.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 579 rue Saint-Ignace, Montréal.

La dans un journal :
"Il a été perdu en chemin de fer un chien qui a les oreilles coupées et la queue coupée depuis la gare Saint-Lazare jusqu'à Bois-Combes."

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Le pauvre Balandard est réveillé en sursaut, pendant la nuit, par un bruit insolite.
Dressé sur son séant, il aperçoit des voleurs qui fouillent partout.
—Ah ! bien ! vous cherchez de l'argent, s'écrie-t-il ; jo vais vous aider ; si vous en trouvez, part à deux !

Balandard, flânant à l'Exposition autour d'un palais inachevé, s'accroche à une pointe de fer perfidement dissimulée et déchire son paletot. Alors soupirant :
—Et l'on dit que l'Exposition manque de... clous !

FRUIT DE L'EXPERIENCE
La découverte du *Baxeme Rhumal* est le fruit d'études et d'expériences suivies faites dans l'intérêt de l'humanité. 67

L. N. Bétournay. A. Giroux. J. E. Lalonde.

Royal Silver Plate Co

Plaqueurs en Or et en Argent

VIEILLES ARGENTERIES
(De table et d'ornementation)

ARTICLES DE FANTAISIE, ORNEMENTS D'EGLISE,
... Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure Une Spécialité

40 COTE ST-LAMBERT
Tél. Bell 1387. MONTREAL

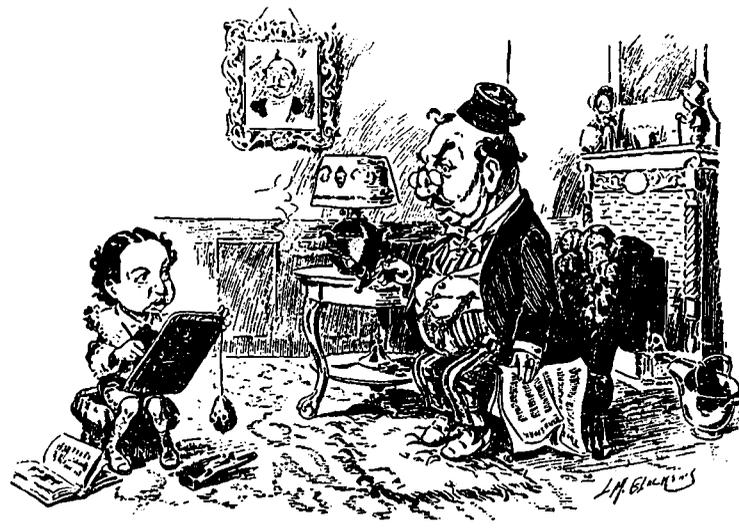
L'origine du mot Flandrin est expliquée de deux façons.
Certain jours, raconte-t-on d'une part, une dame du haut monde demande : "De quel pays est donc ce grand jeune homme, dont le jargon est si singulier et les allures si empruntées ?"—On lui répond : "Il est de la Flandre.... Deux jours après, se retrouvant avec les mêmes personnes, avez-vous revu, dit-elle, le grand Flandrin ?"
On rit et se répète le mot ; et le nom de Flandrin reste à tous les hommes grands, secs et un peu maniérés.
D'autres affirment qu'il faut chercher l'origine de ce mot dans une comparaison faite avec les chevaux flammands, qui sont maigres, élancés et que les amateurs distinguent des autres sous le nom de *Flandrins*.

Cook's Cotton Root Compound
Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 3-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Au cours d'enfants d'un village suburbain :
—Elève Pierre, qu'est-ce qu'un parricide ?
—Mademoiselle, c'est celui qui tue son père.
—Fort bien... Et vous, élève Suzanne : qu'est-ce qu'un régicide ?
—Mademoiselle... Un régicide ? c'est celui qui tue un employé de la régie...

LE RESULTAT



Isaac jur.—Si quelqu'un a \$1,000 et le place à quatre pour cent, quel montant aura-t-il comme intérêt ?
Isaac sur.—Quatre pour cent ! ! Tu es bien jeune pour commencer à dire des bêtises.

Dr J. G. A. GENDREAU
Chirurgien-Dentiste
20 Rue Saint-Laurent
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell : Main 2818

Lettre d'un marchand bien connu de Québec

Chers messieurs,—Je souffrais de langueur et de faiblesse générale, de manque d'appétit et de pénible digestion. Je fais usage de votre VIN DES CARMES depuis quelque temps, et j'achève ma deuxième bouteille. J'ai le plaisir de vous dire que l'appétit m'est revenu, que ma digestion ne me fatigue plus, que l'accablement et la langueur sont entièrement disparus, et que mon sommeil est parfait. Mes félicitations et mes remerciements pour votre bon VIN DES CARMES. Je vous assure que c'est \$1.50 bien mis à profit. Votre dévoué,
Jos. SHINK,
Associé de la Québécoise.

Bouton de rose
Tu seras plus heureux que moi,
Car je te destine à ma Rose
Et ma Rose est ainsi que toi
Bouton de rose.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA
Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
32 Cote St-Lambert

HOMMES JEUNES OU VIEUX
qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS
Une boîte de Remèdes valant \$1.00.
Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.
THE QUEEN MEDICINE CO.
Boîte A, 947, Montreal.

Poirier, Bessette & Cie
IMPRIMEURS
Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.
35 RUE ST-JACQUES
MONTREAL

LES PUCES ET LA POÉSIE

Grandeur et décadence des puces !
Aujourd'hui, nul ne songe à leur gentillesse et on ne s'en occupe que pour les tuer. Autrefois on les tenait en plus grande estime et plusieurs poètes se sont même évertués à les immortaliser par la poésie. La plus célèbre pièce de vers relative aux puces est celle-ci, de Courtin de Cito :

Pucelette noirelotte,
Noirelotte pucelette,
Plus mignonne mille fois
Qu'un agnelet de deux mois,
Et mille fois plus mignonne
Que l'oisillon de Véronne,
Comment pourra mon fredon
Immortaliser ton nom.

Un avocat à la cour du Parlement,
Claude Binet, fit quelque chose d'analogue, mais bien inférieur :

Que dirai-je de la saignée,
Qui par elle fut enseignée,
N'en déplaise à l'antiquité
La puce à l'honneur mérité,
Et non le cheval qui se trouve
Aux bras de l'Égyptien fleuve,
Car la Puce tant seulement,
Avec un doux chatouillement,
Tire sans aucune ouverture
Le sang ennemi de nature.

Un autre poète, dont on n'a pu retrouver le nom, a dit aussi :

T'accrochant sur un marbre blanc,
Tu en fais découler le sang
Dont tes lèvres sont emporcées,
Car tu as saignées, quand tu veux
Le front, le menton et les yeux
Des belles dames empourprées.

Goethe, lui-même, parle des puces, dans la célèbre chanson de Faust.

Une puce gentille
Chez un prince logeait,
Comme sa propre fille
Le brave homme l'aimait
Et l'histoire l'assure)
Par un tailleur un jour
Lui fit prendre mesure
Pour un habit de cour.

L'animal plein de joie
Dès qu'il se vit paré
D'or, de volours, de soie
Et de croix décoré,
Fit venir de province
Son frère et ses sœurs
Qui, par ordre du prince,
Devinrent grands seigneurs.

Mais ce qui fut le pire,
C'est que les gens de cour
Sans en oser rien dire
Se grattaient tout le jour...
Cruelle politique !
Quel ennui que cela !
Quand la puce nous pique
Amis, écrasons-la.

Enfin, Boileau, fit pour la puce une énigme célèbre :

Du repos des humains implacable ennemie,
J'ai rendu mille amants envieux de mon sort
Je me repais de sang, et je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

D'après un voyageur qui a longtemps séjourné dans le centre de l'Afrique et a observé de près les mœurs de l'éléphant, il ne faudrait pas moins de 400 à 450 kilogrammes de vivres par jour à ce pachyderme. Un estomac d'éléphant plein de nourriture pèse à lui seul plusieurs centaines de kilogrammes ; on déduisant l'eau qui s'y trouve, le contenu en végétaux mâchés excède, pour un repas, un hectolitre et demi. La base de la nourriture est l'herbe, verte de préférence, cueillie aux environs des endroits humides, et à défaut d'herbe, la paille. L'éléphant aime les roseaux, les feuilles, les écorces d'arbres, les arbustes épineux et surtout les nombreux fruits qu'offre la brousse africaine. Il avale ces fruits sans jamais les mâcher. Une visite nocturne d'éléphants équivaut à un cyclone pour les cultivateurs africains.

Amenez vos Enfants !

Amenez-les pour les coiffer avec gentillesse. Nous vous ferons voir les plus jolis "sailors" et tourmalines importés directement de Paris et Londres. Nous coiffons les petits de mille et une façons et à petits prix. CHS. DESJARDINS & CIE, 1533 à 1541 rue Ste-Catherine.

On ne sait vraiment où certaines gens vont chercher leur nom. Ainsi, le chef actuel d'une tribu de Peaux-Rouges, s'appelle : *Maihamichikiakiak*, — et cela signifie : Corbeau-Noir ! On cite, dans les îles Fidji, un roi : *Ponrahouaoukaikaia*, et une reine : *Kaïkiranuuriopouna*. Mais le record est détenu par le sultan de Djokdjokarta (dans l'île de Java). Ce malheureux s'appelle : — *Hamanukerboéouocénopitinnigalonnuyubgourrachmannuscidinnapanotagomode*, — en un seul mot ! Et il est le cinquième du nom !

* *

L'autre jour, Mme B... rencontre le peintre Z...

— Eh bien ! lui demanda-t-elle, vous travaillez toujours au portrait de mon mari ?

— Oui, ça marche.
— Il sera ressemblant ?
— Frappant !

Alors Mme B..., interloquée :
— Vous saviez donc qu'il me battait ?

* *

On annonce que l'auteur dramatique X..., qui vient de mourir, a exprimé le désir d'être incinéré.

Et un camarade de dire :
— Parbleu ! le "crématoire" !... c'est son dernier "four" !

* *

Un journal de la fin du siècle dernier publie, sans nom d'auteur, cet apologue qu'il traduit, dit-il, de l'allemand.

"Un toit qui, de ses lames de cuivre, couvrait un superbe château, regardait dédaigneusement un toit de chaume :
"Telle maison, telle couverture, lui dit-il, en le raillant. Quel toit qu'un toit de paille !

— Oui, lui répond l'autre, cependant je couvre ma cabane aussi bien que tu couvres ton palais. Le mérite consiste surtout à être utile, et tous ne peuvent l'être de même façon."

* *

Rien ne prouve moins la connaissance des hommes que de mesurer la valeur de quelqu'un sur le nombre de ses amis, comme si les hommes donnaient leur amitié d'après la valeur et le mérite.



POUR

**La Dyspepsie, la Constipation
la Pauvreté du Sang, la Faiblesse et la Débilité Générale**

BUVEZ LE

CAFÉSANTÉ FORTIER

Le plus Naturel des Breuvages
Connus.

EPITAPHES PLAISANTES

Un vieux recueil de facéties cite deux épitaphes faites sur Molière, qui mourut, comme l'on sait, en jouant le *Malade imaginaire*.

Passant, ici repose un qu'on dit être mort.
Je ne sais s'il vit ou s'il dort.
La maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir :
C'est un tour qu'il joue à plaisir,
Car il aimait à contrefaire.
Quoiqu'il en soit, ci-git Molière.
Comme il était comédien,
S'il fait le mort, il le fait bien.

Ci-git qui parut sur la scène
Le singe de la vie humaine,
Et n'aura jamais son égal.
En voulant de la mort, ainsi que de la vie,
Être l'imitateur dans une comédie,
Pour trop bien réussir, il réussit fort mal.
Car la mort, en étant ravie,
Trouva si belle la copie,
Qu'elle en fit un original.

x

Quelques autres pièces prises dans

le même recueil :

Épithaphe d'un méchant :

Ci-git qui n'acquiesce autre bien
Sinon bruit de ne valoir rien.

D'un ivrogne, par un musicien :

La, mi, la, mi, la.

D'un fourbe :

Ci-git à qui malice et fraude était commune,
Dieu veuille avoir son âme, au cas qu'elle en
[eût une.]

D'un Philosophe :

Nu, du ciel, je suis descendu,
Et nu je suis sous cette pierre ;
Donc, en venant sur cette terre,
Je n'ai ni gagné, ni perdu.

Rien ne prouve moins la connaissance des hommes que de mesurer la valeur par l'élevation, comme s'ils pouvaient pénétrer les esprits et voir la place qu'ils y ont.

* *

Ce qui est bien partout est mieux à Paris.



Aux Mères

Si vos jeunes enfants ne se développent pas et ne prennent pas de force, à l'époque du sevrage, c'est que la nourriture que vous leur donnez ne convient pas à leur estomac encore trop délicat pour digérer des mets qui conviennent surtout aux adultes. Changez leur régime alimentaire et donnez-leur de

La Peptonine

Un aliment complet, spécialement préparé pour les enfants, agréable au goût, facile à digérer, simple à préparer, économique — à

25 cts. LA GRANDE BOITE.

En vente dans toutes les bonnes Pharmacies et Epiceries.

Gros : F. COURSOL, 382 Ave de l'Hotel de Ville, Montréal.

Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien
Illustré.

Prix 25 cts duit à **10 cts.**

EN VENTE AU
Bureau du "SAMEDI"
35 RUE ST-JACQUES.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Pour détails voir page 17. *Prrière d'écrire très lisiblement.*



Il peut être porté sans Corset. Tient bien la Blouse, l'empêche de se friper. Très chic et en grand usage.

Tous les Corsets de 35 c. et plus, le Bout des Actes est rivé, ce qui empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double de temps et ne se trouve pas ailleurs

KABO BUST PERFECTOR

J. B. A. LANCTOT, 152 Rue St-Laurent, Téléphone, Main 3187. Fabricant de Gants.

Sous les rois de la première race, rien n'était plus poli en saluant quelqu'un que de s'arracher un cheveu et de lui présenter. C'était dire emblématiquement qu'on lui était aussi dévoué que son esclave. Clovis s'arracha un cheveu et le donna à saint Germain, pour lui montrer combien il l'estimait. Aussitôt, chaque courtisan s'en arracha un qu'il présenta au vertueux évêque, qui s'en retourna enchanté des politesses dont il avait été l'objet.

TRAITEMENT PAR SOI-MEME

De toutes les grandes découvertes médicales et scientifiques de cette ère de lumière aucune n'a procuré plus de bienfait et de confort à l'humanité que

La Ceinture Electrique du Dr Sanden

La seule qui opère sans brûler

Ces ceintures mettent à la portée de chaque homme un moyen sûr et certain de se soigner sans l'aide des médecins, des drogues et des appareils médicaux de quelque sorte qu'ils soient. Le système de traitement électrique du Dr Sanden fournit pour la cure de ces maux qui sont hors l'atteinte des médecins, un élément infailible, et il opère surtout dans des milliers de cas où les médecins et les drogues ont été de nul effet.

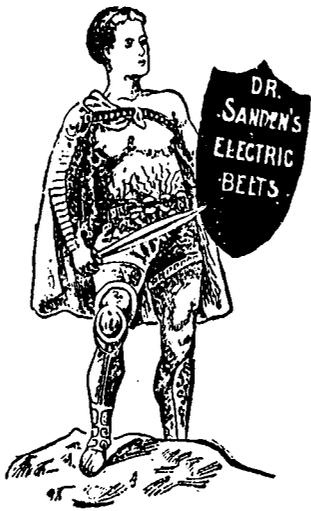
Ces Ceintures guérissent sur le champ la FAIBLESSE SEXUELLE, la VARICOCELE, les EMISSIONS, le RHUMATISME, le LUMBAGO, la SCIATIQUE, la NERVOSITE, Etc., Etc., Etc.

Guéri du mal de dos.

Dr B. SANDEN, — Je suis heureux de pouvoir rendre hommage à votre Ceinture Electrique. Si je me rappelle bien, c'est en 1893, lors d'une tournée de publicité aux Etats-Unis, que j'achetai votre étonnante ceinture. Je souffrais de violentes douleurs dans la région des reins et après quinze jours d'application, durant une heure chaque soir, je fus complètement guéri. J'ai été bien depuis. — C'est donc avec plaisir que je vous donne ce témoignage.

MONTREAL, 1er Décembre, 1898.
W. A. GRENIER, 35 rue Saint-Jacques

DR B. SANDEN (132 Rue St-Jacques, Montreal. Heures de Bureau, la semaine, de 9 à 6; le dimanche, de 11 à 1.)



ENREGISTRE.

Nous avons en collection des milliers de certificats *bona fide* envoyés de toutes les parties des Etats-Unis et du Canada. Si vous demeurez trop loin, notre brochure vous sera envoyée gratuitement, cachetée, par la poste, sur demande. Adressez-vous à :

Note trouvée dans une ancienne histoire du Parlement de Paris :

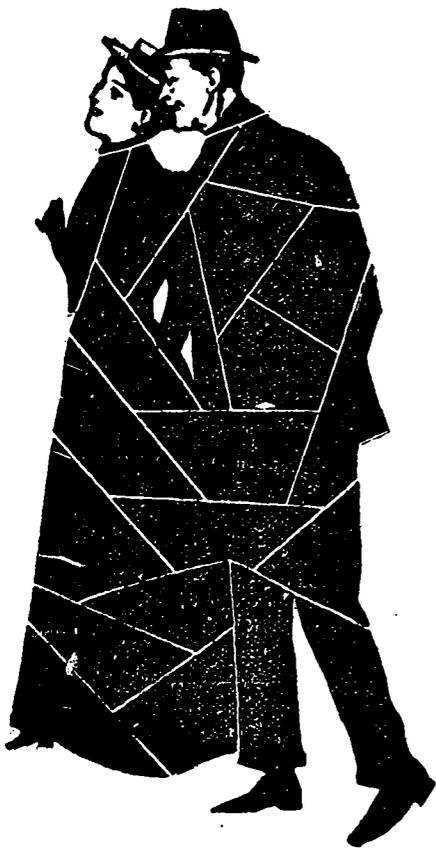
Au cours des interrogatoires que l'on fit subir à Robert-François Damiens, qui avait tenté d'assassiner Louis XV, ce misérable protesta toujours que s'il avait été saigné copieusement la veille de l'assassinat, il n'aurait pas songé à commettre ce crime.

P. G. MOUNT, E. E. Ph.
Opticien Diplômé
Examen de la Vue GRATUITEMENT
Assortiment complet d'Optique
A la PHARMACIE ST-DENIS

De nos jours, il n'y a plus que le baccalauréat ; l'éducation est démodée.

Il y a eu, au déjeuner, une scène assez vive entre Monsieur et Madame. Depuis, ils se boudent. Dans l'après-midi, leur fillette, voyant arriver l'accordeur, lui dit : — Quand vous aurez fini pour le piano, tâchez donc d'accorder aussi papa et maman.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 235



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes E Chalfoux, W Desjardins, Miles R Hallé, D Plante, L Warnault, MM P Benoit, D Côté, J Demers, W Laperle, P O Richard (Montréal), Mls ft A Darce (Danville), M Lévesque (De Lorimier, près Montréal), Ph Bernier (Lévis), J S J Routhier (Ottawa), Mme N Mathurin, M W Deschamps (Québec), O Blais (Sherbrooke), G Siros (St-Hyacinthe), E Derostier (Brunswick, Maine), N Piché (Cohoes, N Y), G Gagné (Fall River, Mass), Miles M Lebrun, M St-Hilaire, M Alex Lebrun (Leviston, Mo), MM J Derbès, J Desaut (Nouvelle Orléans, La), Mme D Bernier (Taftville, Conn), Mme A Chenette (Woonsocket, R I), A Payette (Montréal).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mme E Chalfoux, 288 rue Lagachetière, M P Benoit, 71 rue St-Christophe, M D Plante, 135A rue Maisonneuve (Montréal, Q), M N Piché, 231 rue Ramsen (Cohoes, N Y), Mme A Chenette, 121 Cumberland (Woonsocket, R I).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au Journal ou 60 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Vous faut-il un Set de Salon ?

Dans les derniers styles, quelque chose de riche, d'élégant et de nouveau.

Vous faut-il un aménagement de salle à manger, quelque chose qui plait ?

Vous faut-il un aménagement de chambre à coucher, quelque chose qui assure le confort ?

Vous faut-il meubler un joli boudoir coquet, confortable, pouvant à l'occasion servir de salon ?

Nous avons tout cela, dans tous les genres, dans tous les goûts et pour toutes les bourses. Aucune maison à Montréal n'offre un choix plus vaste, plus varié, plus élégant et plus nouveau que celui qui s'étale dans les différentes salles de notre immense établissement.

Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEAU MAGASIN

F. Lapointe,

1447-1449 Ste-Catherine-Est,
Près de la rue MONTCALM.



CAMERA GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et transporte que petit garçon intelligent peut l'appareiller comme un homme. Le tout en carton, en carton à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en vente à 10c, chacune. Elle est au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite L. B., Toronto.

DIALOGUE NOCTURNE

*Le cambrioleur (dans la chambre à coucher).—La bourse ou la vie ?
Le père de famille. —Les deux, si vous voulez, mais n'éveillez pas le bébé.*

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 237



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : SCENE DE BALCON.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez nous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 13 juin, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 5 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance !

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis : G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.



PIPE EN AMIANTE

On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Dure six années. Vingt pipes de laize de la Havane pour le prix d'une pipe commune. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Eclairillon 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

... DE ...
Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"

35 rue St-Jacques

Les grands seraient moins fiers de leur élévation, s'ils pouvaient pénétrer les esprits et voir la place qu'ils y ont.

La Force,

la pureté et la propreté sont les qualités les plus en vue du ...

Soda a Pate "COW BRAND" De DWIGHT.

Une cuillerée à thé de ce Soda vaut à peu près une cuillerée à dessert de soda ordinaire.



Voyez cette étiquette sur le paquet.

JOHN DWIGHT & CIE

34 Rue Yonge, TORONTO

SECRETS



Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO. MONTREAL.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO., P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

IMPRIMEZ VOTRE NOM

Estampe de poche à combi-saut, plume et crayon. Contient une plume et un crayon automatiques à un bout, et votre nom en très beau caractère à l'autre, avec tout à limentant seul. Par la poste, 25 centimes. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Ontario.



La **Phosphatine Falières...**

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal : R. J. DEVINS, depositaire, No 1888 rue Ste-Catherine

GRATIS CARABINE A AIR

Sous condition cette splendide carabine aux personnes qui vendront seulement deux douzaines de belles épingles à ceintures parisiennes à 10 cents chacune. Ces épingles sont dans les derniers goûts Français, et nos agents disent qu'elles se vendent mieux qu'ils ont jamais eues. Cette carabine est des mieux faites et des dernières modèles très bien finies et soigneusement éprouvées. Elle tire avec grande force et beaucoup d'exactitude. Tue les chats, les rats, les moineaux, etc. Envoyez cette annonce avec votre adresse, et nous vous expédierons par la poste, les épingles. Quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent, et nous vous expédierons votre carabine tous frais payés. Les dames sont des dames d'acheter épingles à ceintures cette saison. Commandez immédiatement. Premium Supply Co., Boite L Toronto

FEUILLETON DU "SAMEDI", 9 JUIN 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

IV.— LA VENGEANCE DE JOË

(Suite)

— Ah ! gronda Joë, que ce soit par hasard ou volontairement que l'on m'ait enfermé ici, j'en sortirai. Et alors....

En sortir ?

Mais comment ?

Le temps s'écoulait.

Aux mouvements de roulis du navire, il comprit que l'on devait naviguer dans des eaux plus profondes, à moins que le vent ne se fût définitivement levé !

Il constatait en outre que l'animation avait subitement diminué sur le navire.

— La nuit doit être venue, se dit-il.

Et cette crainte le saisit aussitôt :

Ne s'était-on pas déjà aperçu de son absence, ou n'allait-on pas la constater bientôt ?

Il fallait donc s'évader au plus tôt de cette prison, profiter de la nuit qui, en rendant le mouvement moins intense sur le pont, le favorisait.

— Du reste, pensa-t-il, ce misérable Harrys qui a servi sur la flotte de la reine avant de devenir chef de pirates, a gardé les habitudes réglementaires.

Et Joë en conclut :

— Il ne va pas tarder à faire sa ronde accoutumée de tous les soirs, les canoniers debout à côtés de leurs pièces, chaque homme enfin à son poste. Il ne manquera pas de constater mon absence.

Et le front dur, résolu :

— Bon Dieu ! A tout prix il faut sortir d'ici !

Joë, nous l'avons indiqué, était une de ces espèces d'hercules dont les races du nord nous offrent parfois quelques curieux spécimens.

Les mouvements de tangage et de roulis des divers navires sur lesquels il avait servi comme marin, — et bandit tout à la fois, — avaient encore épaissi, alourdi sa robuste stature.

Ayant mis le pied sur l'échelle, il s'éleva jusqu'à l'ouverture de l'écoutille et tenta en vain de la soulever.

S'arc-boutant alors, ses larges épaules forçant sur ce que, en terme de marine, on appelle le capot, dans un effort silencieux, il tendit tous les muscles de son corps.

Le bois craqua faiblement au-dessus de lui, mais ne céda point.

Le matelot renouvela sa tentative.

Mais c'est en vain qu'il meurtrit ses épaules contre les panneaux de chêne destinés à protéger contre tout accident la soute aux poudres : ils défiaient ses essais formidables.

— Vais-je donc me laisser prendre ici comme un rat, on y mourir de faim ? murmura le marin.

Il respira une minute, reprit des forces.

— Oh ! continua-t-il avec une rage obstinée, j'en sortirai ! Dussé-je pour cela crever les flancs du navire.

A ces dernières paroles, une pensée jaillit à son esprit que le danger imminent rendait fertile.

Comment se faisait-il qu'il n'eût pas songé encore aux sabords ménagés dans le bordage afin de donner à l'occasion de l'air et du jour dans la cale, afin surtout de pouvoir rapidement noyer les munitions en cas d'incendie ?

La raison de son oubli était bien simple : c'est que, destinés surtout à servir dans ce dernier cas de danger, Joë ne se souvenait pas de les avoir jamais vus ouverts.

Quittant l'échelle, se guidant avec les mains, il se dirigea vers la muraille extérieure du brick :

— Ah ! fit-il, les boulons de fermeture.

Il continuait ses investigations.

— Voici la rainure d'encastrement du sabord.

Mais, par suite du manque d'usage, la peinture, fondue sous l'effet de la chaleur dans les latitudes d'où venait le *Forward*, avait coulé, soudé en quelque sorte le tout.

Le matelot, avec son couteau, entailla ce mastic, le bois lui-même, puis attaqua les ferrures.

Les écrous refusèrent de tourner autour des vis enduites de rouille.

Il aurait fallu des pinces.

Il mit ses dents de molosso.

— Je savais bien que j'y arriverais, rugit-il joyusement en sentant le fer jouer.

Appuyant ensuite ses poings noueux, sa tête de taureau énorme contre le sabord, il tenta par un effort violent, terrible, de le repousser de l'ébranler.

A la fin un peu d'air frais vint frapper son visage.

— Houp ! encore un houp !

Une soudaine bouffée de vent vint glacer la sueur qui couvrait son visage.

Son regard aperçut un coin de ciel noir troué par le pur diamant d'une étoile.

Le matelot respira plus librement, pencha sa tête au dehors du sabord et écouta.

Aucun bruit, nulle rumeur particulière ne venait maintenant du pont du navire.

Sans doute n'avait-on pas fait attention à son absence, le supposant couché dans quelque coin de la cale, occupé à y cuver son vin comme cela arrivait journellement à chacun des hommes de cet équipage de forbans, où l'ivresse et l'orgie étaient les seules distractions.

A cet instant, la cloche "piqua" lentement le premier quart de huit heures.

C'étaient le moment où le farouche capitaine passait son inspection, trouvant, même lorsqu'il était ivre de vin et de gin, assez de lucidité pour accomplir avec rigueur cette besogne.

Joë ne possédait pas seulement une force redoutable : grâce à sa vie de marin, il avait conservé une assez grande agilité.

Cramponnant ses deux mains aux parois du sabord, il se glissa dans l'ouverture.

A la vérité, le passage n'était pas trop large pour ses fortes épaules.

Il apparut ainsi, à demi penché sur les flots noirs comme de l'encre, et que striait à peine un mince sillon phosphorescent.

Se recourbant, il chercha les armatures de fer des haubans, rivées dans le bordage, y agrippa ses doigts.

Et, lentement, il sortit du sabord.

A peine s'il avait prise, pourtant !

Les doigts cramponnés dans la faible saillie des fers, il demoura un moment suspendu sur les flots.

Enfin, d'un élan suprême, il accrocha l'anneau d'attache de l'un des cabies des haubans.

Le reste maintenant n'était plus qu'un jeu pour lui.

Au-dessus de sa tête, un mouvement inusité indiquait les allées et venues des matelots allant occuper leur poste d'inspection, c'est-à-dire de combat.

Joë enjamba le bastinage et, affectant la plus complète placidité malgré la terrible anxiété qui l'agitait, prit sa place accoutumée.

Le redoutable capitaine avait déjà commencé sa tournée.

Il titubait en marchant ; sa face de brute apparaissait violemment empourprée sous les rayons des lanternes portées par les deux hommes qui l'accompagnaient.

Il s'arrêta lourdement devant Joë.

Le matelot sentit la sueur perler à la racine de ses cheveux.

Le corsaire avait-il remarqué son mouège, et n'avait-il attendu cette heure afin de le châtier que pour se procurer une soirée de bon repos et de délassement, ainsi qu'il le proclamait avec cynisme lorsque l'occasion se présentait pour lui de torturer quelque malheureux ?

Il remarqua l'état manifeste d'ivresse du bandit et s'apprêta à vendre chèrement sa vie, s'attendant à quelque raffinement d'horrible cruauté.

Le chef des pirates ne bougeait toujours pas devant lui, le rictus féroce de ses traits davantage accusé au fur et à mesure qu'il le considérait.

— Eh bien ! Joë, et ton moussaillon ? grommela-t-il enfin d'une voix pâteuse.

Le matelot haussa placidement les épaules.

Qu'est-ce qu'il lui faisait, le moussaillon ? Est-ce qu'il s'occupait de ça, semblait-il dire !

— Allons, je vois que tu reviens à de meilleurs sentiments, ricana Harrys. Par le diable, ce n'est pas trop tôt pour toi. Car cela t'aurait coûté cher de protéger plus longtemps ce petit louchetou, plus cher que tu ne le crois. J'ai commencé à te le démontrer.

Joë frémit !

Le souvenir des affreuses lanières le fit tressaillir.

Un hideux sourire naquit sur les lèvres du forban.

— Ma foi, le ciel est pur, la brise est fraîche et le vin bon. Puisque tu veux rentrer en grâce, tu vas me l'amener tout à l'heure, et nous allons voir s'il sait danser la gigue, sous la musique que tu con-

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

nais. Ça me distraira et te permettra de mériter mon indulgence si tu te comportes bien.

Le matelot gronda quelques paroles confuses, et le pirate continua sa tournée, se délectant à la pensée du malheureux qu'il allait faire martyriser, tandis qu'il vidait quelques bouteilles de plus.

— Misérable, grince Jœ, lorsque Harry se fut éloigné, tu as trop longtemps torturé ces innocents ! Ton tour va venir. Et ce soir, ce qui t'attend, n'est pas ce que tu as pensé !

Les cruelles paroles du capitaine du *Forward* lui montraient, en tous cas, qu'il n'avait rien remarqué encore touchant le commencement d'exécution de ses projets.

Il se hâta de se mettre à la recherche du petit Julien et du gentilhomme français.

Nul ne s'en étonnait certainement après l'ordre qui venait de lui être donné.

Il trouva l'enfant à l'endroit où, dans la journée, la *Dame Blanche* lui était apparue, ainsi du moins que, dans sa foi naïve et fervente, il l'avait affirmé au prisonnier.

A cette heure, ce coin du navire était désert et le captif était encore auprès de lui, heureux de cet isolement afin de se livrer sans trouble à ses méditations mélancoliques.

Parfois un doux nom de femme glissait sur ses lèvres, comme la brise du soir glisse sur les eaux.

Il fronça les sourcils en voyant un des hommes de cet équipage de bandits se diriger de leur côté.

Mais il reconnut Jœ.

Jœ ! dont il avait apprécié l'affectueuse pitié envers le souffredouleur du lâche et infâme pirate.

Le matelot fit quelques pas autour d'eux, remuant d'un coup de pied les tas de cordages et les voiles, afin de s'assurer que nul n'y était caché.

Et prenant tendrement les mains du mousse et plus respectueusement celle du prisonnier, les réunissant en quelque sorte dans une seule étroite, approchant sa bouche de leurs oreilles avides :

— Vous voyez ce canot, derrière vous ? J'ai pu y porter des vivres et de l'eau. Ne bougez pas de là, sous aucun prétexte. Et quand le cri "Saint Georges !" retentira, déliez les amarres, sautez dans la barque et laissez-la glisser à la mer. Attendez-moi surtout, et alors... à la grâce de Dieu !

Ses yeux, dans les ténèbres, s'attachèrent, lumineux, sur les deux êtres qui l'écoutaient.

— Va, Jœ, dit l'enfant. Va, nous t'attendrons.

Le matelot se dirigea alors vers le guillard d'avant.

On le perdit de vue.

Toute animation avait cessé sur le navire.

Un calme absolu !

Les hommes de quart jouaient aux dés autour d'une bouteille de gin toute pleine.

Le capitaine Harrys, allongé à demi devant sa cabine, attaquait sa première bouteille de vin de France, reliquat d'une prise ancienne, et attendait que Jœ lui amenât sa victime, son souffredouleur habituel, afin de se mettre en goût.

— Il me semble qu'un tel Jœ tarde bien ! murmura-t-il entre deux fortes lampées.

Et il se versa une nouvelle rasade, aveugle et sourd.

Heureusement !

A ce moment, une ombre glissait non loin de lui, et un matelot dont la carrure apparaissait, malgré ses précautions, s'introduisit dans la cambuse où étaient entassés les barils de gin, de whisky et même de tafia que l'on commençait à importer.

Cet homme reprut au bout d'un instant et plus agité, comme si un contentement ardent l'emplissait, se dirigea, avec les mêmes précautions, vers la proue où se trouvaient les ateliers de réparation, les tonneaux de poix, enfin tout un amoncellement de matières inflammables.

Il en ressortait quelques minutes après et reprenait presque en courant le chemin de l'arrière.

Il passa ainsi à portée du terrible capitaine.

— Chien de Jœ ! hurle le forban en tendant le poing, et ton moussaillon de malheur ?

— Je vais le chercher, capitaine ! répondit le matelot.

Et il s'éloigna rapidement.

Arrivé à la hauteur de la soute aux poudres, il noua un bout de câble aux haubans, descendit à la force des poignets et, repassant par le sabord, s'introduisit dans la cale.

Battant alors le briquet, il reprit la mèche à caoutchouc qu'il avait apportée dans l'après-midi, en adanta soigneusement l'extrémité dans la brèche faite au baril de poudre.

Approchant l'amadou enflammé de l'autre bout de la mèche... il y mit le feu.

Sa poitrine se souleva alors avec force.

— Dans un quart d'heure, murmura-t-il, justice sera faite !

Et, considérant rapidement son œuvre avec une sorte d'orgueil, il se dirigea vers le sabord, pencha sa tête au dehors.

La mer était belle. La terre avait disparu au loin, cachée du reste totalement par les ombres de la nuit ; quelques nuages couraient au ciel, poussés par un vent assez vif.

Tout à coup, un cri, une clameur troua le silence infini.

— Saint Georges !

Le capitaine du *Forward*, le farouche écumeur des mers, achevait de vider son verre.

— Saint Georges ? bégaya-t-il. Serait-ce un signal ? Holà ! vous autres, qu'est-ce que ça veut dire ?

Et il se leva lourdement en apostrophant brutalement les hommes de quart. A ce cri, le gentilhomme français et Julien d'Avendel s'étaient regardés, s'étaient compris.

— En avant, petit ! commanda le Français.

Jœ entendit grincer les câbles du canot sur les poulies.

Et il pensa :

— Ils ont compris ! Hardi là !

Marchant sur la liasse, en dehors du navire, prêt à se jeter à l'eau si c'était nécessaire, il arriva à l'endroit où était auparavant suspendu le canot et, saisissant les cordes qui le rebaient encore, se laissa prestement glisser.

— Au feu ! lança tout à coup une voix effarée sur le brick.

Jœ l'entendit !

— Vite ! coupez les cordes ! ordonna le matelot.

Lui-même, avec son épais couteau de marin, les entaillait. D'un coup de hache, le prisonnier trancha ce qui restait, tandis que Julien "le petit mousse", l'aviron en main, repoussait le canot au large.

Maintenant un désordre effrayant régnait sur le pont.

— Aux pompes, tous ! hurlait le pirate d'une voix terrible.

Comme pour justifier son commandement, les flammes venaient de s'élançer de l'avant, alimentées par les bois de charpente, les barils de poix et d'huile qui s'y trouvaient entassés.

A peine commençait-on à attaquer ce foyer d'incendie, qu'une nouvelle clameur s'éleva plus affolée : un jet de flammes rouge et bleues, des flammes étranges, terrifiantes, venaient de s'élançer de l'entrepont, au centre du navire :

— Trahison ! lança le capitaine du corsaire d'une voix effrayante. Où est Jœ ?

Eh, une pensée, un souvenir rapide traversant son esprit :

— La soute aux poudres !

Il s'élança, suivi de tous ceux qui l'avaient entendu et que ce dernier cri avait glacés de terreur.

Il venait de se rappeler l'avoir vue ouverte... et il rapprochait cet incendie de cet autre incident !

Mais la fermeture de la soute était intacte, il se hâta de revenir vers les points attaqués :

Durant son absence et celle des hommes qui l'avaient suivi, le fléau avait fait de rapides progrès.

La lutte était devenue presque impossible.

Alors le pirate regarda autour de lui : les flammes éclairaient sinistrement le pont : il ne vit ni Jœ, ni le petit mousse, ni le prisonnier français !

— Rage et haine ! rugit-il. Ils se sont évadés !

Se courbant sur les avirons, Jœ poussait en effet le canot aussi loin que possible du *Forward*, énergiquement secondé d'ailleurs par le Français et par Julien, aussi froid, aussi résolu à cette heure qu'un homme fait, digne fils de son brave et malheureux père !

Ces mètres à peine les séparaient du corsaire.

Le navire flambait !

Le forban qui le commandait commençait à sentir la lutte inutile et vomissait des imprécations !

— Aux poudres ! dit-il enfin. Il faut noyer les poudres !

Avec cinq ou six de ses hommes les plus déterminés, il s'élança vers la "sainte-barbe".

Et, désignant les flancs du navire :

— Au plus vite. A la hache ! Attaquez les sabords, nom de D !

Un des matelots, s'accrochant aux haubans, se pencha :

— Plus d'espoir lança-t-il. Le sabord est ouvert.

Et rencontrant la corde laissée pendante par Jœ, réellement affolé, il se laissa glisser, voulant voir, éperdu :

— Le feu est dans la soute, une mèche !

Et trop lâche dans cette circonstance pour sauter sur la mèche et essayer de l'éteindre, il remonta comme un fou sur le pont en criant :

— Au canots ! aux canots !

Aux canots ?

Harrys poussa un effroyable blasphème : il venait de s'apercevoir que l'une des embarcations manquait, prise par les fugitifs : leur fuite était donc certaine.

Ils étaient partis en plantant la mort dans le flanc du navire.

Sur le pont du *Forward*, c'était maintenant une ruée, une tuerie effroyable.

Des détonations retentissaient... Les bandits se battaient entre eux pour prendre place dans les deux seules embarcations qui restaient.

Aucun de ces monstres qui avaient tant de morts à se reprocher ne voulait mourir ! C'était la lutte pour la vie dans toute sa tragique horreur !

L'incendie, de sa flamme grandissante, les éclairait, pareils à des démons, et projetait sa clarté immense sur la mer.

Harrys à sa lueur aperçut la barque des fugitifs et lui montra furieusement le poing.

Mais le feu gagnait rapidement.

—A la hache ! hurlait-il ! A la hache !

Les corsaires, terrorisés par l'effroyante menace du feu, prêt d'atteindre les poutres, ne l'écoutaient plus.

—Il faut ouvrir, cria le maître d'armes que nous avons vu autrefois verser son salaire d'infamie à John Rubby, l'aubergiste, et inonder la soute, par en haut, puis-que la mèche est un baril de poudre du dernier rang. De l'eau ! de l'eau, vite !

Nul ne lui obéit.

Quelques-uns des ma elots qui s'étaient déjà éancés dans les embarcations essayaient de pousser au large.

Deux ou trois hommes, même, s'étaient jetés à l'eau.

Tout à coup, une gerbe aveuglante jaillit du navire, immense effroyable, semblant sortir de l'océan lui-même.

Une détonation formidable, effolante, fit trembler l'air.

Tout cela emportant, dominant l'incendie lui-même.

Et le *Forward* ouvert, béant de partout, apparut, durant une minute, comme une fournaise, un brasier, comme une révélation rapide de l'enfer.

Puis des masses, des débris enflammés, projetés vers les nues avec une force effroyable, tracèrent, dans la nuit, des courbes enflammées.

Ils retombèrent dans l'océan.

Pluie de feu, de bois et de fer, pluie meurtrière, écrasant, assomant les rares survivants de cet éboulement, de cet atroce naufrage.

Les canots que les pirates avaient réussi à mettre à la mer, emportés eux aussi dans les cataclyme, écrasés par la chute des pièces de charpente lancées en l'air et retombant, avaient sombré.

De ce qui avait été le *Forward*, seules, quelques épaves surnaissant subsistaient encore.

Tout le reste, hommes et choses, tout était détruit, anéanti.

C'en était fait du navire maudit !

Les fugitifs avaient cessé de ramer.

Profondément impressionnés, ils avaient, de loin, assisté au désastre sans prononcer une parole.

Lorsque le dernier débris enflammé fut retombé, Joë, du revers de sa main, essuya son front de sueur.

Il avait condamné le *Forward* et ceux qui le montaient à périr. Et il avait tout fait, il n'avait même pas hésité une seconde pour réaliser son serment mortel.

Il avait accompli sa vengeance en entier.

Mais, maint-nant, quelque chose qu'il n'aurait pu exprimer lui comprimait le cœur.

Ce n'était pas que le capitaine du corsaire et chacun de ses forbans n'eussent cent fois mérité la mort.

Joë le savait bien, bien, ayant appartenu des années nombreuses à l'équipage redouté du *Forward*, et ayant trop souvent pris sa part des méfaits commis, obéissant aux ordres donnés sans que son esprit obscur eût bien eu conscience des actes, plutôt semblable à une machine qu'à un être intelligent.

Et il restait profondément troublé devant son œuvre, son œuvre de haute et terrible justice.

Le gentilhomme français, le malheureux Julien, malgré son jeune âge, partageaient cette impression.

Ils se considèrent tous trois en silence.

—Il faut retourner là-bas : il faut aller voir, dans le cas où quelque naufragé aurait échappé au désastre, proposa le Français.

—Oui, allons ! dit l'ex-fant avec élan.

Le noble petit être oublié déjà les tourments que tous ces hommes lui avaient fait endurer pour n'écouter que le cri de son cœur.

Joë ne bougea pas.

Ses mains, rendues inertes par l'émotion, paraient immobiles sur ses avirons.

C'est que, à la lueur de l'incendie, il avait vu mettre à la mer une des chaloupees.

Il n'était pas certain que ceux qui y avaient pris place eussent sombré.

En ce cas, comme ces derniers seraient sans doute nombreux, ils ne tarderaient pas à leur faire expier leur fuite, après la trahison commise.

—Allons, Joë, ramons vite, reprit le gentilhomme, peut-être arriverons-nous encore à temps pour sauver quelques-uns de ces misérables !

—Vous le voulez !

—Joë, c'est notre devoir.

Le matelot secoua sa lourde tête.

—Vous avez vu que je n'ai pas hésité, quoique j'ai risqué plusieurs

fois ma vie pour allumer tous ces foyer d'incendie. Et cela m'a procuré un effroi que je n'aurais jamais cru pouvoir ressentir. Mais si nous sommes aperçus d'un des canots, nous serons perdus.

—La terre est proche, j'ai souvent entendu dire à bord que ce canot est bon marcheur : nous hisserons la voile et nous leur échapperons.

Le matelot secoua la tête.

—Mon bon Joë ! supplia l'enfant.

A ces paroles du petit être qu'il s'était habitué à affectionner l'ancien pirate ne résista plus.

—Qu'il en soit fait selon votre volonté, répondit-il.

Et il se courba sur les rames en même temps que l'ancien prisonnier d'Harrys et que le petit moosse qui ramait avec plus d'ardeur que jamais.

Il s'agissait de faire le bien envers ceux qui avaient été si mauvais pour lui !

Se guidant aux épaves qui brûlaient encore, semblables à des torches mouvantes, ils ne tardèrent pas à regagner le point où le navire corsaire s'était englouti sous les eaux.

Autour d'eux, partout, seule l'ondulation éternelle des flots et les débris flottants de ce qui avaient été le *Forward* !

A la surface rassemblée des eaux pas un être humain !

L'ancien prisonnier du cruel pirate, se dressant alors dans l'embarcation, lança, dans chaque direction, des appels répétés.

Aucune voix ne répondit à la sienne.

Les dernières flammèches s'éteignaient une à une.

C'était bien le silence de la mort sous le noir lincoln de la mer.

—Dieu a été impitoyable ! murmura le gentilhomme.

Et s'adressant au matelot :

—Nous avons fait ce que nous devions. Vaguons maintenant vers la terre.

Joë hissa la voile.

Le gentilhomme français prit la barre du gouvernail. Et ayant consulté les étoiles :

—Voici, dans la constellation de la Petite Ourse, l'étoile polaire, guide et secours du marin dans la nuit. C'est l'étoile de l'espérance. En avant, vers la terre, vers la nuit !

V — ANGOISSE

L'ancien prisonnier du chef des corsaires avait raison. De même que la boussole, l'étoile polaire indique aussi le nord.

Mais des nuits sans nuages sont nécessaires à ceux qui n'ont, pour diriger leur nef, que l'étoile tremblante.

Dès l'après-midi de ce jour tragique, la brise, caressante et fraîche, avait légèrement fraîchi.

Tout au poignants événements dans lesquels ils avaient été acteurs et témoins successivement, les trois fugitifs n'avaient pas remarqué l'accroissement graduel du vent.

Au moment où le gentilhomme français s'orienta, il vit bien une barre sombre au ras de l'horizon.

Malgré le vent soi flétri en sens contraire, chassant toute crainte de son esprit.

Le canot filait donc, toute sa voile dehors, courant dans la direction que le timonier improvisé maintenait invariablement.

Joë, debout de toute sa haute taille, sondait la mer, l'infini du regard, cherchant à apercevoir soit la terre, soit le feu de route de quelque navire vers lequel on se serait dirigé, dans ce cas.

Julien veillait lui aussi, sa tête brune et maigre se profilant à l'avant sur le noir d'incertitude des flots, son œil enfiévré ardemment attaché sur l'espace immense.

—Dors ! lui avait dit le matelot.

Leur compagnon l'y avait engagé lui aussi.

Mais l'enfant avait secoué la tête sans répondre.

Et, insensible au froid qui venait, à la fatigue, il ne cessait d'attacher son regard sur ce horizon dont il ne pouvait pénétrer l'inconnu.

Maintenant, les voyageurs considéraient le ciel avec une certaine inquiétude.

La barre, jusqu'alors assez peu visible, s'élevait, gagnait, se rapprochait.

En même temps, le vent augmentait, croissait de violence, changeant peu à peu de direction.

Les lèvres serrées, silencieux, le Français regardait tour à tour l'étoile polaire qui lui servait de guide et le nuage menaçant.

Sur son ordre, Julien, " le petit moosse ", et Joë étaient venus se ranger à l'arrière afin de gagner de la vitesse, l'avant cessant de plonger dans l'eau... et d'arriver en vue de la terre avant que les nuées n'eussent caché l'étoile d'espérance.

—Ah ! souffla enfin le Français avec une sourde angoisse, la terre ? la terre ?

Sous le nuage envahisseur, immense maintenant, l'étoile polaire venait de disparaître.

Le gentilhomme ferma les yeux avec une sorte de découragement, tandis que sa main droite demeurait rivée au gouvernail.

A partir de ce moment, la barque n'allait plus être en effet que le jouet des flots.

Le matelot étouffa un juron ; puis, résigné :

—Si nous n'avions pas voulu essayer de sauver quelques naufragés, nous serions peut-être déjà en vue des côtes. Mais, enfin, en tâchant de gouverner droit.

A ce moment, la voile fouetta, c'était le vent qui tournait complètement, s'abattant avec rage.

—Tounerre ! gronda le marin. Ça se gâte pour de vrai.

C'était l'orage.

Il fallut serrer presque toute la voile qui claquait par moments, onflée comme une outre.

Le mât dressé par Joë pliait, grinçait, menaçant à chaque instant de rompre.

Et la barque filait ainsi sur les flots presque semblable à un éclair.

On fut bientôt obligé d'établir seulement un petit foc, un triangle de voile, large comme un mouchoir de poche, et avec lequel le bateau était encore emporté, secoué, ainsi qu'une véritable coquille de noix.

—Il n'y a plus qu'à essayer de tenir la cape, prononça le Français.

Joë inclina la tête sans répondre, jetant un regard attristé sur l'enfant qu'il aurait voulu sauver et qu'il avait peut-être conduit à la mort.

Sur le *Forward*, on pouvait, à la rigueur, braver des tempêtes pareilles, sauf à gagner la haute mer, à fuir le temps.

Mais sur ces quelques yards de planches, en face de l'Océan, déchaîné, sans rien pour se conduire ?

Le marin français l'avait bien dit : il n'y avait qu'une seule chose de possible, tenir toujours la proue tournée du côté des vagues, afin d'éviter qu'une lame, prenant la frêle embarcation par le travers, ne la fit chavirer, ce qui serait la perte irrémédiable de tous.

Infortuné "petit mousse" que ses infortunés parents pleurent, inconsolables, le voici aussi près du trépas que le jour où l'aubergiste anglais, John Robby, l'emportait vers le rivage pour lui briser la tête contre les rochers.

Le voici, glacé de froid, à peine couvert, ruisselant d'eau, si pâle et si chétif, pauvre petit être de souffrance et de larmes, perdu dans cette nuit, dans cette tempête !

Le ciel, la mer, tout paraît confondu.

A peine distingue-t-on l'écume blanchâtre qui, par moments, recouvre la nacelle près de sombrer entre les vagues qui se creusent comme des tombes mouvantes.

Tout à coup, un craquement aigu se fait entendre : c'est le mât qui vient de se rompre, arrojant l'étroite voile qui permettait au canot de lutter encore un peu contre les éléments déchaînés.

Un cri plaintif lui a répondu.

L'extrémité du mât, en s'abattant, a atteint Julien à la tête, achevant ce que les traitements barbares du corsaire, cette nuit effroyable, avaient commencé.

L'enfant, après ce cri, est tombé dans le fond du bateau.

Il y git, inerte. Ses souffrances sont terminées, peut-être.

Mère, cette fois est-ce bien vrai, vous ne reverrez plus votre fils ?

Chevalier Walter d'Avenel, votre race est-elle éteinte ?

Joë a senti le frôlement du mât ; il a entendu la plainte mourante de l'enfant.

Il abaisse ses mains et ne rencontre que son corps immobile. Il le palpe, effaré ; les membres amaigris de la chétive créature s'effilochissent sous ses doigts.

Ainsi une chair morte !

—Pauvre cher petit ! murmure-t-il avec une tristesse profonde dans la voix, tu ne souffriras plus !

Et exhalant un lourd et pénible soupir :

—Julien est mort, dit-il au gentilhomme qui, aveuglé par une vague, n'avait eu qu'une incertaine vision du malheur. L'enfant a été "achevé" par la chute du mât.

—Le ciel est donc contre nous ! gémit avec une sombre amertume le Français. L'enfant ainsi frappé, le mât brisé ! A quoi bon lutter encore ?

Et, abandonnant le gouvernail, il se précipita vers l'enfant, l'appelant, cherchant ses mains glacées.

Il sentit sous ses doigts le sang ruisselant de sa place ; il rapprocha sa joue de sa bouche.

Ne s'abusait-il pas ?

Il lui semblait qu'un souffle, presque imperceptible, venait effleurer sa peau.

Il se colla davantage contre les lèvres de la petite victime.

—Non ! tout espoir n'est pas perdu ! s'écria-t-il.

Et retrouvant aussitôt sa virilité et son énergie :

Tous et lâches que nous sommes de nous abandonner ! Joë, prenez la barre. Je vais soigner cet enfant. Qui peut connaître les desseins de Dieu ?

Et ayant trempé son mouchoir dans l'eau de mer amoncelée au fond de l'embarcation, il lava doucement la plaie, plaie dangereuse mettant à vif la nuque de l'enfant.

Le jour, un jour gris et blafard, commença bientôt à se lever.

Grâce à sa clarté, le gentilhomme essaya de se rendre exactement compte de sa blessure de leur jeune compagnon.

Placés au-dessus du carvelat, difficile à étudier parmi les cheveux collés par le sang coagulé, peut-être était elle moins grave que son aspect ne le faisait craindre.

L'enfant de Walter d'Avenel, épuisé par les sévices dont il avait si longtemps pâti à bord du navire-corsaire, éprouvé d'une façon fatale par ces épreuves successives, n'avait, déjà déclinant, pas eu la force de résister à ce dernier coup.

Et une syncope l'avait saisi.

Mais ce n'était pas encore le dénouement fatal. Sa respiration, quoique à peine perceptible, l'indiquait.

—Il vit ! s'écria le gentilhomme Joë, entendez-vous ? Il vit !

Un souffle bruyant souleva la poitrine du matelot.

L'enfant vivait : le ciel leur devenait plus clément. Il lui semblait que la tempête était devenue moins affreuse.

Et cependant, avec le jour, ils purent juger de leur situation vraiment désespérée.

Plus de terre à l'horizon !

Partout l'infini des flots.

Rien que des vagues en furie que le ciel envahit de nuages chargés de teintes les plus sombres.

Véritable jouet des eaux en délire, la barque était parfois lancée sur le sommet des lames, puis s'engouffrait entre des montagnes d'eau verdâtre, près d'être écrasée, broyée, engloutie à chaque instant.

Un faux coup de barre de Joë, ou bien que la mer prit le canot par le côté, et c'en était fait des malheureux.

Et cela menaçait de durer longtemps encore !

Le gentilhomme avait couché "le petit mousse" contre le bord, afin de l'abriter un peu contre les masses d'écume et d'eau que l'on embarquait constamment.

L'enfant vivait, il est vrai, ainsi qu'il l'avait annoncé, mais il n'avait pas encore repris ses sens.

Il gisait toujours, pareil à un cadavre.

Et les deux hommes se disaient que cette fois ce serait bien la fin, si l'on ne pouvait le soustraire rapidement à cet état comateux.

—Julien, mon ami, m'entendez-vous ? prononçait le Français, s'interrompant de vider la barque de l'eau qui l'emplissait pour s'agouiller auprès de lui.

Julien ? Qui l'appelait donc ainsi ?

Sa mère peut-être, à qui il rêvait, dans le délire qui tient l'être humain sur le bord de la tombe.

Il ouvrit les yeux, reconnut ses deux amis, les deux protecteurs de sa faiblesse, et sut la force de leur sourire, d'un sourire navré.

Puis ses paupières trop lourdes retombèrent.

Mais, la syncope avait cessé : l'espoir pouvait renaître.

L'espoir ?

La mer, toujours aussi furieuse, secouait la légère embarcation ainsi qu'une épave abandonnée.

Les naufragés ignoraient où ils se trouvaient, entraînés sans doute au large par la tourmente.

Et presque pas de vivres, une vague énorme passant sur la barque ayant emporté ceux que Joë y avait cachés, ne leur laissant que quelques biscuits de mer avariés.

Et pas une goutte d'eau douce.

—Si l'on avait seulement quelque chose pour "le petit" ? gémissait le matelot.

Une faiblesse immense commençait à l'envahir.

Exprimant entre leurs mains l'eau de la mer qui gonflait les cinq ou six biscuits qui leurs restaient, ils essayeront de faire manger l'enfant.

Eux étaient des hommes, ils pourraient rester plus longtemps, se disaient-ils.

La fatigue, le manque de nourriture faisaient passer dans leurs cerveaux, dans leurs yeux comme des éclairs douloureux.

Il leur fallut, malgré leur volonté, toucher à cette nourriture affreuse, et cependant bénie, qu'ils voulaient conserver pour leur jeune compagnon.

Une nuit se passa encore.

La mer continuait à être très grosse.

Une journée pareille et de nouvelles et mortelles ténèbres vinrent encore.

Par moments, une véritable folie les saisissait.

Les malheureux dévorèrent leurs derniers aliments, afin de re-

trouver un peu de force, et peut-être en avaient-ils conscience, leur raison qui sombrait !

En vain employaient-ils le dernier reste de vigueur à interroger l'étendue :

Aucune voile ni aucune terre ne leur apparaissaient !

Joë, vaincu, avait abandonné la barre.

Dans le fond de la barque l'enfant râlait.

C'était la nuit Elle trouva les naufragés dans une espèce de coma.

La mer balottait l'embarcation à son gré

Le jour reparut, et un rayon de soleil venant réchauffer les infortunés leur fit rouvrir les yeux pour un dernier adieu à la lumière, pensaient-ils.

—Une voile ! s'écria soudain le gentilhomme avec une sorte d'ivresse.

Joë se releva lourdement.

Était-ce possible ?

En effet, un trois-mâts voguait à plus d'un mille d'eux.

L'instinct de la vie qui galvanise l'être communiqué aux naufragés une énergie fébrile.

Joë arbora un lambeau de toile.

Julien lui-même avait trouvé la force de soulever pour voir le navire libérateur anxieux dans son agonie de savoir si leur signal serait aperçu.

Le Français avait saisi la barre, afin de diriger l'embarcation vers le trois-mâts.

Mais celui-ci continuait sa route.

Les naufragés étaient trop loin, leur barque trop exigüe pour qu'on les vît !

Le matelot, alors, faisant un effort surhumain, développa sa haute taille et, agitant désespérément son drapeau d'improvisé, il béla d'une voix sonnante :

—Ohé ! Du secours ! A nous !

Mais le trois-mâts voguait toujours.

VI. — L'ANNITA

L'Annita, trois-mâts barque du port de Nantes, revenait des Antilles avec un chargement de sucre, de café et de quelques-unes de ces épices considérées à cette époque comme un objet de luxe.

Ayant "dépassé", c'est-à-dire enlevé ses mats de perroquet à cause de la violence de la tempête, il courait maintenant sous ses basses voiles, sa forte carène bondée de marchandises creusant le flanc des lames encore mugissantes.

Le capitaine qui le commandait venait de rentrer dans sa cabine, afin de goûter un repos mérité par plusieurs nuits de veille consécutives, passées sur la passerelle, sous l'orage et sous les coups de mer furieux, qui l'avaient obligé à se faire attacher pour n'être pas emporté par la lame.

Son second le remplaçait au banc de quart, interrogeant, sondant l'Océan.

Soudain son œil exercé se fixa, avec une plus grande intensité de vision, sur un point de l'espace.

—Pas possible ! murmura-t-il.

Et saisissant sa longue-vue :

—Après tout, rien de surprenant à ce que la tourmente ait fait des victimes.

Il braqua l'instrument d'optique.

Et, un moment, il étudia ce point de l'horizon, marmonnant à voix basse des réflexions, ainsi qu'en ont souvent l'habitude ces hommes habitués à l'isolement entre le ciel et l'eau.

Le maître d'équipage, debout à côté de lui, et quelques marins groupés à l'avant, voyant son attention, dirigeaient leurs regards du même côté.

—A carguer la voile de misaine ! la barre tribord ! commanda tout à coup le second d'une voix retentissante.

Le maître d'équipage répéta le commandement et se précipita sur le pont pour aider à la manœuvre.

—Leste, mes enfants ! criaient le second, un vieux marin, vrai cœur d'or sous sa rude écorce ; c'est un canot d'où l'on fait des signaux d'alarme.

Des naufragés ? C'était à qui se hâterait le plus. Et chacun, anxieux, regardait, attendait.

Le navire avait modifié sa route, marchant vers le canot de *Forward*.

Ceux qui le montaient le remarquèrent.

—On nous a vu ! prononça avec une ardeur fiévreuse le Français. Voyez, on hisse le pavillon pour bien montrer que nous sommes reconnus.

Et avec une joie profonde :

—C'est le drapeau de France ! Vivo la France !

Il allait en effet être sauvé par ses compatriotes.

Joë essaya de se remettre aux rames, malgré son affaiblissement. Julien, ses pauvres mains maigriotes jointes dans une sorte de prière muette, dardait des yeux brûlés de fièvre sur les trois-mâts que l'on distinguait nettement.

Bientôt ils aperçurent les matelots penchés sur le bord.

Une demi-heure après l'Annita les accostait, l'échelle était amenée !

Les ravages imprimés par la souffrance et les privations sur les traits des malheureux trahissaient leur faiblesse.

Des matelots descendirent dans l'embarcation pour les aider à monter.

Mais Joë se redressa.

Et enveloppant le petit mousse de ses bras noueux :

—J'aurai bien la force de te monter jusque là-haut, va !

Trebuchant, héroïque dans ce suprême effort, et redressant sa tête épaissie, il gravit lentement l'échelle, serrant, sur sa large poitrine Julien, dont les vêtements souillés de sang indiquaient la blessure, accentuant encore la navrante de ses traits creusés par ses longues et croissantes souffrances !

—Courage, murmurait le matelot. Ça va finir, petit !

Et lui-même, croyant voir tout tourner autour de lui, avait besoin de se raidir pour ne pas tomber.

Le capitaine du trois-mâts était sur le pont.

Le gentil-homme français s'avança vers lui :

—Monsieur, prononça-t-il en le saluant, je suis le vicomte Henri de Mercourt, gentilhomme français. Merci !

—Monsieur, répondit le capitaine nantais, permettez-moi de me féliciter de vous voir tirer du péril par un bateau français.

Et comme le déclinait, la détresse de ses nouveaux passagers était trop visible, il les conduisit aussitôt au "carré" où les attendaient des aliments réparateurs.

Le brave marin oubliait sa propre fatigue, son sommeil interrompu pour ne plus songer qu'à une chose : c'est que la tempête est aveugle !

Et comme le gentilhomme le remerciait de ses soins :

—Vous êtes marin, monsieur le vicomte de Mercourt, oh bien ! je fais aujourd'hui pour vous et pour vos compagnons ce que plus tard l'on fera peut-être pour mes hommes et pour moi.

L'on avait présenté un cordial à Julien.

Mais il trempa à peine ses lèvres.

L'on a vu, sans fois, lors de la livraison, de la vente, dirons-nous presque du fils de Walter d'Avonel au corsaire, l'énergie native de l'enfant. Tant que le malheureux petit être avait été sur le canot, entre la vie et la mort, il avait résisté, lutté contre le mal, dans la mesure de ses forces, comme s'il avait voulu voir en face cette mort qui le menaçait.

Mais une fois sur le trois-mâts, il avait cessé de résister.

Tandis qu'on approchait de ses lèvres décolorées, exsangues, la liqueur salubre, sa tête avait roulé sur ses épaules.

Et c'est à peine s'il put en absorber une gorgée ou deux.

—Pauvre petit ! murmura le capitaine.

Il donna l'ordre de le transporter dans une des cabines de l'entrepont.

Joë et le gentilhomme, oubliant leur propre accablement, l'y suivirent.

Une fois là, le capitaine fit apporter sa pharmacie de voyage.

L'enfant fut pansé avec soin ; une souple couche de charpie rempaga le linge imbibé d'eau de mer qui recouvrait son crâne.

—Là ! dit le brave capitaine. Maintenant une tasse de consommé préparé avec d'excellent onduabago ; ensuite quelques heures de sommeil, et ça ira mieux !

Le maître-coq du bord se présentait en effet avec un bouillon odorant.

Joë le prit de ses grosses mains, et, avec une maladresse touchante, le présenta au malade.

Julien leva les yeux vers son sauveur, le brave matelot méritait bien ce titre, et un sourire doux et mélancolique le récompensa.

Une larme mouilla l'œil du colosse.

—Voilà que je m'émotionne, murmura-t-il avec confusion.

La main du gentilhomme français, de l'ancien prisonnier d'Harrys serra la sienne.

—Ne vous cachez pas, fit avec douceur le vicomte de Mercourt ; cette simple larme montre que vous êtes aussi bon que brave.

Ils se turent, regardant l'enfant.

Les paupières de Julien s'étaient doucement reformées, et un souille plus régulier soulevait sa poitrine.

—Il dort, murmura le gentilhomme.

Et, à leur tour, célant aux exigences de la nature, ballottant sur leurs jambes qui fléchissaient sous eux, ils allèrent prendre un repos impérieusement réclamé.

La mer, maintenant, se calmait.

Lorsque Joë et le gentilhomme français reparurent sur le pont, après quelques heures d'un sommeil encore agité, le soleil métrait des miroitements à la surface à peine clapotante des eaux.

Henri de Mercourt alla trouver le capitaine du trois-mâts et lui raconta les événements à la suite desquels ses deux compagnons et lui avaient été recueillis.

Mais, de crainte de voir inquiéter Joë à leur débarquement, il le présenta comme un matelot de son ancien navire, un Écossais, fait prisonnier avec lui par le féroce pirate.

L'admirable conduite du matelot méritait bien ce léger accroc à la vérité.

Il se rendit ensuite auprès de Julien, dont le corps décharné s'accusait péniblement sous les draps.

— Cher enfant, dit-il en prenant ses mains brûlantes. Courage, confiance ! Dans quelques jours nous serons en France, la France amie de l'Écosse, dont vous parlez la langue.

— Là, vous serez soigné par des médecins dévoués ; là, vous vous rétablirez. Alors, s'il plaît à Dieu, nous irons dans le pays où gouverne la gracieuse reine Marie Stuart. Et qui sait ? ne m'avez-vous pas parlé souvent de la mère dont vous avez conservé l'image confuse, du père vous voudriez revoir ?

Une lueur d'extase passa dans les yeux décolorés de l'enfant.

— Ma mère ! murmura-t-il d'une voix endolorie, en joignant ses mains décharnées dans une invocation. Ma mère ! Serait-ce possible ?

Et il se rendormit avec un pur sourire d'ange !

VII. — RIVES DE FRANCE

Huit jours après, l'*Annita* arrivait en vue de Nantes.

Le vent des tempêtes qui pousse les navires vers les écueils les conduit aussi au port du salut.

Cela était bien vrai pour les anciens hôtes du *Forward*, le brick du corsaire.

Tandis que le trois-mâts louvoyait à quelques milles de la côte, attendant le pilote qui allait le conduire dans la darse, Joë complètement rétabli, se rendait dans la cabine de Julien.

Il l'enleva de sa couchette et le porta sur le pont.

— Viens voir ce que l'on appelle la terre bénie de France.

Et débouchant au haut de l'échelle, du geste large de sa forte main, il lui montra le rivage baigné de soleil.

L'enfant regardait, ému, silencieux.

Quelle chose d'intime et de puissant semblait lui dire :

— Cette terre inconnue est la première étape vers ton avenir.

Le gentilhomme français, accoudé sur le bastingage, était en proie lui aussi, à une émotion intense.

— C'est là, murmura-t-il en regardant les rochers continuant au nord les rives déchiquetées de la Bretagne, c'est là que je la vis.

Et le regard perdu :

— Ellen ! Ellen ! pourquoi vous avoir à peine entrevue, radieuse vision, et vous perdre aussitôt ? Oh ! maudites soient elles, les rivalités de nations, les haines de peuples qui nous ont séparés ! vous Anglaise ! et moi Français !

Le vicomte de Mercourt fit alors quelques pas, afin de se soustraire aux pensées qui attristaient son retour dans sa patrie.

La stature puissante de Joë frappa sa vue.

À côté de lui, aussi sur l'échelle de la passerelle, était Julien chaudement enveloppé.

Le gentilhomme les considéra, attendri par les attentions presque maternelles du rude marin, de l'ancien pirate, à qui il avait suffi de constater un peu de vraie détresse pour voir se manifester le trésor caché en lui de l'humaine pitié.

— Voilà qui est sain et consolant, murmura-t-il.

Et il s'approcha d'eux.

L'enfant, sérieux et grave, fixa sur lui son œil profond. Le gentilhomme en devina l'interrogation silencieuse : il pressentit cette pensée de l'infortuné :

— Nous voici arrivés ; vous qui aviez promis de me secourir, n'allez-vous pas m'abandonner ?

Il étendit le bras, montra le nord, le titanesque entassement de rocs qui donne à la Bretagne son cachet de grandeur et de force sauvage :

— Là-bas, prononça-t-il, est le domaine de ma famille ; là, les Mercourt de Korvien commandent depuis trois siècles à leurs vassaux fidèles et soumis. C'est là que j'ai appris à aimer l'Océan, l'Océan dont on voit les lames bondissantes des fenêtres du château bâti par mes ancêtres.

Il se recueillit, comme si toute évocation du passé réveillait chez lui des souvenirs profonds. Il ajouta ensuite :

— L'adversité nous a réunis. Tous trois, nous avons vu la mort

de trop près pour nous séparer désormais. C'est avec vous que je veux rentrer au château de Korvien.

Deux heures après, ils débarquaient à Nantes ; et les survivants du *Forward* se séparaient pleins de reconnaissance pour le capitaine et l'équipage de l'*Annita*.

Le vicomte de Mercourt installa Julien dans une hôtellerie du quai. L'auberge de la *Belle Indienne* était réputée, dans le monde des armateurs et des marins monde entier, pour l'excellence de sa cuisine. Mais le gentilhomme ne tarda pas à se convaincre que ce n'était pas la calme retraite convenable à un malade.

Ce n'étaient que fêtes et repas aussi bruyante que joyeux.

Aussi l'enfant n'y demeura-t-il que juste le temps nécessaire à l'affrètement d'un petit voilier destiné à les transporter à Korvien.

La route de terre n'était en effet accessible qu'à des cavaliers et l'état de Julien ne permettait pas cette façon de voyager.

Le troisième jour de leur débarquement à Nantes, "le petit mousse", comme s'amusait parfois encore à dire Joë, fut transporté sur un longre solide, aux mâts trapus, à la coque épaisse.

Ce fut encore l'hercule qui se chargea de ce soin.

— Je me figure que je suis comme qui dirait son père et sa mère, prononçait-il avec un gros rire joyeux.

Une galette lourde et enfantine à la fois le prenait depuis que, à l'abri du danger, il croyait voir Julien se rétablir.

— Va, lui répétait-il, sois tranquille, mon petit ! il n'y aura plus cette brute féroce d'Harrys pour te martyriser ! Et dire que c'est moi qu'il obligeait à cela, quoique je fisse mon possible pour ne pas te voir trop souffrir. Le bandit ! Je ne sais pas comment je ne l'ai pas étranglé vingt fois avec les mains que voici.

Et il montrait ses pattes énormes, formidables.

— Ce qui m'arrêtait, c'est que tous les autres nous seraient tombés dessus. J'y serais resté, et tu n'aurais que davantage pâti par la suite. Enfin, ils ont payé, les uns et les autres.

Et, détournant l'attention du malade de ces souvenirs tragiques :

— Heureusement que nous avons rencontré ce bon gentilhomme. Tu vas promptement te guérir dans son château où tu te trouveras comme chez toi ; car rien ne me l'ôte de l'idée, il doit y avoir du gentilhomme en toi ; Et ce coquin d'Harrys en savait plus qu'il n'en racontait.

Le longre largua ses amarres. Une heure après, il gagnait la haute mer.

Mais les côtes de la Bretagne semblent être celles de l'éternelle colère des éléments. Le petit voilier fatiguait énormément.

Julien, éprouvé par le mouvement incessant du navire, le bruit des manœuvres, roulant sur le pont à chaque coup de tangage, sentit la fièvre le reprendre plus fort.

Dans un des brusques ressauts du navire, sa tête, qu'il avait laissé aller sur l'oreiller, endolorie et pesante, porta brusquement contre le fer de sa couchette. Et la blessure faite par le mât du canot, durant l'affreuse nuit qui avait suivi l'incendie du *Forward*, se rouvrit sans qu'il eût la force d'appeler.

Lorsque Joë revint, il le trouva baigné dans son sang. Le colosse poussa un juron désespéré, s'accusant de cette rechute.

— C'est ma faute ! gémissait-il, en se martelant la poitrine de son poing qui sonnait sur les os comme un marteau de forgeron. Si je ne l'avais pas laissé seul, cela ne serait pas arrivé.

Aussi ce ne fut plus guère qu'un frêle petit corps sans âme que, après avoir atterri, l'on transporta au manoir de Korvien.

La perte de sang, la douleur avaient engendré une inflammation cérébrale du caractère le plus pernicieux.

Le malheureux petit être divaguait, appelant :

— Mère ! Mère ! La Dame Blanche !

Et avec terreur, comme invoquant une protection :

— Joë !

— Me voici, Julien ; je suis là, répondait, à cette dernière parole, le matelot sur la joue tannée duquel roulèrent deux grosses larmes. Son cher "petit mousse", voici qu'il l'invoquait au moment du danger infanté par son délire !

Aussi refusa-t-il de le quitter même une minute, déclarant qu'il coucherait à terre dans sa chambre, mais ne voulant laisser à personne autre le soin de le veiller. Le fils du chevalier Walter d'Avenel et de Marie de Malrose passa ainsi plusieurs jours dans un état de prostration absolue.

Un humble médecin de la campagne bretonne le soignait.

Il jouissait d'une réputation extraordinaire aux yeux de la crédule population de la contrée, qui le croyait même un peu sorcier, tellement quelques-unes de ses cures paraissaient miraculeuses. Aux prières, aux promesses d'Henri de Mercourt, il répondit simplement :

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 9 JUIN 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XLIX

LES AMOURS D'UN POÈTE

(Suite)

4 heures du soir.

"Je reprends la plume.

"Arthur sort de chez moi.

"— Vos malles, vite, m'a-t-il dit, faites vos malles, monsieur Marcel, nous partons par le premier train.

"— Où allons-nous ?

"— Au Havre."

"Fort bien. Vive le Havre !... Allons toujours. Qu'importe, du reste, la ville, le castel, la chaumière, le désert où nous nous réfugierons, pourvu que nous mettions de la distance entre le marquis et Augusta !

"De là-bas, mon cher ami, je vous écrirai."

— Vive le Havre ! répéta Briollet. Je connais la suite, et la fin, par la lettre reçue ce soir. Marcel m'appelle... allons-y. Au reste, voilà que mes bougies s'éteignent.

Il classa rapidement les lettres qu'il venait de lire et les remit dans le coffret, en murmurant : "Cette correspondance nous servira peut-être quelque jour."

Il n'en garda qu'une qu'il mit en évidence sur la table, pour ne pas l'oublier, la lettre dans laquelle Marcel racontait son voyage au pays.

Il se réservait de la lire dans le train.

Puis, il tira sa montre.

— Bigre, tantôt cinq heures, fit-il. Le temps passe vite en compagnie du petit Marcel. Quand donc, avec Thalamy, dirai-je, le grand Marcel ?

Il ouvrit sa fenêtre.

L'aurore blanchissait les bords du ciel...

La ville, déjà, s'éveillait... Les pavés retentissaient sous de lourdes voitures.

Briollet referma la fenêtre et se coucha.

A dix heures, il se levait ; à onze, il avait fini de déjeuner ; à midi, il prenait le train du Havre. En chemin, il lut attentivement la lettre qui complétait la série :

"Mon cher ami,

"Avec quel bonheur j'ai revu les Pyrénées !

"Avec quel ardeur j'ai gravi le sentier de la montagne, bordé de buis et de pins malingres, qui monte chez les Esternas !

"Vingt fois, en quatre kilomètres, je me suis appuyé au tronc d'un arbre.

"Mon père a passé par ici, son pied s'est posé où se pose le mien ; ses regards se sont arrêtés sur ces pics enneigés, ces cirques qui brillent, ces vallons verdoyants...

"C'est de cette place, j'en ai la certitude en me rappelant l'un des tableaux que possède don Juan Lardiguez, qu'il a désigné le village.

"Ainsi que moi, il a dû chercher de l'ombre sous ce mélèze.

"Je me suis attardé à rêver.

"Les ombres s'allongent, les cimes des monts tournent au violet.

"Montons.

"Le hameau est tel que si je l'avais quitté d'hier. Voici l'échoppe de Caribeyre, le sabotier, l'auberge de l'Aligle d'or et son enseigne, suspendue à une tringle, que nous bombardions à coups de pierres... voici la petite place, la margelle du puits, la roche plate, où j'ai appris à jouer aux osselets.

"Des amis me reconnaissent, m'appellent.

"Je fais l'oreille sourde, car maman Louise ne me pardonnerait pas de m'être arrêté en chemin.

"J'entre dans la cour... personne ; personne encore, dans la cuisine, que le chat qui ronronne auprès du foyer, se lève, s'étire, se reconche.

"Rien d'étonnant à ce que des voleurs se soient introduits ici.

"Mais le chien, Bismarck, accourt... Il ne lance qu'un aboiement, un seul, qui s'étrangle dans son gosier.

"Derrière lui, sur la terre battue, retentissent les socques de maman Louise.

"De loin, elle me tend les bras.

"— Jésus ! notre Marcel, le pètiot !... C'est le bon Dieu qui t'amène... Justement, en ramassant des corues, je pensais à toi."

"Elle est dans mes bras..."

"— Espère ! dit-elle, faut que je te regarde mieux à mon aise."

"Ses mains tremblantes, pauvres et vieilles mains ridées, n'en finissent plus d'ouvrir l'étui aux lunettes.

"— Tu es pâle, fait-elle, tu as maigri... Tu n'as plus tes joues roses qui roulaient comme des pommes mûres... Chez nous, non plus, ça ne va guère... E-ternas est tout triste... Entre donc... J'ai des choses et des choses à te raconter..."

"A voix très basse, elle achève :

"— On nous a volé le portrait !"

"Elle se tourne vers la place vide, comme pour la prendre à témoin, et répète :

"— Nous ne l'avons pas vendu... Jamais nous ne l'aurions vendu, à cause de ton père... on nous l'a volé. Nous te réservons ce trésor.

"— Oai, répète une voix rude, on nous l'a volé ! Dieu vivant !

"C'est Esternas qui, à son tour, m'ouvre ses bras.

"Et les embrassades recommencent.

"— Assieds-toi, pètiot, me dit Esternas, je vais te raconter l'affaire en deux temps et trois mouvements."

"Je m'assieds et Esternas continue en son langage imagé :

"— Ding, ding, minuit venait de sonner au coucou... Je ne dormais pas, je ne dors plus guère à cause de mes rhumatismes... Bismarck, que j'avais mis à la chaîne, s'est mis à gronder que ça n'en finissait plus. Je me suis levé... Le chien gregait toujours. Je me dis : C'est quelque chenapan qui en veut à mes poires. Je prends ma fourche et j'entre dans le jardin. Bismarck, maintenant, aboyait à pleine gorge. Je reviens au galop et j'aperçois une ombre sortir de la maison, en courant, et filer le long du mur. Ni une ni deux, je détache le chien... il part comme un zèbre, et me rapporte, tions, ce morceau d'étoffe... Il ne te dit rien ; à moi, si... Regarde bien, c'est du velours bleu... Or, les deux gaillards qui sont venus, l'an dernier, marchander le portrait, qui ont fuis le coup. Je n'en reviens pas ; ils m'ont volé à ma barbe, c'est le cas de le dire. Où est le portrait, à cette heure, cours toujours, pour le retrouver ?

"— Je sais où il est, dis-je.

"— Toi, pètiot !"

"Bref, j'ai en toute les peines du monde à faire entendre aux vieux que le portrait était en bonne mains, et, surtout, à leur faire accepter les vingt mille francs que m'avaient remis Clakay.

"— Enfin, a répondu Esternas, joyeux tout de même de l'aubaine, puisque tu le veux, pètiot ! Hé ! la mère, ajouta-il, fais-nous sauter une omelette au lard."

"Des voisins sont venus, appelés par Esternas, pour goûter au vin blanc dont, jusqu'à dix heures, ils ont célébré le parfum de pierre à feu.

"Enfin, ils sont repartis.

"Esternas, un peu gris, m'a souhaité la bon-nuit et s'est retiré dans la chambre du fond. Nous sommes seuls, de chaque côté du foyer, avec maman Louise.

"Eh voilà que la bonne vieille rapproche sa chaise de la mienne me prend la main.

"Elle m'inspecte et me demande, inquiète :

"— Pourquoi étais-tu si triste, ce soir ?

"— Moi... quelle idée !

"— Si, tu es triste... on ne trompe pas maman Louise... Quand Sylvain a conté cette histoire de la grande Francine qui te faisait riro aux larmes, autrefois, tu n'as pas même souri..."

"— Maman Louise, je vous assure..."

"— Tais-toi... Dis-moi, en ce beau château, où tu habites, je ne me souviens plus du nom... est-ce qu'il y aurait une jeunesse à laquelle tu..."

"— Oui, la demoiselle du châtelain !

"— Est-elle belle ?

"— Très belle.

"— Ah !"

"Il y eut un long silence. Maman Louise me regardait en soupissant.

"— Alors, fit-elle, tu es amoureux d'une fille trop au-dessus de toi, et tu souffres. Ça se voit sur le visage, le mal d'amour, ça se lit dans les yeux. Je lis en ton cœur mieux que dans mon livre de messe."

"Elle me prit la main et ajouta :

"— Du caractère que je te connais, tu dois être bien malheureux. Ah ! si ton père vivait encore. Tu ne me réponds pas ?

"— Je n'ai rien à répondre, maman Louise.

"— Cher enfant ! Si ces vingt mille francs pouvaient t'être utiles... nous n'en avons guère besoin, nous autres.

"— Non, merci, gardez-les. Oh ! bonne mère !"

"Longuement, j'ai baissé ses cheveux gris, son front ridé.

"Comme elle m'aime, la pauvre femme ! Je lui ai fait mon aveu ! car je sais bien qu'elle ne me trahira pas.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

“ Au matin, elle m'a dit :

“ — Le seigneur don Lardiguez est entré dans une grande colère en apprenant le vol du portrait. Il disait, comme ça, qu'on t'avait volé la plus belle part de ton patrimoine. Il s'intéresse beaucoup à toi... Si tu allais lui rendre visite, à Peyrebrune ? ”

“ J'y suis allé dans l'après-midi, à pied, par les sentiers tout remplis de soleil.

“ Don Juan lisait, sur son perron, à l'ombre d'une folle vigne.

“ Il a paru, tout d'abord, radioux de me revoir.

“ — Ah ! s'est-il écrié, vous voilà ; bonjour, monsieur le poète ; vous avez chaud, entrez donc. ”

“ Dans son cabinet, il m'a frappé amicalement sur l'épaule :

“ — Enfin... le cousin Clakay s'est décidé à rendre gorge... et vous avez rapporté le portrait. ”

“ Et sans attendre ma réponse :

“ — Je vais donner l'ordre d'atteler et je vous reconduirai. J'ai hâte de revoir la chose. ”

“ D'un geste, je l'arrêterai :

“ — Monsieur, pardonnez-moi. J'ai vainement insisté, M. Clakay a refusé de s'en dessaisir.

“ — Comment ! il a refusé ?

“ — C'est-à-dire que, balbutiai-je, l'affaire est arrangée. M. Clakay a offert vingt mille francs que la famille Esternas a acceptés. ”

“ Don Juan ne put réprimer un geste de fureur.

“ — Et c'est vous, s'écria-t-il, vous, le fils de Julien Lartigue, qui vous êtes chargé d'une pareille mission, tranchons le mot, d'un tel marchandage... ”

“ — Monsieur... ”

“ — Silence ! Vingt mille francs, ce tableau qui en vaut cinquante mille, qui n'a pas de prix ! Comme Clakay doit rire de vous, de moi, de nous tous ! A quoi songiez-vous donc ? Cette toile, unique au monde, est perdue pour moi, je ne la verrai plus ! ”

“ Sa désolation me peinait ; en même temps j'avais envie de rire.

“ — Monsieur, dis-je, j'ai fait pour le mieux, croyez-moi.

“ — Pour le mieux, et que devez-vous à ce rustre qui n'a pour lui que ses millions ? Vous instruisez son fils, il vous paye, partant quittes. Ah ! vous ne savez pas ce que vous perdez, en me contrariant ainsi ! ”

“ Son ton s'était radouci. Quelle énigme que cet homme !

“ Il m'a offert un cigare et nous avons parlé d'autre chose.

“ Le voyant si bien disposé, je lui ai demandé la faveur de visiter sa galerie ?

“ Il s'est levé et, sèchement :

“ — Non, vous ne le méritez plus... jusqu'à la nouvel ordre. ”

“ Il rentra chez lui, sans me saluer, en répétant : “ Ah ! jeune homme, vous ne savez pas ce que vous perdez. ”

“ Il ne me restait plus qu'à regagner la maison.

“ Je suis revenu par le chemin le plus long, par la grande solitude de la montagne, m'essayant parfois, sur un rocher, pour réfléchir.

“ Que m'importe, après tout, la colère de don Juan Lardiguez ! Si j'ai favorisé cette transaction, c'était pour plaire à Clakay, au père d'Augusta.

“ J'ai réussi, Clakay m'en saura gré.

“ Cela, pour l'instant, me suffit.

“ Encore vingt-quatre heures à rester ici, chez “maman Louise”. ”

“ Pendant que la bonne vieille est aux champs à faire de l'herbe pour ses chèvres, je me suis enfoncé dans la grange qui a servi d'atelier à Julien Lartigue.

“ Les murailles portent encore les traces de son séjour. Ici, il a ébauché, de souvenir, un paysage ; là, il a dessiné un profil de montagnard.

“ Voici, de cette antique fenêtre, la logette, sorte de placard, où il reléguait des tableaux inachevés.

“ Des toiles sont encore là, sous la poussière du temps ; nul n'y a touché, pas même Esternas pour qui, en cette grange, tout est reliques.

“ Une à une, religieusement, je les déroule et les examine, croquis à peine ébauchés à la lumière grise qui tombe de la baie ouverte, à dessein, dans la toiture.

“ Toutes ces choses m'appartiennent, tout ce qui me reste de mon père... j'en fais un paquet que j'emporterai.

“ Maman Louise entre, et, de suite :

“ — Te voilà heureux, avec ses souvenirs. Tu n'as pas tout vu. Il y a autre chose que je t'ai gardé. En furetant dans la grange, j'ai découvert, entre deux poutrelles, une autre peinture... encore un portrait. Espère une minute. ”

“ Elle revient avec une toile soigneusement enveloppée.

“ A la hâte, je déroule sa trouvaille.

“ C'est un portrait de femme, d'une femme jeune et belle... ”

“ — Hé donc ! s'écrie maman Louise, qu'est-ce qui te prend, te voilà tout drôle ? ”

“ J'ai eu l'intuition, rapide comme la foudre, mais très nette, que ce portrait était celui de ma mère.

“ Qu'elle est belle ! que sa physionomie est douce ! ”

“ A l'heure où je vous écris, le portrait est là, devant moi. On dirait que les yeux se posent sur les miens, puis s'abaissent sur ma plume, ils vivent, ces yeux ! ”

“ Je vous remettrai ce portrait, qui facilitera vos recherches. Car je compte sur vous, ami ! ”

— Et tu as raison, ô rêveur, fit Briollet.

Marcel, en quelques pages écrites à la hâte, décrivait la scène des adieux à père Esternas et à maman Louise, mais Briollet arrêta là sa lecture.

Il tira son carnet et, rapidement, prit des notes, tout en murmurant :

— Sur mon âme, tout va bien. Thalawy avait cent fois raison, vous êtes poète, mon petit Marcel, et, comme tous ceux de votre espèce, vous regardez trop haut, et trop loin... Ce don Juan Lardiguez me paraît un homme à ménager, car il est riche, il estimait Julien Lartigue et il n'a pas d'héritier. Récapitulons... ”

Briollet, encore sous l'impression des lettres relues, dressait déjà son plan de campagne.

— J'ai de la besogne sur la planche, pensait-il. Je me donne huit jours pour retrouver la Rassajou ; ensuite, je prendrai un an, s'il le faut, pour élucider le mystère de la naissance de l'adorateur d'Augusta.

LXII. — LE FILS DE RASSAJOU

Nous avons dit qu'une surprise attendait Jacques Brémond à son domicile, après sa dernière fugue.

L'infâme s'était dit : “ Savinia, désespérée, roule dans sa faible cervelle des projets de suicide. J'ai mis le poison à portée de sa main ; elle le prendra et, du coup, je serai débarrassée de la mère et de l'enfant. ”

Ayant consulté les journaux, le lendemain de son départ, il fut très étonné de n'y trouver aucune relation de la mort tragique de sa compagne.

Il ne se décida que vingt-quatre heures après à reprendre le chemin de son domicile.

La concierge se trouvait sur le pas de la porte avec sa fille aînée.

— Madame est là-haut ? lui demanda-t-il.

Sa voix avait tremblé légèrement.

— Montez chez vous, lui répondit la brave femme, Mme Virieu vous donnera les nouvelles.

Et elle lui tourna le dos, ce qui est une des façons polies de montrer son indignation.

Était-il arrivé quelque chose ?

Allait-il trouver un cadavre chez lui ?

Il devint livide et ce fut en trébuchant qu'il gravit l'escalier.

Arrivé sur son palier, il prêta l'oreille ; la mère Virieu allait et venait, comme d'habitude.

Il resta là, cinq minutes, furieux contre lui-même de cette peur instinctive qui, chez les criminels, est le commencement du remords.

Ce qui causait son angoisse, c'était de ne pas entendre la voix de Savinia.

Enfin il se décida à rentrer.

A la vue de son fils, qu'elle croyait perdu pour elle, Césarine ne ne put retenir un cri de joie.

— Je savais bien, fit-elle, que vous n'étiez pas parti pour toujours !

Déjà, elle se prenait à espérer que la tentative criminelle n'avait existé que dans l'imagination de Savinia.

Il fit le tour du logement et revenant à sa femme de ménage :

— Où est Savinia ? demanda-t-il.

— Partie.

— Avec quoi, puisque je ne lui ai pas laissé d'argent.

Césarine était décidée à ne rien lui cacher et à faire une suprême tentative pour l'apitoyer.

— Je lui ai donné ce qu'il fallait, dit-elle sans se laisser intimider.

— Ah ! ah ! fit-il en ricanant, vous avez donc un magot inépuisable, la vieille ! Si je croyais au merveilleux, je vous prendrais pour une sorcière ; mais je ne crois pas au merveilleux, et je me dis : “ La mère Virieu s'est donnée comme pauvre et c'est elle qui nous fait l'aumône. ” Ah ça ! d'où sortez-vous, la vicille, et quel rôle jouez-vous ici ? ”

O'en était trop.

Césarine répondit avec indignation :

— Je joue le rôle d'une brave femme qui, tout en gagnant sa vie, s'efforce d'être utile à ses maîtres. Sans moi, sachez-le bien, monsieur Jacques, Madeleine se serait empoisonnée avec la fiole que vous aviez eu l'imprudence de lui montrer.

Le misérable serra les poings et, dans l'excès de sa fureur, laissa voir toute la noirceur de son âme.

— Ah ! c'est vous, répétait-il, c'est vous !

Elle ne dissimula pas l'horreur que lui inspiraient ces paroles.

— On dirait, fit-elle, que vous le regrettez.

Il changea tout aussitôt de ton.

— Quelle idée, la mère ! vous m'avez évité là les plus grands ennuis : on aurait perquisitionné chez moi et on m'aurait demandé compte de l'introduction du poison dans mon laboratoire. Je vous remercie, maman Virieu. Dites-moi maintenant ce que vous avez fait de Savinia ?

Elle satisfait à sa demande et lui donna même les plus grands détails.

Le scélérat se trahit de nouveau :

— Savinia a peur de moi, sans doute. Elle me fait ! je ne l'ai pourtant pas mise à la porte.

Césarine crut qu'il revenait à de meilleurs sentiments.

Espérant le convaincre, l'adoucir :

— Oh ! monsieur Jacques, dit-elle en joignant les mains, Savinia vous a bien aimé, elle vous aime encore, et si vous lui rendiez justice, si vous lui faisiez la vie plus douce, elle ne penserait plus jamais à la mort.

Et comme il ne l'interrompait pas, qu'il daignait l'écouter :

— Depuis que vous connaissez Savinia, elle n'a vécu que pour vous, rien que pour vous. Elle vous suivrait jusque dans la plus mauvaise fortune. Il n'est pas de cœur plus aimant, plus dévoué. Elle n'est point partie pour vous fuir, elle ne pouvait plus rester ici. Il lui faut des soins continuels. N'y pensez-vous donc pas ? Ne serez-vous pas heureux de vous voir revivre dans votre enfant. Pauvre créature, que deviendra-t-elle si son père lui fait défaut ?

Jacques Brémond s'assit dans un fauteuil et, croisant les jambes, allumant une cigarette :

— Continuez, la mère, vous m'intéressez.

La Rassajou comprit que rien d'humain n'entraît dans le cœur de son fils.

Je n'ai plus rien à dire, fit-elle les larmes aux yeux ; mais un jour, vous regretterez d'avoir sacrifié votre bonheur à je ne sais quels projets qui ne nous rapporteront que de cruelles déceptions.

Il se redressa, subitement, les yeux enflammés de colère :

— Qui êtes-vous donc, la vieille, pour me faire ainsi la leçon ? Avez-vous des droits sur moi ? C'est la première fois qu'on voit une domestique prendre de telles libertés ! Vous abusez des services rendus pour m'imposer votre morale, dont je n'ai que faire ! Qu'est-ce que je vous dois pour Savinia ? Combien reste-t-il à payer à la sage-femme, pour le tout ?

Il l'obligea à donner les chiffres et lui versa la somme.

— Voilà, fit-il, nous sommes quittes. Dites à Savinia que je lui enverrai cinq cents francs pour l'aider à se tirer d'affaire. Elle est comptable de son métier, et, de plus, instruite. Elle s'en tirera comme les autres.

Et faisant allusion à Piédro Ramez, dont le souvenir ne le quittait jamais :

— D'ailleurs, ajouta-t-il, si Savinia vient à manquer d'argent, elle saura mieux que moi où en trouver. Je vous autorise à le lui rappeler de ma part ; elle comprendra l'apologue ; quant à vous, la mère, je vous donne vos huit jours. Je n'ai plus besoin de vos services.

Il sorbit sans voir l'expression de douleur qu'contractait le visage de Césarine.

Ce jour-là, tout le Paris parieur se précipitait aux courses de Longchamps.

Jacques Brémond, subventionné, renté par la mère de Marcel, ne pouvait manquer à ce rendez-vous.

Il suivait depuis deux mois une heureuse martingale en pariant sur un jockey en vogue, William Lixon.

— Si j'avais eu de l'audace, se disait-il avec amertume, j'aurais gagné cent mille francs ; j'ai manqué d'astuce.

La veille, il s'était rendu, avenue de l'Opéra, au bar fréquenté par le célèbre Lixon, dans l'espoir de lui soutirer un renseignement utile pour les courses du lendemain.

Agé de vingt-deux ans, ce jockey en paraissait à peine seize. Maigre, desséché par le régime de sobriété que ces professionnels sont obligés de suivre pour ne pas augmenter de poids, il produisait l'effet d'un petit homme desséché dans un livre.

Au bar, il absorbait lentement le soir, au retour des courses, deux absinthes consécutives en fumant force cigarettes.

On le disait marié ; mais personne n'avait jamais vu sa femme avec lui. Il était fils et petit-fils de jockey.

Jacques essaya de le prendre par la vanité.

— Bonsoir, master William Lixon, lui dit-il, vous m'avez fait gagner deux courses, la semaine dernière. Vous êtes le prince des jockeys.

L'Anglais, relevant la tête, toisa le grand garçon qui lui adressait ce compliment et lui répliqua avec le flegme britannique :

— Vous me comblez d'éloges aujourd'hui parce que vous avez gagné sur moi ; mais que je vienne à vous faire perdre votre bénéfice, je ne serai plus à vos yeux qu'une mazette. La vérité, monsieur,

est que je suis en veine et que vous en profitez. Méfiez-vous de ma déveine, c'est le meilleur *truyau* que je puisse vous donner.

Cela dit, il prit son verre et s'en fut à l'autre extrémité du comptoir.

Jacques, vexé, regrettait sa vaine tentative d'interview.

William Lixon, accoudé au comptoir, semblait absorbé dans la contemplation de la caissière, robuste gaillarde qui, à la suite d'un pari, l'avait porté un jour à bras tendu d'un bout à l'autre de la salle.

Jacques ne pensait plus à lui lorsque, soudain, il le vit abandonner son verre à moitié plein et sortir précipitamment.

Il observa le manège de l'Anglais et demeura stupéfait en apercevant sur le trottoir le docteur Pelligrani qui tendait amicalement sa main gantée au jockey.

Le rastaquouère était en grande tenue de gentleman.

Jacques sortit à son tour et fila les deux compères.

— Enfin, je le tiens ! murmurait Jacques avec une colère croissante.

Convaincu que le docteur avait tramé sa perte le soir où il s'était fait prendre en flagrant délit de tricherie au cercle des Amateurs-Réunis, il n'attendait que l'occasion de lui administrer une volée en règle.

Pelligrani quitta le jockey derrière l'Opéra sans se douter du danger qui le menaçait.

Aussi recula-t-il de trois pas en se trouvant en face de sa victime.

Il essaya même de chercher son salut dans la fuite ; mais Jacques ne lui en laissa pas le temps.

Sa poigne s'abattit sur l'épaule du rastaquouère.

— Je devrais t'asseommer sur place, lui dit-il ; mais il y a trop de monde autour de nous pour que je puisse m'accorder cette satisfaction sans être inquiété par la police.

Pelligrani, revenu de sa frayeur et reprenant son sang-froid, se mit à rire avec un parfait naturel.

— J'ai lu de suite dans votre physionomie, dit-il, vos mauvaises intentions à mon égard. C'est ce qui vous explique mon attitude. Au lieu de me chercher chicane, vous feriez mieux de me demander communication du *truyau* que William Lixon vient de me passer.

Tout joueur est facilement désarmé par un adversaire qui lui offre le moyen de gagner à coup sûr.

Jacques lâcha son homme ; mais, avant de parler *truyau*, il l'interrogea sur la scène du tripot.

— Avouez, lui dit-il, que vous connaissez le baron de la Bistaille ?

— Oui, j'ai même fait quelques bonnes affaires avec lui et, l'autre soir, au cercle, quand je vous vis assis à sa droite, à la table de jeu, j'espérais qu'il vous ferait décaver Ramello. Je ne m'explique pas comment cet Espagnol, qui est un pigeon des plus réussis, a pu deviner que vous teniez en main des cartes préparées.

Emporté par son ressentiment, Jacques saisit au bras le rastaquouère et, le regardant avec des yeux flamboyants :

— Moi, dit-il, je m'explique tout. Cette horrible aventure m'a trop coûté d'humiliations pour que je n'en aie point sondé et resondé les causes cachées. J'ai un ennemi terrible qui a juré ma perte et vous êtes à sa solde.

— Allons donc ! répliqua le rastaquouère, vous êtes fou, mon cher ami.

Mais Jacques, qui l'avait obligé à s'arrêter, lui dit à l'oreille, d'une voix sifflante :

— Mon ennemi n'est autre qu'Antonio Armanzor, le secrétaire de Piédro Ramez. Il a juré qu'il aurait mon sang, tout mon sang. Non content de m'avoir fait blesser en duel par Don Aquilar, il m'a déshonoré. Je ne me relèverai jamais de cette accusation de tricherie, de cette prise en flagrant délit dans un cercle de Paris. Et c'est vous, misérable ! qui m'avez, de complicité avec Ramello et le baron de la Bistaille, attiré dans ce guet-apens.

— Moi ! moi ! s'écria le docteur. Vous me contez une histoire des *Mille et une Nuits*. Cette aventure vous fait voir des trappes ouvertes sous chacun de vos pas.

Un rassemblement se forma autour d'eux et força leur fut de baisser le ton et de s'éloigner.

Les dénégations énergiques du rastaquouère avaient d'ailleurs ébranlé la conviction de Jacques.

Souvent le fils de Rassajou s'était demandé si ses soupçons avaient une base sérieuse. Le misérable les avaient conçus dans la fièvre ; ils pouvaient être le fruit de son imagination surexcitée.

Il lui avait bien semblé apercevoir, lors de son duel, la silhouette du bouffon ; mais ce pouvait être une de ces hallucinations que la science moderne explique.

— Je connais Antonio, lui dit le rastaquouère : il a pu vous menacer dans un accès de fureur ; mais il y a beau jour qu'il vous a oublié.

— Et son maître ? demanda Jacques ; ne croyez-vous pas Piédro Ramez capable de tout pour se venger ?

—Lui ! s'écria le docteur, il est bien trop ami de sa tranquillité, de son bien-être, pour se donner le tracas d'une vengeance. C'est le blasé par excellence. Laissez-là ces combinaisons romanesques, revenez à la réalité et réjouissez-vous de m'avoir rencontré ; car je dispose d'un tuyau dont je vous ferai profiter si vous voulez bien me rendre votre amitié et votre confiance. Acceptez-vous de dîner avec moi ?

La colère de Jacques était tombée peu à peu.

Il suivit son amphitryon dans un restaurant du boulevard des Capucines.

Tous deux s'attablèrent en un coin isolé, de façon à pouvoir causer sans être entendus.

Mais la conversation n'était pas facile entre ces deux hommes qui se surveillaient mutuellement.

—Et votre charmante patricienne ? demanda Pelligrani, vous ne m'en parlez pas ?

Jacques fit un geste d'impatience.

Le docteur n'attendit pas la réponse.

Il se hâta de parler de choses intéressantes pour son invité. Très ferré sur les courses, il eut l'intérêt par des révélations sur les tricheries des hippodromes.

Il réservait son tuyau pour le dessert.

Jacques, à qui il répugnait de devoir quelque chose au rastaquouère, ne se hâtait pas de lui rappeler sa promesse.

Il se décida enfin à amener l'entretien sur ce terrain.

—Alors, dit-il, vous avez la confiance de William Lixon ?...

—Oui, mon cher. Faut vous dire que j'ai été témoin à son mariage. En général, il est sobre de renseignements. Il n'est jamais sûr de lui, encore moins du cheval qu'il monte. Voici ce qu'il me disait tout à l'heure :

"Je considère les parieurs comme autant d'insensés qui ne se doutent même pas des difficultés de la victoire.

"Pour qu'un cheval, si favori soit-il, arrive naturellement bon premier, il faut :

"1o Que son propriétaire ait donné au jockey les ordres avec autant d'habileté que de bonne foi, car de sa tactique dépend le succès ;

"2o Que l'entraîneur lui ait prodigué, plusieurs jours avant la course, les soins et la préparation nécessaires ; le moindre surmenage dans un essai peut être une cause de défaite ;

"3o Que le *lud* (apprenti jockey) s'intéresse au gain de l'épreuve en surveillant la nourriture du *crak* ; il lui suffit pour le faire battre de l'empêcher de dormir la veille de la course ;

"4o Que le jockey enfin monte en interprétant les ordres avec intelligence et dévouement, sans les outrepasser, sans les prendre dans un sens étroit et perfide, et qu'il s'emploie à gagner."

—Comme vous voyez, termina Pelligrani, mon homme joint la méfiance à la prudence. Il ne croit à l'honnêteté de personne.

—Pas même à la sienne.

Pelligrani approuva le mot par un sourire de courtisan.

—Bref, dit-il, ce bout d'homme m'a confié tout à l'heure, sous le sceau du plus grand secret, qu'il perdrait demain ses deux courses à Longchamps, et que c'est *Magicien* qui arrivera bon premier à la première course.

—Pas possible ! *Magicien* ! une rosse !

—On l'avait, paraît-il, ménagé jusqu'ici ; mais demain, supérieurement entraîné, il fera merveille.

Jacques n'était pas convaincu.

—Jouerez-vous sur *Magicien* ? demanda-t-il sans quitter du regard le rastaquouère.

—Parbleu ! fit ce dernier. Et avec d'autant plus d'entrain que William Lixon vient de me confier cinq cents francs pour parier contre lui.

—Quelle filouterie ! fit Jacques, sans penser qu'il prêtait à rire au docteur.

Il ajouta :

—Je vous remercie néanmoins. On peut toujours risquer une dizaine de louis sur ce tuyau. S'il crève, on n'en mourra pas.

—Moi, affirma Pelligrani, j'irai de mon reste.

—Vous vous emballez...

—Si j'avais dix mille francs, je les risquerais sur *Magicien* ; je n'en ai que cinq mille... qui ne doivent rien à personne, attendu que j'ai oublié les noms de mes créanciers.

—Que faites-vous, ce soir ?

—Je rentro me coucher de bonne heure, afin d'être en forme demain à Longchamps.

—Et vous ?

—J'irai faire un tour au concert du *Carillon* et je regagnerai mon domicile.

—Très sage. Alors, à demain, on se retrouvera sur le champ de bataille.

Pelligrani paya la note, revêtit son ample manteau, et se dirigea vers la porte, disant :

—Je vous accompagne jusqu'au *Carillon* pour faire la digestion, mais pas plus loin. Je tiens à être en forme demain.

Le concert de *Carillon*, rue de la Tour-d'Anvergne, est un des plus suivis des cabarets de Montmartre. On y va pour entendre de la vraie musique interprétée par les bons chanteurs.

Après avoir quitté Pelligrani sans lui serrer la main, Jacques entra machinalement au *Carillon*.

Y venait-il pour chercher un plaisir artistique, une occasion de se dilater la rate ?

Les gens de son espèce sont insensibles à toute manifestation d'art.

Jacques Brémont écouta, sans comprendre, le début du concert.

L'image de Savinia, morte empoisonnée, s'imposait à lui.

Et songeant aux conséquences de ce suicide, il redoutait l'enquête que la justice ne manquerait pas de faire.

—Si la presse s'empare de l'affaire, pensait-il, Mme de Fallière, qui lit les journaux, saura tout.

Il n'avait pas prévu ces complications avant de mettre le poison à la portée de Savinia, avant de réduire la malheureuse au désespoir.

Il se reprochait de n'avoir pas assez réfléchi à l'avance.

—Que mon nom, se disait-il, vienne à être jeté en pâture à la curiosité publique et il se trouvera quelqu'un pour informer la justice que je suis un voleur impuni, qu'on m'a pincé à un cercle en flagrant délit de tricherie.

Il ne se sentait plus en sûreté dans son pays.

Le rôle qu'il jouait à Châteauroux lui pesait. Et, dans sa hâte d'aller chercher au loin la fortune, il était décidé à extorquer une grosse somme à la mère de Marcel.

Mais par quel moyen y arriver ? La comtesse, avertie par lettre anonyme, savait qu'il était joueur. Elle lui assurait l'existence ; mais elle refuserait de se dépouiller pour lui d'une partie de sa fortune.

—J'aurais dû patienter, se reprochait-il. Rien ne m'empêchait de changer de local, de disparaître en lâchant Savinia. La comtesse ne fera pas de vieux os. Sa maladie de cœur l'emportera quand je voudrai ; je n'aurais qu'à lui causer deux ou trois gros chagrins. Une bonne mère, c'est si impressionnable !

Telles étaient les pensées que cet étrange spectateur roulait dans sa cervelle au concert de *Carillon*.

On riait autour de lui, on applaudissait, et il restait impassible, tout entier à ses craintes, à ses combinaisons.

Il ne s'aperçut de la fin du concert qu'en voyant le public se lever pour gagner la porte.

Il sortit le dernier.

Elle accepta la pièce ; mais une larme, une vraie larme perla dans ses grands yeux, qui avaient dû être fort beaux.

Il atteignait la porte lorsqu'une main le toucha amicalement à l'épaule.

Il se retourna et pâlit en se trouvant en face de Polipoulo.

Pourtant, ce dernier lui montrait le visage le plus souriant du monde, disant :

—Que je suis heureux de vous retrouver en si bonne santé !

Jacques se rassura.

—Sortons, dit-il, on ne peut pas causer tranquillement dans cette boîte.

Aussitôt dehors, Polipoulo passa son bras sous celui de Jacques.

Il prenait ainsi possession de lui.

—Cher monsieur Brémont, lui dit-il, veuillez me considérer comme un ami sincère, un ami capable de se compromettre en votre faveur.

Jacques, stupéfait, laissait parler l'intrigant, se doutant bien que son discours se terminerait par un emprunt à fonds perdus, vulgairement appelé *tapage*.

—L'autre soir encore, continua le docteur, j'ai failli me faire expulser du cercle pour avoir pris votre défense. Car, je n'en doute pas, vous avez été victime d'une exécrable machination. Quelqu'un qui avait intérêt à vous perdre a glissé une *portée* dans votre jeu, et...

—Pardon, interrompit Jacques, je n'ai pas besoin de vos condoléances. Si vous savez quelque chose de précis sur le complot tramé contre mon honneur, confiez-le-moi et je vous récompenserai sur-le-champ.

Le docteur garda un instant le silence comme s'il recueillait ses souvenirs ; puis il avoua pitoyablement qu'il ne savait rien de précis.

—Je m'en doutais, dit Jacques. Permettez-moi de vous poser quelques questions ?

—Tout à votre service.

—Êtes-vous retourné au cercle après votre vaine tentative pour extraire la balle que Ramello m'avait logée dans l'épaule ?

—Hélas ! oui, car cela m'a fait perdre un de mes meilleurs clients qui m'avait appelé d'urgence et ne m'a revu que deux jours après. Ah ! le jeu, il m'a tout pris : ma fortune, ma science, mon caractère, ma santé ; il ne me laissera en paix qu'après m'avoir couché dans le cercueil.

Cette fois, le docteur Polipoulo avait parlé avec conviction.

—Trêve de jérémiades ! dit le fils de Rassajou. Ce soir-là, avez-vous retrouvé au cercle mon adversaire ?

—Non, et même j'ajouterais qu'il n'y a jamais reparu.

—Ah ! fit Jacques. Ce n'est pas tout ; que pensez-vous des témoins de mon duel ; l'ingénieur Valori et le comte Lamberti de Palorme ?

—Ce sont deux rastaquouères accomplis.

—Les avez-vous revus, ce soir-là ?

—Oui, monsieur Brémond, et j'ai même remarqué qu'ils avaient, contrairement à leur habitude, le porte-monnaie bien garni.

—Ah ! ah ! fit Jacques, les misérables ! ils avaient touché le prix du sang.

S'adressant à son compagnon :

—Et vous-même, cher docteur, n'aviez-vous pas aussi quelques billets de cents francs en poche, ce soir-là ? Car vous étiez de la fête et l'on vous devait des honneurs.

—Moi ! s'écria indignation Polipoulo, je n'avais, sur l'honneur, que les cinq louis que votre femme m'avait donnés !

—C'est bien, n'en parlons plus. Avez-vous remarqué si mes deux témoins étaient de l'intimité de Ramello ?

—Je ne saurais vous le dire.

—Connaissez-vous Pelligrani ?

Le docteur hésita à répondre.

—Oui, dit-il enfin ; tous les joueurs connaissent Pelligrani.

—Était-il en bons rapports avec Ramello ?

—Il le tapait ; il tape tout le monde quand il est décafé. On l'appelle le *Roi des tapeurs*.

Jacques sentit qu'il n'avait plus renseignement utile à tirer de cet individu.

Il regrettait même de lui en avoir tant demandé.

Le fait eut d'être relancé dans une brasserie par Polipoulo le mettait en défiance.

Était-ce un simple hasard de rencontre ? N'y avait-il pas là-dessous quelque nouvelle combinaison d'Antonio ?..

—Merci pour vos renseignements, dit Jacques. Je vous autorise à me taper d'un louis, pas davantage.

—Il m'en faudrait cinq, monsieur Brémond.

—Décidément, c'est votre chiffre. Vous ne les donnez pas, vos consultations !

—Excusez-moi, monsieur Brémond ; mais je vais passer la nuit au tripot de la Baronne et je ne pourrais m'y présenter décomptant les mains vides.

Jacques avait entendu parler de ce tripot, tenu par une femme connue sous le nom de baronne de Val-Doré et qu'on disait protégée par la police.

—Comment ! docteur, fit-il, vous fréquentez de pareils bouges ?

—J'y trouve des clients et j'y ai souvent de la veine. La partie sera très forte, cette nuit. Je tâcherai d'y gagner les mille francs nécessaires à mon échéance de la fin du mois.

Une mauvaise idée venait de germer dans la cervelle du fils de Rassajou.

—Est-ce que, demanda-t-il, vous retrouverez chez la baronne quelques membres du cercle ?

—Pas un seul ! répondit le docteur avec une précipitation que Jacques eut le tort de ne pas remarquer.

—En êtes-vous bien sûr ?

—Absolument.

—Pouvez-vous me présenter à la baronne ?

Le docteur Polipoulo détourna la tête pour cacher sa satisfaction.

Comme il ne répondait pas immédiatement, Jacques interpréta ainsi son hésitation :

—Vous avez peur de vous compromettre en introduisant dans ce bouge un joueur disqualifié au cercle ? Ah ! mes ennemis ont bien travaillé : ils m'ont rendu indigne même d'être reçu chez la baronne !

—Ne vous emballez pas ainsi, dit le docteur. Je ne demande pas mieux que de vous introduire dans la galère ; mais si, par malheur, vous perdez, il ne faudra pas m'adresser de reproches. Seulement, je vous demanderai de me rendre le petit service en question.

—C'est entendu. Est-ce loin d'ici ?

—A deux pas, rue Condorcet. Rien ne presse : la séance est précédée d'une sauterie et nous ne sommes pas en tenue de soirée. Ah ! la baronne fait bien les choses ; on trouve à ses fêtes tous les plaisirs réunis, y compris le buffet où coale le champagne à discrétion. Il est vrai qu'elle se rattrape sur la cagnotte, et largement. Certaines nuits de baccara lui ont rapporté jusqu'à deux cent mille francs. A ce prix-là, on peut régaler son monde avec de la tisane champagnisée.

Vers trois heures du matin, tous deux débarquaient sur le palier de la baronne.

Arrivé là, Polipoulo prit la précaution de réclamer à son compagnon les cinq louis.

Ce dernier s'exécuta d'assez bonne grâce.

Le docteur frappa six coups à la porte, conformément au règlement de la maison.

Un domestique en grande livrée leur ouvrit ; mais, à la vue de Jacques, il dit à Polipoulo :

—Je vais chercher Mme la baronne ; car il m'est interdit de laisser pénétrer dans les salons aucun étranger.

Il revint un instant après la maîtresse du lieu.

L'admission de Jacques ne fut pas longue à obtenir.

—C'est bien, dit-elle, je vois que nous avons affaire à un gentleman. Seulement, je dois prévenir monsieur qu'une fois entré ici on n'en peut plus sortir qu'à six heures du matin. C'est le règlement de la maison. Une brebis galeuse, une *castrole*, comme on dit, pourrait se glisser chez moi et nous ramener la police. On est bien obligé de prendre ses précautions.

Jacques approuva d'un signe de tête.

La baronne les fit passer par un long couloir aboutissant à la salle de jeu.

Elle leur ouvrit la porte du temple et s'en fut à ses cuisines pour surveiller les apprêts du souper gratuit qui, d'habitude, couronnait cette fête nocturne.

La salle de jeu, assez vaste, était bondée de joueurs et de joueuses installés autour d'une longue table.

La partie était forte.

Aussi le plus grand silence régnait-il, troublé seulement par les litanies du croupier : *Faites vos jeux, les jeux sont faits, rien ne va plus*.

Jacques commença par s'assurer si, comme la lui avait affirmé Polipoulo, il n'y avait là aucun des témoins de sa honte.

Il respira plus à l'aise en ne voyant que des visages inconnus.

Oubliant enfin ses sombres préoccupations, le fils de Rassajou s'approcha de la table et essaya sa veine.

Il jetait un billet de cent francs sur le tapis vert, gagna le coup, profita d'une passe et réalisa ainsi sept cents francs de bénéfice.

—Si je m'en tenais là, dit-il, so serait de la prudence.

Il s'abstint de jouer jusqu'à la fin de table et s'en trouva bien, la veine étant revenue au banquier.

Pour s'épargner la tentation, il passa dans un petit salon attenant à la grande salle et où quelques déçus se consolait en buvant des bocks.

Il commanda au garçon une bouteille de champagne, alluma un cigare et se mit à boire tout seul dans son coin.

Il avait besoin de s'étourdir : une figure blanche, convulsée par les souffrances de l'agonie, passait constamment devant ses yeux ; Savinia s'imposait à lui, Savinia dont il ne devait apprendre le sauvetage que le lendemain matin.

Des jeunes gens causaient à la table voisine avec une femme qui ne pouvait se consoler de la perte d'un billet de cinq cents francs.

Jacques ne les entendait pas.

Cependant un nom, prononcé par elle, appela son attention.

—Encore, avait-elle dit, en soupirant, si Pelligrani n'avait pas fait Charlemagne ! Le docteur ne me refuse jamais cinq louis quand il gagne.

—C'est un bon type, dit un des consommateurs, mais quel roublard !

—Moi, fit un autre, je le crois capable de tout pour se procurer de l'argent, lorsqu'il est à la côte. Il y a deux bêtes en lui : le mouton qui se laisse tondre la laine sur le dos et l'oiseau de proie qui guette toutes les occasions de se ravitailler.

—Combien a-t-il gagné ce soir ? demanda la jolie fille.

—Cinq à six mille francs.

—Où puise-t-il tout l'argent qu'on lui voit depuis quelque temps ?

Un troisième consommateur déclara mystérieusement !

—Quelqu'un de bien informé m'a affirmé qu'il était l'homme à tout faire d'un riche Brésilien qui demeure à Nice.

Jacques n'avait pas perdu un mot de ce dialogue.

Ainsi donc, Pelligrani qui lui avait affirmé, en le quittant, son intention de se coucher de bonne heure pour être "en forme" le lendemain, était venu chez la baronne, y avait joué et s'était retiré en faisant Charlemagne.

Que signifiait le mensonge du rastaquouère ?..

Jacques poussé par une crainte instinctive, méfiant de sombres pressentiments, repassa dans la salle de jeu et chercha le docteur Polipoulo.

La table venait de finir, on mettait la banque aux enchères et les assis faisaient place aux joueurs debout.

Polipoulo, qui avait eu un quart d'heure de veine, comptait et recomptait son bénéfice, lorsque Jacques l'interpella ainsi :

—N'êtes-vous pas venu ici dans la soirée avant de m'avoir rencontré à la brasserie ?

Cette demande, adressée à brûle-pourpoint, fit passer Polipoulo par toutes les couleurs.

—Pourquoi cette question ? balbutia-t-il.

Jacques ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

—Vous avez vu ce soir votre ami Pelligrani ?

— Mon ami ! un faux docteur ! un ignorant ignorantissime qui n'est même pas bachelier.

Et prenant l'air fâché :

— Monsieur Brémond, je ne permets à personne de me lancer des insinuations malveillantes. J'ai quelques amis à Paris ; mais je ne les choisis parmi les rastaquouères.

Et comme Jacques dardait sur lui des regards flamboyants de colère :

— Je vous dois cent francs, lui dit-il, les voici. Nous sommes quittes, n'est-ce pas ? Je vous ai fait trop d'honneur en vous introduisant ici. Veuillez me laisser en paix.

Et Polipoulo, qui ne manquait ni de souplesse, ni d'à-propos, tourna les talons.

Jacques ne savait que penser. Des craintes confuses l'agitaient.

Il aurait voulu sortir immédiatement de ce repaire ; mais le règlement inflexible de la baronne l'obligeait à rester jusqu'à six heures du matin !

Il retourna à sa bouteille de champagne, la vida en fumant force cigarettes.

À trois heures du matin, il reprit confiance.

Jacques était légèrement ivre. Les pensées se faisaient de plus en plus vagues dans son esprit.

De sa place, il suivait la partie par les annonces du croupier ; il n'en perdait pas un coup.

Toutes les banques sautaient les unes après les autres ; c'était le triomphe des petits capitaux sur les grosses masses.

— Imbécile que je suis ! se disait Jacques : si j'avais continué à pointer, j'aurais décuplé mon bénéfice.

Le croupier annonçait : la banque est aux enchères."

Personne ne répondit à cette invite.

Les banquiers en avaient assez

— L'appel pour le chemin de fer ! cria le croupier.

C'était le jeu préféré de Jacques, chaque joueur y étant banquier à son tour on pouvait limiter sa mise.

Il se leva machinalement et alla se faire inscrire au tableau.

— Votre nom ? lui demanda le garçon d'appel.

Il hésita une seconde et, craignant que sa personnalité ne fut connue de quelques-uns, il répondit :

— Marcel.

C'était le seul nom qui, dans son trouble, lui était venu à l'esprit !

À ce moment, tous les joueurs se trouvèrent serrés les uns contre les autres devant le tableau d'appel.

Jacques eut de la peine à se dégager pour gagner sa place.

En écartant les basques de sa jaquette pour s'asseoir, il sentit de la lourdeur dans une des poches.

— Qu'est-ce que cela ? se dit-il.

La sueur froide lui vint au front en constatant qu'une main inconnue avait glissé dans sa poche un paquet de cartes.

Il fit du regard le tour de la salle pour tâcher de découvrir l'auteur de ce guet-apens.

Cette inspection demeura infructueuse ; tous et toutes avaient les yeux fixés sur le croupier, occupé à mêler les six jeux de cartes composant la taille de chemin-de-fer.

Que faire en pareille circonstance ? un honnête homme eût dénoncé la chose ; mais le fils de Rassaïou avait des raisons pour ne pas se poser en héros de probité.

Il importait cependant de se débarrasser au plus tôt de ces pièces à conviction ; l'ennemi caché en ce lieu redoutable ne manquerait pas d'accuser de tricherie le nouveau venu et de le confondre en le faisant fouiller sur place.

Jacques occupait la table numéro 5. Dans un instant, il prendrait la main.

L'accusation redoutable était imminente

Jacques sentit qu'il était perdu s'il touchait aux cartes que son voisin de gauche allait lui tendre.

Une inspiration le sauva.

À son tour de jouer, il déclara d'une voix forte :

— Je passe la main.

— Vous n'en avez pas le droit, fit observer le croupier.

— Ça m'est égal, riposta Jacques.

— Pourquoi ?

— Parce que...

— Alors, levez-vous et cédez votre place au premier rentrant.

— Soit !

Il se conforma au règlement.

Ce qu'il avait prévu se réalisa : le joueur qui prit sa place bénéficia d'une passe de dix.

Jacques, debout derrière lui, souriait triomphalement :

Le complet était clair : on avait favorisé son tour pour pouvoir l'accuser de vol.

— Ah ! ah ! pensait-il, tu ne me tiens pas encore, seigneur Antonio !

Il ne se rassura tout à fait qu'après avoir jeté sous un meuble les cartes qu'on avait glissées dans sa poche.

— Je l'ai échappé belle ! pensait-il.

Et pensant soudain que l'ennemi pouvait essayer de prendre sa revanche en lui tendant un nouveau piège, il résolut de fuir sans plus tarder ce lieu maudit.

Le règlement de la baronne n'était pas fait pour l'intimider.

Il gagna l'antichambre.

Là, sommeillait sur une chaise le larbin de garde.

Jacques essaya d'ouvrir la porte.

Elle était fermée à clef.

Au bruit, le larbin se réveilla. En un clin d'œil il fut debout.

— Monsieur sait bien, dit-il, qu'on ne sort pas avant six heures.

Une rage indicible s'empara de Jacques.

S'approchant du larbin, les poings en avant :

— Si tu ne m'ouvres pas, s'écria-t-il, je t'assomme pour avoir la clef !

L'autre recula, épouvanté ; mais il eut encore le sang-froid d'appuyer sur un bouton de sonnette électrique.

À ce signal, la patronne accourut.

— Faites-moi ouvrir, lui dit Jacques d'une voix sifflante, ou sinon je mets le feu à la baraque.

— Pourquoi voulez-vous partir avant l'heure ? demanda-t-elle.

— Je n'ai aucune explication à vous donner.

Et saisissant aux poignets la commère, il lui causa une telle peur qu'elle s'écria :

— Cet homme est fou ! Laissez-le partir, Baptiste.

Le larbin obéit.

Mais à peine avait-il ouvert la porte qu'une bande d'agents en bourgeois sous la direction d'un officier de paix fit irruption dans l'antichambre.

Jacques tenta de se glisser derrière eux. Il en fut empêché par la force.

Deux agents le repoussèrent dans le couloir pendant que les autres, tombés à l'improviste dans la salle de jeu, opéraient, au nom de la loi, la saisie des enjeux.

C'était un concert assourdissant d'imprécations, de cris de femme, d'injonctions administratives.

Le commissaire chargé de cette descente de police arriva le dernier, fit mettre les prisonniers sous bonne garde, et s'installa dans la chambre à coucher de la baronne, pour dresser son procès-verbal.

Les interrogatoires commencèrent.

Jacques fut appelé un des premiers.

Il dut déclarer son état-civil, sa profession, son adresse.

— Vous êtes signalé comme grec, lui dit le magistrat. On vous a pris en flagrant délit au cercle des "Amateurs-Réunis" ; mais personne ne vous ayant dénoncé, l'affaire n'a pas eu de suites.

— C'est faux ! s'écria Jacques.

— Plus bas, jeune homme. Veuillez retourner devant moi toutes vos poches ?

— Pourquoi cette humiliation ? Je suis un honnête homme et...

— Pas de phrases ! dit le commissaire. On sait que vous êtes intelligent et instruit, ce qui vous rend d'autant moins excusable.

S'adressant aux agents :

— Fouillez-moi cet homme.

Jacques dut en passer par là. Il écumait de fureur.

Le commissaire examina les papiers trouvés sur lui et, n'y trouvant rien de suspect, les lui rendit.

Vous êtes libre, dit-il ; mais je vous avertis qu'on a l'œil sur vous et que si jamais vous vous faites pincer, la justice connaîtra vos antécédents et ne vous ménagera pas.

Jacques se retira en chancelant comme un homme ivre.

Il croyait rêver.

Dans l'antichambre, la baronne lui lança ces mots :

— Sale mouche ! tu m'as fait prendre par la police ; mais on te le revendra. Ça te coûtera plus cher que ça t'aura rapporté !

Discuter avec cette femme en présence des agents eût été peine perdue.

Jacques sortit en haussant les épaules.

Dans la rue le froid du matin le glaça jusqu'aux os.

Il héla un fiacre, y monta, et se fit conduire à un restaurant des Halles.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

SIX PIÈCES FACILES

L. NARICI.

N° I.— Chant de printemps

Musical notation for the first system of 'Chant de printemps'. It consists of a grand staff with piano accompaniment on the left and a vocal line on the right. The piano part includes a treble and bass clef. The vocal line is in a soprano clef. Dynamics include *p* and *pp*. The tempo is marked *Cantabile* with a quarter note equal to 92 (♩ = 92). The instruction *le chant à la basse bien en dehors* is written below the vocal line.

Musical notation for the second system of 'Chant de printemps', continuing the piano accompaniment and vocal line from the first system.

Musical notation for the third system of 'Chant de printemps', continuing the piano accompaniment and vocal line.

Musical notation for the fourth system of 'Chant de printemps', continuing the piano accompaniment and vocal line. Dynamics include *ff*.

Musical notation for the fifth system of 'Chant de printemps', continuing the piano accompaniment and vocal line. Dynamics include *p*.

Musical notation for the sixth system of 'Chant de printemps', continuing the piano accompaniment and vocal line. Dynamics include *p*. The instruction *le chant bien en dehors* is written below the vocal line.

Musical notation for the seventh system of 'Chant de printemps', continuing the piano accompaniment and vocal line. Dynamics include *p*. The instruction *poco rit.* is written above the system.

Musical notation for the eighth system of 'Chant de printemps', continuing the piano accompaniment and vocal line. Dynamics include *rit.*

Musical notation for the ninth system of 'Chant de printemps', continuing the piano accompaniment and vocal line.

N° 2. — Chasse

First system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The tempo is marked *rit* and *a Tempo*. The music includes various note values and rests.

Second system of musical notation, continuing the piece with complex rhythmic patterns and dynamics.

Third system of musical notation, featuring dynamic markings such as *ppp* and *p*.

Fourth system of musical notation, with dynamic markings including *ppp*.

Fifth system of musical notation, concluding the first page with various musical notations.

Sixth system of musical notation, starting with the dynamic marking *PIANO* and a tempo marking $\text{♩} = 112$. It includes a phrase marked *f*.

Seventh system of musical notation, featuring a phrase marked *f* and the instruction *si pass les ronds*.

Eighth system of musical notation, continuing the musical development.

Ninth system of musical notation, showing various rhythmic and melodic lines.

Tenth system of musical notation, concluding the second page.

L'Humidité des Arbres

Nous avons déjà appelé l'attention sur l'extrême humidité qu'occasionne le voisinage des grands bois et des forêts et même de quelques arbres. On a beaucoup trop l'habitude, surtout parmi les gens de la ville, de passer, en été, des heures à l'abri de la lumière, à l'ombre des grands arbres. On y conduit les enfants, même les bébés, sous prétexte qu'ils n'ont, ainsi, rien à craindre des rayons solaires. Assurément, il faut se défier des rayons directs du soleil ; mais la lumière est l'agent microbicide par excellence et il ne faut pas redouter la lumière ; bien au contraire. Celui qui vit en pleine lumière présente un tout autre aspect que celui que celui qui vit sans cesse dans la demi-obscurité des appartements. La plante obligée de croître à l'ombre est sans vigueur.

Mais non seulement le voisinage des arbres est mauvais parce qu'il enlève la lumière, le meilleur des agents vivificateurs, mais parce qu'il crée un milieu particulièrement humide. Et l'excès de vapeur d'eau dans l'air retentit sur la santé. L'humidité gêne les fonctions de la peau, empêche la perspiration, ralentit les oxydations, etc. Résultats directs : malaises, maux de tête, névralgies, troubles circulatoires, rhumatismes, gouttes, etc. Il faut se défier de l'humidité, qui amène encore des refroidissements, des rhumes, bronchites, pleurodynies, etc.

L'arbre est un producteur de vapeur d'eau. Il en enlève au sol de grandes quantités, et il en répand ensuite d'autant plus qu'il en a absorbé.

Voici quelques chiffres qui se rapportent surtout aux céréales et qui montreront jusqu'à quel point une plante peut disséminer de vapeur d'eau autour d'elle. Toutes les plantes transpirent ; les arbres un peu forts encore davantage. L'humidité des plantes de culture est grande ; mais encore, comme elle est produite dans des régions découvertes, elle n'offre pas grand inconvénient, le vent la transportant partout. L'humidité des arbres, au contraire, et des bois surtout, ne se mêle pas facilement à l'air ; elle reste sur place, emprisonnée sous les feuilles, dans le feuillage des branches. Aussi l'air est-il souvent voisin de son degré de saturation sous les bois ! Les rhumatisants et tous les débilés feront bien de ne pas rester dans les bois après les jours pluvieux.

Voici ce qu'un chêne isolé, portant 700,000 feuilles, élimine en cinq mois de végétation : 111,225 kilog. d'eau, d'après M. Van Tieghem ; soit 111 tonnes. C'est quelque chose. En général, on peut avancer que chaque feuille, en 24 heures, verse dans l'air son propre poids d'eau.

Un champ de choux verse, par hectare et par jour, 20,000 kilog. d'eau ; un champ d'avoine, 25,000 ; de maïs, 36,000 ; de blé, 73,000 ; d'orge, 77,000 kilog.

Voilà pourquoi il fait généralement plus humide en été à la campagne, dans le voisinage des champs, qu'à la ville : surtout dans la soirée.

En somme, en rase campagne, l'humidité est vite brisée par l'air en mouvement ; mais sous bois, l'air étant immobilisé, l'humidité y est presque toujours assez forte. Défions-nous donc de l'humidité des arbres !

HENRI DE PARVILLE.

La Jérusalem Moderne

Toutes différences gardées entre des cochers et des bateliers, on entre à Jérusalem comme on débarque à Jaffa, c'est-à-dire fort secoué. Nous trouvons à la gare des cochers après lesquels ceux de Baalbek sont une livrée de haut style. Encore plus mêlés et plus minables, mais aussi amoureux d'étranges fantasias, ces forabans, écume de vingt races, chargent sur de vieux fiacres, attelés d'haridelles, les voyageurs préalablement dévalisés, c'est-à-dire dépouillés de leurs bagages, par des portefaix qui ont escaladé les wagons avec une furia de pirates montans à l'abordage.

Voyageurs et bagages à peine réunis dans les fiacres, ceux-ci partent à fond de train sur une pente raide, qui traverse la vallée du Hinnom, et se relève brusquement pour gravir la colline de Sion. Ils rasent tour à tour les deux côtés du ravin ; ils se coupent et s'accrochent pour se dépasser, en s'enjuriant à pleine gorge. Notre cocher est un nègre. Les yeux hors de la tête, fouettant ses deux bêtes menées à rênes flottantes, il se grise de vitesse et de bruit.

Nous avons pu, durant cet étrange steeple, jeter un coup d'œil sur les abords de Jérusalem. A droite de la route, une haute muraille surmontée de créneaux et flanquée de tours, couronne l'escarpement. Elle s'appuie sur une forteresse massive, la cité de David. Sa position la préservant des attaques qui, toutes, des Romains aux Croisés, se portaient sur le front Nord, cette forteresse a été

remaniée dans ses parties supérieures, mais la base de la tour principale, avec ses gros blocs en bossage, est la même qu'au temps du roi prophète. A l'angle du bastion s'ouvre la porte de Jaffa, par laquelle, jusqu'à ces derniers temps, les pèlerins d'Europe entraient dans la ville. Ils arrivent aujourd'hui par la Porte-Nouve, récemment ouverte, en face d'un faubourg moderne, où se trouvent l'hôpital français de Saint-Louis, Notre-Dame-de-France, hôtellerie des pèlerins français, et le vaste établissement des Russes. Ces constructions sont monumentales et dignes de Jérusalem ; mais à côté d'elles, des auberges, des cafés, des magasins à l'européenne, donnent à ce coin de banlieue l'aspect d'un village provençal.

* * *

Pour visiter les environs de Jérusalem, peut-être est-il prudent de prendre une escorte ; il est certain, du moins, que cela fait vivre quelques soldats turcs. Au moment où nous sortons de Notre-Dame-de-France, à six heures du matin, un grand escogriffe nous attend pour nous accompagner. Il est long et sec, avec une figure de tristesse, un torse étique, une invraisemblable ouverture de jambes. Les manches de sa vareuse et les jambes de son pantalon s'arrêtent fort loin de ses poignets et de ses chevilles. Il a la courbache au poignet et le sabre autour des reins. Il prend la tête de notre groupe et, deux jours durant, sa grande ombre nous précèdera.

Au flanc du mont des Oliviers, le chemin s'élève presque à pic, poudreux et pierreux, écorchant la terre jaunâtre. Nous atteignons bientôt le sommet. Une haute tour le domine. Il faut renoncer à monter au sommet, car le gardien est allé à Jérusalem, emportant la clef. Notre regret est diminué par la vue qui se découvre du parvis de l'église. Il ne semble pas possible que, de là-haut, cette vue soit plus étendue et plus belle.

Des cercles concentriques de collines grises, séparées par des vallées bleuâtres, ondulent jusqu'à l'horizon. La mer Morte paraît à l'Est, au fond d'un entonnoir gigantesque, croulé à quatre cents mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Près de six lieues nous séparent d'elle, mais telle est la transparence de l'air qu'on la croirait toute voisine. D'ordinaire, sa nappe est d'un bleu doux. A cette heure, sous les rayons du soleil déjà haut, elle ressemble à un miroir terni. Cet aspect est plus conforme à la légende des villes englouties sous le bitume. Il complète la désolation de ce paysage couleur de cendre, où les taches de verdure disparaissent dans la lumière vibrante. On dirait une cuve infernale où dorment lourdement, sous une buée livide, des flots de plomb fondu. Un grand silence plane sur elle et il semble que, si on élevait la voix, le moindre son retentirait sur ce gouffre avec un fracas de tonnerre.

L'œil suit les contours de la nappe aussi nettement que sur une carte. Au Nord, l'embouchure du Jourdain ferme comme le manche du sombre miroir. Une végétation épaisse foisonne sur les rives du flouve et met quelque vie dans ce royaume de la Mort. Au delà de la mer, l'horizon s'adoucit un peu. Sur l'azur pâle du ciel tranchent les montagnes violettes du pays de Moab. L'une de leurs dentelures est la cime du mont Nebo, d'où Moïse, avant de mourir, découvrit la Terre promise. Du côté de l'Ouest, à certains jours, la Méditerranée se laisse apercevoir vers Jaffa. Ainsi, le prophète aurait embrassé, dans son dernier regard, toute la contrée que Dieu donnait à son peuple. Après la mer Rouge, le Sinaï et le désert, il aurait revu les flots qui battaient les bords d'où il avait arraché Israël captif....

GUSTAVE LARROUQUET.

DÉPIT FAVORABLE

G. Peignot, dans son recueil des *Testaments célèbres*, raconte ce qui suit :

Un neveu témoignait des attentions sans nombre à une vieille tante, qui sans doute n'était pas dupe de ces affectueux semblants.

Elle meurt. Dans ce pays, l'usage voulait qu'on ouvrit le testament d'un mort dans la chambre où était encore le cercueil.

Le neveu, qui s'attendait à être légataire universel, apprend que la défunte ne lui laisse absolument rien. Pris de fureur, il onvoit sur le cercueil un coup de pied, qui placé sur des chevâlets tombe et s'ouvre.

La secousse réveille la morte, qui n'était qu'en léthargie.

Elle apprend la cause de sa résurrection. " Allons, dit-elle, n'examinons pas le motif. J'ai une obligation majeure à mon neveu. Je l'en récompenserai. "

Elle vécut encore quelques années, au bout desquelles elle mourut définitivement. Et cette fois, son original bienfaiteur fut son héritier, de par la volonté qu'elle avait exprimée.

MÊME OCCUPATION

Madame. — Je vois par ce journal que le célèbre ministre protestant Clarke était autrefois serré-frein sur un chemin de fer.

Monsieur. — Je suppose que dans son nouvel état il continue... d'accoupler.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

Équipent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfactions absolues. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

399 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal

TEL. BELLE EAST 1114

L'orgueil est le bronze dont Dieu fond les grands hommes ; la vanité, le plâtre dont il surmoule les petits.

Pour Habillements de Printemps et d'Été, allez chez

N. LÉVEILLÉ

138 1/2 Rue St-Laurent

MONTREAL

Les Tweeds les plus nouveaux ou les plus variés, et une coupe toujours soignée. Une visite vous convaincra.

Habillement fait à 24 HEURES d'avis

Téléphone des Marchands 162

Librairie Française

JULES PORY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

EN VENTE : Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. *L'Otage*, de René Maizeroi.
PROCHAINEMENT : *L'Épique*, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

Deux amis intimes, qui se sont perdus de vue pendant quelque temps, se retrouvent ; l'un apprend à l'autre qu'il a, dans l'intervalle, éprouvé les plus terribles revers. A ma place, dans de pareilles extrémités, qu'aurais-tu fait, demande-t-il ?

— Moi ! je me serais certainement tué.

— J'ai fait plus, réplique l'autre, j'ai vécu.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent



AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Église Notre-Dame

BUREAUCRATIE



I. — Le chef est absent.



II. — Le chef arrive.

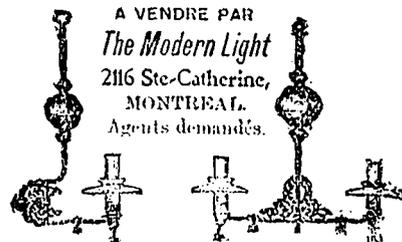


La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandeliers 20 heures pour 5 cts.

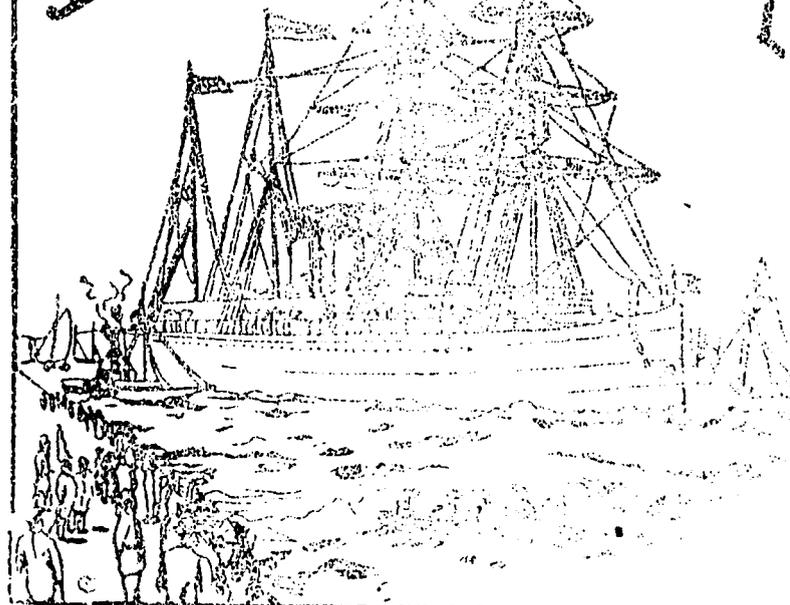
Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. O.

"Orling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.